

H-114-5  
2e ex.  
v.12  
1930/1931



CANADA

NATIONAL LIBRARY  
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE





# L'APOTRE

37292  
648



(D'après un tableau de Ch. Jacque)

PHILOMÈNE ET SES POULES

**MAGAZINE CATHOLIQUE**  
*Lecture pour tous, jeunes et vieux*

## SOMMAIRE

SEPTEMBRE 1930

PAGE	TEXTE	
1 —	Enquête utile . . . . .	THOMAS POULIN.
2 —	À quoi servent les pauvres . . . . .	LÉON GAUTIER.
4 —	L'odyssée de "Petite Rose" . . . . .	
9 —	Nos amis les chats . . . . .	JEAN D'ASSENOY ( <i>Le Noël</i> ).
15 —	Le rêve d'une malade . . . . .	MAGUY D'ARMOR ( <i>Foyer-Revue</i> ).
17 —	Il faut savoir revenir bredouille . . . . .	JULES GIRARDIN.
20 —	Charlatans notoires . . . . .	E.-Z. MASSICOTTE ( <i>Bull. des Rech. Hist.</i> )
21 —	Un voyage en Canada en 1624. . . . .	N. S. ( <i>L'Oiseau bleu</i> ).
23 —	Animaux savants . . . . .	GUY VANDERQUAND.
25 —	Conchita Barrecheguren . . . . .	MAX DESLORIOTS.
30 —	Ephémérides canadiennes — Août. . . . .	
32 —	Causerie scientifique : Asthme infantile . . . . .	DR PIERVAL ( <i>La Maison</i> ).
33 —	Les grands devoirs . . . . .	JEANNE LE FRANC.
33 —	Boîte aux lettres. . . . .	JEANNE LE FRANC.
34 —	Le nid ( <i>poésie</i> ) . . . . .	MARIE BARRÈRE-AFFRE ( <i>Bernadette</i> )
35 —	Pour s'amuser. . . . .	
36 —	Les secrets de la Maison blanche ( <i>feuilleton</i> ). . . . .	BAILLEUL.

### ILLUSTRATIONS

8 —	Tunnel percé sous les Flaines d'Abraham, à Québec . . . . .
10 —	Au temps des bleuets dans la région du Saguenay. . . . .
12 —	La visite des "Évangélines" de la Louisiane aux récentes fêtes de Grand-Pré, N.-E. . . . .
19 —	Le chargement d'un voyage de foin comme au temps de nos grands-pères. . . . .
22 —	Pêcheurs de la Gaspésie transportant la morue séchée au hangar d'expédition. . . . .

---

*L'Apôtre* paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

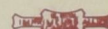
---

### AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

**Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année**

"L'Apôtre" est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.



# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME XII

QUÉBEC, SEPTEMBRE 1930

N° 1

## Enquête utile

\*

\* \*



L'UNION catholique des Cultivateurs a distribué, il y a quelques semaines, un long questionnaire. Par ce questionnaire elle invite ses cercles, ses membres à faire une enquête locale sur le problème de la coopération.

L'idée est heureuse et nous lui souhaitons de bons et de nombreux résultats.

La coopération est à l'ordre du jour depuis assez longtemps, mais elle est loin d'avoir pénétré suffisamment les masses. Il presse pourtant que cette coopération soit comprise du grand nombre.

Notre siècle en est un d'associations de toutes sortes. Chaque classe est aujourd'hui en possession de son association. Les ouvriers ont leurs syndicats, parce qu'ils sentent que seules ces organisations leur donneront la force qu'il faut pour traiter d'égal à égal avec ceux à qui ils louent leur service, pour signer des contrats qui soient autre chose que des conditions de salaire et de travail imposées.

Le producteur agricole, dans son domaine, peut de moins en moins demeurer isolé. S'il ne veut s'unir à son confrère pour unifier certaines méthodes de production, acheter et vendre certains produits, il sera la plupart du temps écrasé.

Son cas ne sera pas jugé intéressant.

Et ses produits ne trouveront pas d'acheteurs.

Ses propres voisins l'ignoreront et feront affaire avec l'organisation qui pourra s'imposer à eux. Sans la coopération, aujourd'hui, nos propres marchés nous échappent.

Toutefois, si la coopération est une chose nécessaire elle est aussi une affaire qui ne marche pas seule. Il lui faut d'abord bien se loger dans les esprits, sans quoi elle se traduira vite dans la pratique en commerce ordinaire, donc en fiasco.

Pour bien se pénétrer de l'idée coopérative il faut nécessairement se mettre à l'étude. Voilà ce qui a décidé l'Exécutif de l'Union catholique des cultivateurs à tenir l'enquête dont nous parlons. Chaque cercle d'U. C. C., chaque membre sera donc en quelque sorte forcé de se demander ce que c'est que la coopération.

Chacun faisant enquête autour de soi découvrira s'il existe une coopérative dans la paroisse. S'il n'en existe pas, il cherchera pourquoi. Ce pourquoi, il le trouvera la plupart du temps dans l'idée fausse que l'on se fait de la coopération.

Cette petite enquête permettra de constater que bien des entreprises coopératives, ou destinées à l'être ont échoué.

Dans ce domaine il est une chose que l'on parait trop souvent avoir oublié dans le passé, chose qui a été d'ailleurs la grande cause des insuccès subis. Cette chose consiste dans le choix de l'activité que l'on veut donner à notre effort coopératif. Telle coopérative qui peut vivre en ville ne pourra se maintenir en campagne.

La coopération ne doit pas viser surtout au monopole ; son œuvre en est une surtout de regard. Dans le domaine de la vente elle cherche l'amélioration de la production, le classement, la mise ensemble de quantités suffisantes d'articles pour satisfaire le marché.

Ainsi, elle assure la vente à de meilleurs prix et donne au producteur plus de profits. Dans l'achat, elle permet de bénéficier de meilleurs prix, parce qu'elle assure l'organisation des commandes.

La coopérative de vente pour le cultivateur est plus facilement organisable que celle d'achat, parce que cette dernière, souvent, se trouve compliquée du fait qu'il faut à la société dans laquelle nous vivons certains services que l'on ne peut mettre en danger de disparaître.

Voilà pourquoi il faut procéder graduellement et bien choisir nos lignes de coopération. C'est parce que ce choix n'a pas toujours été fait avec soin que l'on a eu à constater bien des insuccès. Vouloir établir, par exemple, un magasin coopératif dans un endroit où il n'y a pratiquement qu'un seul magasin général serait courir à la ruine. Ce magasin étant incapable de suffire aux besoins de la paroisse entière, les deux établissements se feraient une concurrence ruineuse, surtout pour l'entreprise coopérative parce que l'autre magasin est nécessaire. La situation pourrait être tout autre dans un centre plus peuplé.

\*

\* \*

L'enquête de l'U. C. C. veut expressément toucher à ce point dans sa treizième question lorsqu'elle demande : "Le commerce local est-il votre ennemi? Pourquoi? Comment vivre en voisins avec lui?"

Comme question de fait le commerce local ne doit pas être un ennemi, mais un simple concurrent. Mais pour qu'il y ait concurrence profitable il faut que les besoins du marché local soient suffisants aux deux.

En invitant ainsi les cultivateurs à étudier le problème de la coopération, l'Union catholique des Cultivateurs fait œuvre très utile. Son enquête lui permettra de mieux diriger le mouvement coopératif qu'elle se doit de mener à bonne fin. Voyant les choses de plus haut, elle verra quelles sont les lignes qu'il faut donner à la coopération et qu'elles sont les autres auxquelles il ne faut pas toucher actuellement dans tel endroit, dans telle région.

En face de cette enquête tâchons de nous convaincre que la coopération est devenue

nécessaire; mais qu'il faut l'organiser d'une façon solide. Essayons d'en tirer tout ce qu'elle peut donner.

Thomas POULIN.

## A quoi servent les pauvres

### I



DANS toute la commune de X..., il n'y avait pas un seul pauvre. "Quel heureux pays!" allez-vous dire.

Tous les habitants se trouvaient avoir un large lopin de terre, au milieu duquel s'élevait leur maison.

Le bourg était tout fraîchement bâti; les maisons étaient carrées, les champs carrés aussi, avec des palissades de bois peint pour remplacer les haies, "qui prenaient de la place". Adieu les nids, les oiseaux et les chants!

Les hommes étaient convenus de s'habiller de même. Chose plus merveilleuse, on était arrivé à régler aussi le costume des femmes.

La municipalité avait numéroté tous les habitants, qu'elle ne connaissait plus par leurs noms de baptême ou de famille. Les numéros pairs étaient réservés aux femmes, les impairs appartenaient aux hommes. Lorsqu'on annonçait un mariage, on disait par exemple: "Le No 4362 se marie avec le No 3857." Il est bien entendu qu'on supprimait "toutes choses que ne servent à rien." Comme l'accord des familles!

Egalité parfaite; tous les habitants mangeaient le même plat, à la même heure, avec le même nombre de "centilitres" du même vin. On se couchait, on se levait à la même minute; le tambour donnait le signal de tous ces exercices.

J'oubliais de dire qu'il n'y avait pas d'église: la commune n'en avait pas voulu, pas de Dimanche non plus. Tous les jours devaient se ressembler et on y travaillait également.

### II

— Étaient-ils heureux? ils l'étaient "administrativement": bonheur négatif.

Les enfants étaient, dès l'âge le plus tendre, séparés de leurs familles, et la commune les élevait loin de leur mère. Aussi n'y avait-il plus une vraie famille dans tout le pays; on ne souhaitait pas beaucoup d'enfants, on soignait peu les malades, on ne regrettait pas les morts.

Tout le monde disait sans cesse: *Mon droit*, et ce mot remplissait leurs bouches. Personne ne disait ce mot sacré: *Devoir*; et personne ne le comprenait. On n'avait plus l'occasion de s'entr'aider; on n'eut plus celle de se voir, on s'isola. L'égalité



produisait l'égoïsme, l'égoïsme enfanta la haine.

Comme on avait le pain de tous les jours, on ne pensait plus à Dieu qui le donne; comme on ne voyait plus de gens qui eussent faim, on avait le coeur naturellement fermé à la reconnaissance envers Dieu, à la charité envers ses frères. Ces derniers mots n'étaient plus dans le vocabulaire du pays; ces vertus qui soutiennent le monde, on n'en était plus à les mépriser; hélas! on ignorait jusqu'à leur existence.

Et comme on n'avait pu supprimer, par décret municipal, les antiques passions de l'homme, l'orgueil, l'envie et beaucoup d'autres, ces passions qui n'étaient plus combattues par la pensée de Dieu et par celle des pauvres, eurent bientôt pris un affreux développement: les mariages furent stériles et déshonorés, les familles ne tardèrent pas à concevoir l'une contre l'autre des haines sauvages et immortelles; on en vint à se battre, et des rixes effrayantes ensanglantèrent tous les jours les rues si bien alignées de la commune égalitaire.

## III

Or, dans ce temps là, il arriva un chrétien dans ce pays. Il excita la plus vive curiosité: car depuis longtemps on en n'avait pas vu un seul.

Ce chrétien contempla d'un oeil épouvanté le spectacle de ce riche pays que Dieu châtiât déjà si rudement. Mais les chrétiens ne se bornent pas à contempler les désastres du mal: ils veulent les réparer, et, avec l'aide du Ciel ils les réparent. Le nôtre se mit en prière, et supplia son Dieu de lui inspirer une idée qui put sauver ces malheureux.

Sa prière achevée, il se releva avec l'idée qu'il demandait et écrivit ces quelques mots à l'un de ses amis qui habitait une grande ville, peu éloignée: "Envoie-moi immédiatement une famille pauvre, la plus misérable que tu pourras trouver. Je me charge de lui faire un sort."

Quelques jours après, la famille en question arriva clopin-clopant. L'ami l'avait bien choisie: elle était effroyablement misérable. Il y avait des vieillards infirmes, des enfants nus, des femmes malades, pas d'argent, pas de pain, pas même d'espérance.

"Fort bien, dit le chrétien en les recevant, voilà de quoi sauver toute une province!"

## IV

Quand la commune de X... se réveilla le lendemain matin, grand fut le scandale. A toutes les portes vint frapper un pauvre, tendant la main avec une voix lamentable. Ce ne fut qu'un cri dans tout le bourg: on battit les pauvres, on les chassa: il fut même question de les poursuivre à coups de fusil dans la campagne.

Les jours suivants, les pauvres retournèrent à leur poste et ne furent pas mieux accueillis. Mais

on se lassa de battre ces malheureux avant qu'ils se fussent lassés d'être battus. C'est sur quoi comptait notre chrétien, qui était assez riche, grâce à Dieu, pour nourrir en attendant tout ce pauvre monde.

Un jour vint cependant (jour béni du Seigneur, aurore du salut pour ces âmes), où la première aumône fut faite à l'un des pauvres. Humble offrande, mais qui dut grandement réjouir dans le ciel les Anges de cette contrée!

Une petite fille du bourg rencontra une pauvre femme qui était tombée d'épuisement au coin d'une borne. La compassion s'éveilla dans ce petit coeur; elle se pencha vers la pauvre: "Qu'as-tu? lui dit-elle.— J'ai faim, répondit l'autre.— Tiens, dit l'enfant, voici mon déjeûner: mange et bois."

En ce moment, le ciel dut frémir délicieusement: c'était la première fois, depuis bien longtemps, qu'un mot de charité se faisait entendre dans tout ce pays; c'était la première fois que "l'égalité" y cessait réellement, et avec elle l'égoïsme, l'isolement, la haine. Cette seule action d'un enfant allait attirer la grâce sur des milliers d'âmes. Sois bénie, chère petite! Et toi, pauvre, mange et bois: tu es, sans le savoir, la libératrice de tout un peuple.

## V

L'enfant, en revenant chez elle, disait: "Si ma mère devenait pauvre comme cette femme que je viens de soulager? Oh! que je veux aimer ma mère!"

Et elle lui raconta tout ce qu'elle venait de faire: "Je ne veux pas que tu deviennes pauvre", ajouta-t-elle en lui sautant au cou et en l'embrassant à cent reprises. Déjà, vous le voyez, on s'aimait davantage dans ce pays, où les caresses filiales étaient devenues aussi rares que les caresses maternelles.

Cependant la mère faisait d'autres réflexions: "Pourquoi cette femme est-elle pauvre tandis que je ne manque de rien? Ah! que le bon Dieu a été bon pour moi!" Elle avait dit: "Le bon Dieu!" De là à se mettre à genoux et à prier il n'y a pas loin.

Mais, se dit-elle, après avoir murmuré quelques prières, si Dieu a été bon pour moi, mon coeur et ma raison ne me crient-ils pas d'être bonne pour les autres? "Ma fille, conduis-moi vers ta pauvre; prends du pain, du vin, prends ce qu'il y a de meilleur, et portons-lui tout cela. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis comme ivre de bonheur."

Elle ne voyait pas, la pauvre aveugle, que si elle était joyeuse, c'est que la charité venait de lui rentrer au coeur, la charité qui est l'essence de la joie. Elle ne se doutait pas qu'en ce moment elle rétablissait dans son pays le grand va-et-vient de la charité, le grand mouvement universel, par lequel Dieu est toujours penché vers les misères de l'homme, qui doit être penché vers celles de ses frères.

La mère et sa fille virent la pauvre qui était entourée de six petits enfants auxquels elle distribuait le déjeuner de sa petite bienfaitrice. Quel spectacle ! Elles pleurèrent toutes deux : "Tenez, dit brusquement la mère, venez demeurer chez moi avec tous vos enfants ; je suis veuve, il y a de la place." Elle voulut porter dans ses bras le plus petit de ces enfants ; sa fille donna la main à un autre. La pauvre les suivait, pleurant de joie et les bénissant tout haut.

## VI

"Venez nous aider, dit cette charitable veuve à plusieurs de ses voisines. Nous avons six enfants à soigner, leur mère est malade, et nous ne suffisons plus à la besogne."

Les voisines hésitèrent un peu : puis elles vinrent. Les cœurs de femmes sont naturellement dévoués comme les roses sont naturellement parfumées.

A cette occasion les femmes se réconcilièrent entre elles ; les maris en furent bientôt à ne plus se battre. Quelques-uns même, chose inouïe, commencèrent à se voir, puis à s'aimer.

Cependant la chambre où était logée la pauvre famille, était la plus belle de tout le bourg. Chaque femme du pays tint à honneur de continuer à son embellissement, mais surtout au soulagement de la mère et des enfants. On en vint à jalouser la "propriétaire" de ces pauvres : "J'ai une chambre plus grande, disait l'une.—J'en ai deux à leur offrir, disait l'autre.—J'en ai quatre, disait une troisième.

"Je donne ma maison, dit la veuve, et j'en fait un hospice.

— Qui le soutiendra ? — Moi.

"— Mais vous n'avez rien de plus que nous, objectèrent les autres.— Je quêterai, répondit la noble femme, dont l'âme s'ouvrait rapidement à toutes les grandes idées chrétiennes. Je me ferai pauvre avec cette pauvre, et vous me donnerez de quoi soutenir "mon" hospice.

"Je quêterai avec vous, dit une jeune fille.— Moi aussi, dit une autre.

"— Mais, dit le chrétien, qui se trouvait là, c'est un ordre religieux, c'est un couvent que vous voulez fonder !" Ce mot les stupéfia : "Va pour un couvent, dit la veuve.— Je ne m'y oppose pas, reprit le chrétien ; mais attendez. Vous n'avez pas seulement d'église.— Eh bien ! nous en aurons : car il faut que Dieu soit logé aussi bien que ses pauvres."

## VII

Ils eurent une église, où un prêtre vint dire la messe tous les dimanches et où les uns après les autres finirent par venir l'entendre, car ils en sentirent le besoin. Ils eurent un hospice, un couvent.

Ils aimèrent Dieu, ils aimèrent ses saints, ils s'aimèrent entre eux.

Leurs familles furent nombreuses, leurs unions pures, leur concorde admirable.

Leur intelligence s'ouvrit à la vérité, leur cœur à l'amour : ils devinrent des hommes, dans toute la force de ce mot, leurs âmes s'agrandirent, elles furent bientôt assez grandes pour recevoir Dieu.

Ils eurent des saints à leur tour qui violentèrent le ciel et y firent entrer, à leur suite, une foule d'âmes de leur pays.

Et ils voulurent avoir toujours des pauvres parmi eux : car c'est aux pauvres, comme vous venez de le voir, qu'ils devaient tout : leurs vertus, leur concorde, leur foi, leur espérance, la joie de la terre avant le repos du ciel !

LÉON GAUTIER.

## L'odyssée de "Petite Rose"

**L** fait sombre. Un vent violent souffle et pousse au large des nuages bas et épais. Les flots, d'un gris terne, tournant au noir, mènent un tapage d'enfer et jettent à la côte des tourbillons d'écume et d'eau ; le ressac, sur les récifs, produit un roulement continu semblable à celui du tonnerre, et les cris plaintifs des goëlands se font entendre au milieu de la rafale.

Une maison petite, blanchie à la chaux, se dresse au sommet d'un promontoire pierreux, dominant, d'un côté, la mer déchaînée et de l'autre, une profonde vallée, où apparaît une multitude de points lumineux indiquant la présence d'un village assez important.

Dans une des pièces de l'habitation rustique, une jeune fille de treize à quatorze ans, grande et mince de taille, aux mains et aux pieds de fée, au visage délicat et digne de tenter les pinceaux d'un peintre, est assise sur un tabouret ; une aiguille à la main, elle est en train de confectionner une paire de bas de toile blanche. Une misérable lampe jette dans la salle une lueur blafarde, et sa flamme crépite et oscille sous l'action d'une forte brise qui fait entendre un sifflement aigu, en secouant au dehors les branches des arbres.

Tout à coup, du fond de la pièce, s'élève une voix grave et autoritaire :

— Siao Mei Koei, "Petite Rose", prends soin de la lampe, elle manque d'huile et le vent la fait fumer. Ouvre un peu la fenêtre pour aérer, prépare le théière et deux tasses et puis va te reposer ; mon ami "Liou" doit venir pour traiter une affaire assez ennuyeuse et qui te concerne... Va, retire-toi et demain tu sauras ma décision ! ! !

Et sur ces mots, "Lo Wang", le père de "Mei Koei" se lève, prend sa pipe, l'allume et jette un regard au dehors, où le ciel paraît d'un noir d'encre.

Brr! l'air est plutôt frais, dit-il, en refermant la fenêtre, je ne sais si "M. Liou" osera se risquer à me rendre visite par un temps pareil.

A peine a-t-il fini de parler que la porte résonne sous les coups d'une main brutale; elle s'ouvre bientôt et la silhouette d'un homme trappu apparaît sur le seuil.

— Par tous nos Poussahs sacrés! s'exclame le nouveau venu en se dressant, je n'ai jamais vu une tempête semblable, j'ai mis presque trois quarts d'heure pour venir du fond de la vallée jusque chez toi... Salut, "Lo Wang"! et mes hommages à "Petite Rose"!...

En prononçant ces derniers mots, il jette sur la jeune fille rougissante son regard d'aigle où se voient nettement la duplicité mielleuse du serpent et la cruauté du félin.

— Bonsoir! répond "Lo Wang", et "Mei Koei", d'une froide inclinaison de tête, ajoute: Bonne nuit, M. Liou! Bonsoir, père! et elle se retire, l'esprit anxieux et le coeur rempli d'un sombre pressentiment.

Demeurés seuls, les deux hommes approchent leur siège, et une conversation à voix basse s'engage aussitôt.

— "Lo Liou"! s'écrie le père de "Mei Koei", je vais te confier un secret dont la réalisation me préoccupe beaucoup. Un de mes amis, dans le nord de la Mandchourie, a ouvert une usine qui marche à merveille; il m'offre une place très rémunératrice dans un de ses bureaux. Dans trois jours, je compte partir là-bas où je resterai, sans doute, plusieurs années; aussi, avant de quitter la maison, je te prie de bien vouloir veiller sur mon unique enfant, et pour te rendre cette tâche plus facile, elle va demeurer sous ton toit en compagnie de ton épouse. Je t'avertis à l'avance: tes bons soins à son égard seront dignement récompensés; mais par contre, tu auras un terrible châtement, si tu touches jamais à un seul de ses cheveux. Elle est la prunelle de mes yeux, je l'aime comme un père n'a jamais chéri son enfant. J'aurais pu la conduire chez sa tante maternelle, qui habite à 120 lis d'ici, en pleine montagne, mais elle est chrétienne et j'ai juré que ma fille resterait fidèle au culte de ses ancêtres.

En écoutant ces paroles, la figure de "La Liou" se pare d'un sourire hypocrite, et prenant la main de "Lo Wang", il la serre énergiquement, en lui disant:

— Je te jure, sur la tête de Bouddha, de respecter ton secret et de veiller sur "Mei Koei", comme si elle était ma propre fille.

"Lo Wang", heureux et satisfait, se met debout et dit encore:

— Nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas, je peux partir tranquille?

— Mais oui, répond "Lo Liou", avec un rire qui sonne faux, les Esprits m'en sont témoins, je garderai précieusement la fille de mon ami. Adieu donc... bon succès! et prompt retour!

— Adieu! répète "Lo Wang", les dieux sont avec moi... je réussirai...

Et "Lo Liou" sort, laissant le père de "Petite Rose" tout en joie d'avoir si bien réussi à traiter cette affaire épineuse. Hélas! pauvre homme, s'il avait su prévoir dans quel filet de haine et de trahison il venait d'entraîner sa malheureuse enfant!

Pendant ce temps, "Lo Liou", le coeur en fête et l'esprit déjà en éveil pour mettre au point ses cruels desseins, descend le sentier de la colline. Autour de lui, tout est calme, l'ouragan est terminé et, dans le ciel devenu bleu, le disque argenté de la lune monte doucement, laissant perler des parcelles de ses rayons sur les frondaisons touffues des sapins qui couvrent le versant de la montagne.

\*  
\* \*

Il est trois heures de l'après-midi. Une chaleur écrasante règne sur la nature; sous le ciel d'un bleu implacable, la mer agite ses reflets violets, sa surface se moire de petites vagues qui semblent sans force, et si loin que le regard peut porter, c'est l'infini d'azur... Seul un grand sampan trace un sillon ouaté d'écume, tandis que le vent secoue ses larges voiles grises.

Trois hommes occupent cette embarcation. L'un de taille moyenne, aux larges épaules, à la figure bestiale surmontée de cheveux crépus, aux yeux brillant d'un reflet d'acier, semblables à ceux du tigre rusé et féroce, aux membres souples et d'une agilité étonnante, possède l'âme d'un bandit: c'est "Lo Liou". Les deux autres ne sont que des comparses, des voleurs et brigands prêts à accomplir toute besogne louche et tout forfait criminel.

Une lueur de contentement éclaire le visage du premier. Depuis longtemps, en effet, il a jeté un regard de convoitise sur "Petite Rose". Son maintien modeste, ses yeux noirs et profonds, dans lesquels se reflète une candide innocence, ses longs cheveux fins et soyeux, son sourire si pur et si doux qui donnaient à sa personne un attrait tout particulier, sa démarche distinguée, tout cet ensemble de perfections ont frappé l'imagination de "Lo Liou", et l'idée monstrueuse de s'en emparer et de la vendre à prix d'or à un vieux richard de la ville, a germé dans son esprit pervers.

Pour arriver à ses fins, il a fallu amadouer le vieux, jouer le rôle d'un ami sincère et désintéressé. Aussi, lorsque le père de "Mei Koei" lui a fait cette proposition toute spontanée de lui confier sa fille, son coeur a palpité d'une vive allégresse.

Maintenant, l'entreprise s'annonce ardue et difficile: il sait que "Petite-Rose" le déteste profondément; à chacune de ses visites, ne l'a-t-elle

pas toujours accueilli d'un salut froid et distant, avec un signe de tête qui en disait long sur sa résignation à subir cette véritable corvée.

Voilà pourquoi "Lo Liou", prétextant une partie de pêche, est parti sur ce sampan avec deux de ses complices et là, loin de tout regard méfiant, de toute oreille indiscreète, il leur fait, avec force gestes, la proposition suivante :

— Hier, M. Wang s'est embarqué pour la Mandchourie et il m'a laissé sa jeune fille en tutelle. Laissons le bateau qui le porte s'éloigner vers le Nord, et combinons ensemble un plan sur le meilleur moyen, le plus rapide et le plus fructueux, de nous débarrasser de l'enfant... Je crois qu'il serait avantageux de trouver pour "Mei Koei" un riche parti.

A Chefoo ou dans une des villes de la côte, il y a des commerçants ou des banquiers qui sont à la recherche d'une seconde épouse. A vous deux de dénicher ce bel oiseau et de m'avertir aussitôt, j'irai moi-même m'entendre avec ce richard pour le prix de vente et comptez sur moi pour exiger la forte somme et soyez certains que vous serez loyalement récompensés de vos peines...

— C'est entendu ! répondent les deux bandits... et la barque étant venue s'échouer sur le sable, après s'être serrés la main d'une vigoureuse étreinte, ils se séparent pour ne pas éveiller des soupçons.

Pendant ce temps, la tristesse s'est emparée du cœur de "Petite Rose". Déjà, depuis trois jours, elle connaît sa pénible situation. Le lendemain du fameux entretien, elle a appris, l'âme en peine, l'irrévocable décision de son père, de partir vers le nord, et, pendant son absence, a-t-il ajouté, elle doit aller habiter la demeure de "M. Liou" et rester là, sous sa protection, jusqu'à son retour.

En vain, à cette dernière nouvelle, prévoyant la longue série de chagrins et de dangers où elle va se trouver exposée, a-t-elle conjuré son père de l'emmener avec lui ou de la confier à une autre famille.

— Mais à quoi songes-tu, lui a répondu son père ? Que crains-tu de cet homme ? il ne nous a montré, jusqu'en présent, qu'amitié et fidélité ! Non, je ne veux pas céder à tes frayeurs d'enfant, sois donc raisonnable et laisse-toi dorloter par la femme de "M. Liou".

Et le père s'est éloigné, laissant "Petite Rose" inconsolable.

Ce matin, après avoir essuyé ses pleurs et jeté un dernier et long regard vers la maisonnette paternelle, elle prend la route de la vallée et arrive chez son tuteur.

L'épouse de "Lo Liou" la reçoit avec froideur et lui indique sa chambre.— Repose-toi, lui dit-elle, car cette course t'a, sans doute, fatiguée. Après, nous préparerons le repas.— As-tu besoin de quelque chose ?

— Non ! car ce que je voudrais, vous ne pouvez me le donner : Je soupire après le retour de mon

père... et ayant dit ces mots, elle éclate en sanglots.

— Tu veux donc abimer tes beaux yeux par des larmes enfantines ! s'écrie la mégère en riant méchamment.

"Petite Rose" comprend aussitôt que cette femme ne lui sera d'aucun secours et qu'elle exécutera à la lettre les ordres de son mari. Aussi, elle s'étend sur la natte et cherche dans un sommeil réparateur, un oubli à ses maux.

Une heure après, "Lo Liou" rentre au logis avec un étranger ; ils causent ensemble quelques instants à voix basse et, pendant ce temps, les yeux de l'inconnu ne quittent pas du regard la silhouette de "Mei Koei" qui vaque aux soins du ménage.

Bientôt, ils sortent tous les deux au grand plaisir de "Petite Rose" qui se sentait mal à l'aise devient ce citadin.

— Que pensez-vous de la fille ? interroge "Lo Liou".

— La fille est gracieuse, svelte et jeune, répond-il.

— Elle est gracieuse, c'est vrai, mais combien énergique, je vous préviens, tenez bien la cage fermée ou sinon l'oiseau reprendra vite sa liberté.

— Merci du conseil... et maintenant je vais donner la moitié de la somme, comme c'est convenu.

Et il tire de sa poche une liasse de billets de banque.— Voilà les quatre cents dollars promis, ajoute-t-il.

"Lo Liou" tend la main tremblante de cupidité et de satisfaction et reçoit le prix de sa trahison.

Et le richard reprend le chemin de la ville en lui disant : Au revoir, dans deux jours.

"Lo Liou" satisfait va rejoindre ses complices et, derrière une haie de sorgho, il leur raconte sa dernière entrevue avec le futur maître de "Mei Koei".

Tout entiers à leur joie, ils n'ont pas fait attention à une ombre qui de l'autre côté de la haie se rapproche de plus en plus, et tout à coup demeure immobile.

C'est une jeune femme, une amie de "Mei Koei" qui, en curieuse, est venue tout doucement écouter cette conversation mystérieuse ; elle n'en perd pas un mot ; sa figure, tout d'abord indifférente, prend un air peu à peu courroucé, et sous l'empire d'une vive indignation, elle se retire doucement et, sans tarder, s'empresse de prévenir "Petite Rose" sur le sort qui l'attend.

Celle-ci, en entendant cette révélation, reste d'abord toute saisie, mais, tandis que dans son cœur s'agitent des sentiments tumultueux et contradictoires, elle prend vite une ferme résolution.

— J'irai chercher un refuge assuré chez ma tante maternelle et, pour échapper à un pareil destin, demain dans la nuit, je fuirai cette demeure maudite, où règnent en maîtres, l'hypocrisie et la trahison.

\*  
\* \*

Le lendemain, dès l'aube, "Lo Liou" attend sa jeune protégée sur le seuil de la porte. Celle-ci, en le voyant, a peine à surmonter un sursaut et un geste de répugnance et de rébellion, mais elle se contient et, pour mieux le tromper, se fait avenante le plus possible.

— La pêche de la dorade s'annonce abondante, lui dit-il, et je ne veux pas la manquer. Prépare donc les filets, et viens m'accompagner jusqu'à la plage...

Une demi-heure après, le canot ayant des vivres et les engins nécessaires est poussé dans la mer; "Lo Liou" y monte en disant:

— Salut! "Mei Koei", le temps est beau et propice! je crois que la pêche sera bonne, à demain!!...

"Petite Rose" ne répond que par son imperturbable sourire, mais cette fois, combien ironique!! — Demain, je serai loin d'ici, songe-t-elle... et un rire jeune et joyeux fuse entre ses lèvres vermeilles.

Elle s'arrête un instant à regarder la barque qui s'éloigne de plus en plus. Ce matin, la nature est magnifique. Le soleil jette de larges coups de pinceau sur l'azur éthéré du ciel, le teignant de rose et d'or, et les flots ont de légères ondulations et des reflets irisés, comme s'ils frémissent de joie sous la caresse des rayons majestueux. Un vol de mouettes fend l'air, tourbillonne un moment tout à l'entour de la fillette et soudain prend son essor vers la haute mer.

Bientôt, rien ne paraît plus à l'horizon; la jeune délaissée reprend la direction du logis.

Dans une des rues du village, elle rencontre son amie qui lui fait signe d'arrêter et tout bas lui dit à l'oreille: "Tout est prêt pour cette nuit: mon frère nous attend à dix lis d'ici avec une Chentze(1); j'ai la permission de t'accompagner jusque chez tes parents."

"Petite Rose", émue, la remercie avec effusion et rentre à la maison. Toute la journée, elle cherche à contenter la femme de "M. Liou" pour ne pas éveiller la défiance de cette mégère au moins aussi rusée que son frère.

A deux heures du matin, un léger bruit se fait entendre à la fenêtre de la chambre de "Mei Koei"; c'est là le signal convenu et la jeune fille, habillée depuis longtemps, à pas lents, gagne la porte de sortie qu'elle ouvre et referme avec précaution. Là, prenant la main de sa compagne, elles s'enfuient en courant, n'ayant qu'un but: mettre au plus tôt la plus grande distance entre elles et la geôlière.

La course de ces deux transfuges à travers la campagne dura combien de temps? elles ne le surent jamais. De temps en temps, quand leurs

(1) Sorte de palanquin recouvert d'une natte et porté par deux mules.

jambes étaient trop lasses, leur souffle trop haletant, le battement de leur coeur trop précipité, elles ralentissaient leur allure, mais la peur les talonnait et bientôt elles précipitaient de nouveau leurs pas.

Mais il vint un moment où elles furent incapables de maintenir un pareil effort.

— Je n'en peux plus, murmure plaintivement "Petite Rose".

— Eh bien! arrêtons-nous... voilà un cimetière; derrière ces tombes et sous les sapins, nous pouvons nous reposer jusqu'au jour... d'ailleurs nous ne sommes pas trop éloignées du village où nous attend mon frère...

Un rayon du soleil naissant réveille les dormeuses; elles se lèvent aussitôt et un quart d'heure après, assises dans le palanquin, elles rient de tout leur coeur en se représentant la mine effarée de Mme Liou en constatant la disparition de la colombe prisonnière.

Le soir, les voyageurs arrivaient sains et saufs au domicile des parents de "Petite Rose".

Laissons-la jouir de son bonheur, dans un abri sûr et tranquille et pénétrons dans la demeure de "M. Liou". De bon matin, il est revenu chez lui, fier et content, car la pêche a été excellente. En ne voyant pas sa protégée, il demande à sa femme:

— Où est donc "Mei Koei"?

— Dans sa chambre, où elle doit encore dormir, car cette mijaurée en prend à son aise.

Un violent doute lui vient à l'esprit, et, d'une main fébrile, il frappe à la porte: pas de réponse. Il l'ouvre et dans la chambre illuminée par une claire lumière il ne voit rien: le lit n'est pas même défait... l'oiseau s'est envolé.

Alors "M. Liou", en proie à une colère folle, le visage presque livide de fureur, dissimule mal la rage qui bouillonne dans son coeur. Soudain il se dresse devant sa femme.

— Pourquoi n'as-tu pas veillé sur elle, lui dit-il, tu es responsable de sa fuite, et cela je ne te le pardonnerai jamais!!...

Habitué au triomphe et à la victoire et se voir berner par un enfant, c'en est trop, et il ne se contient plus: son poing s'élève et s'abaisse sur la tête de son épouse qui tombe à terre sans mouvement.

Et lui, toujours furieux, muni de tout son argent, quitte le village à pas pressés et va chercher en Corée un oubli à sa mésaventure et à son orgueil si ridiculement puni.

Quelques années ont passé sur ces événements. "Petite Rose" a grandi et, converti par sa tante, elle est maintenant une bonne et fervente chrétienne. Son père, de retour de Mandchourie avec une petite fortune, est revenu avec son enfant au village natal, et là il a acheté du terrain et construit sur le plateau une belle et riante maison.

Par une chaude journée où le mois de mai fleurit la montagne, où le vent chante dans les pins, où l'eau bleue clapote gaiement sur le sable

blond, nous les retrouvons se promenant tous les deux, au bord de la mer. "Petite Rose", devant un spectacle si beau, remercie le Seigneur de toute la joie dont il a daigné la combler et résume l'allégresse de son âme dans un fervent *Ave Maria!*!

P. Venance GUICHARD, O.F.M.,  
Miss. Apost.

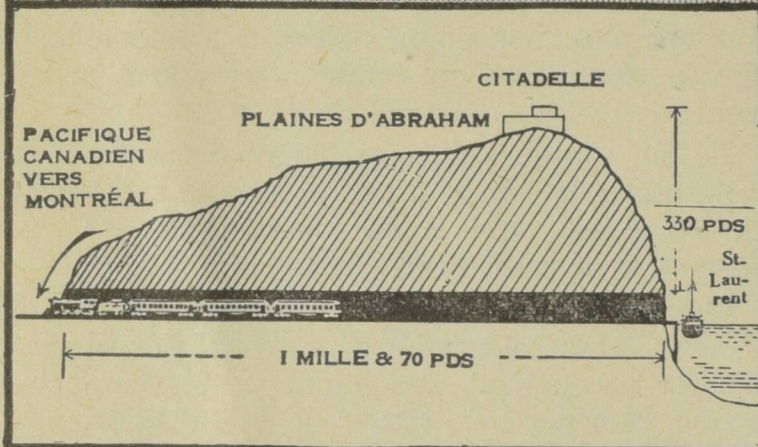
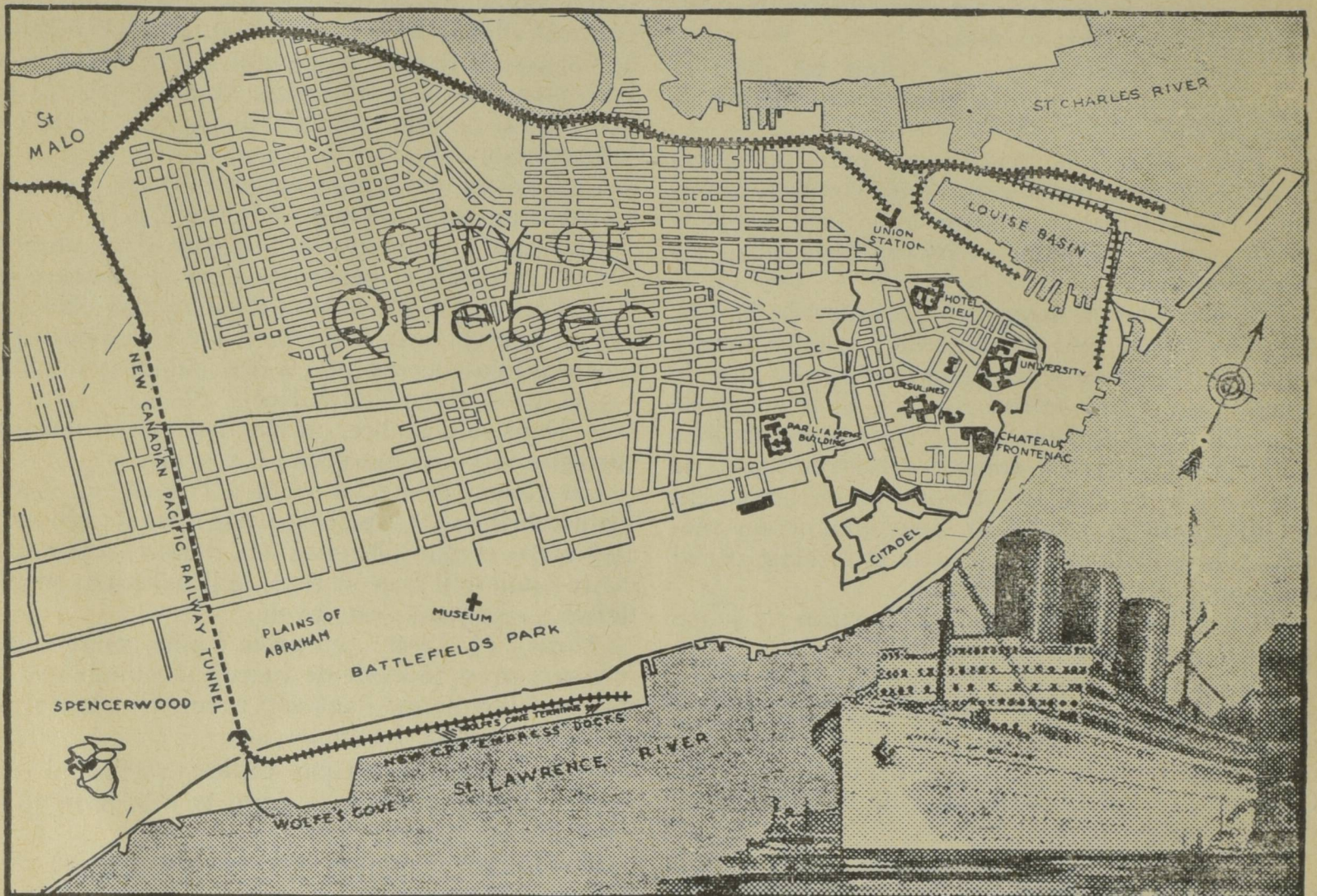
(L'Echo de Chefoo.)

## CHRONIQUE DES TRIBUNAUX

Le Juge.— Prévenu, votre cas est bien plus grave que celui de votre compagnon. Vous avez volé un porc entier, tandis que lui n'a pris qu'un jambon. Qu'avez-vous à dire à ce sujet?

L'accusé.— Excusez, Monsieur le Juge, mais je n'avais pas en poche un couteau pour me couper une cuisse.

## Tunnel percé sous les Plaines d'Abraham



**L**E Pacifique Canadien pousse activement, depuis quelques semaines, les travaux de construction d'un tunnel d'une longueur d'un mille et 70 pieds à travers le roc historique de Québec, pour y faire passer ses convois qui se rendront aux nouveaux quais des paquebots "Empress" à l'Anse au Foulon, sur

l'emplacement même où Wolfe, à la tête des troupes anglaises, entreprit l'ascension du cap pour livrer bataille à Montcalm sur les plaines d'Abraham, en septembre 1759.

Le nouveau tunnel, comme l'indique la carte ci-dessus, passera immédiatement sous le parc des Champs de Bataille et débouchera à un mille et 70 pieds plus loin à Saint-Malo, pour rejoindre la ligne principale du Pacifique Canadien en dehors des limites de la ville. Le plafond du tunnel est à 330 pieds du sommet du cap et le forage de ce passage souterrain exigera l'extraction de 80,000 verges cubes de terre. Des équipes de jour et de nuit travaillent sans relâche pour que le tunnel soit prêt pour la circulation lorsque le nouveau paquebot de 42,500 tonnes, l'"Empress of Britain", fera son premier voyage à Québec à l'été de 1931. L'"Empress of Australia", l'"Empress of France" et l'"Empress of Scotland" auront eux aussi leur terminus à ces nouveaux quais. La carte fait aussi voir le site de la célèbre hôtellerie du Pacifique Canadien, le "Château Frontenac", bâtie sur les hauteurs de Québec.

## Nos amis les chats



L'ORIGINE du chat domestique est très incertaine ainsi que la date de son apparition sur la terre. La paléontologie parle d'ossements de chats fossiles que l'on aurait retrouvés dans des terrains tertiaires et qui auraient été catalogués sous le nom de "pseudoelurus", mais des doutes subsistent sur l'authenticité de ces restes, qui seraient plutôt des ossements de *félidés* de petite dimension, image réduite du tigre des cavernes : jaguar ou lynx. Il se pourrait cependant que l'on se trouve en présence de squelettes de chats sauvages, ancêtres plusieurs fois millénaires de nos bons minets actuels.

Une fable indienne prétend que le chat est né dans l'arche, de l'union d'un singe et d'une tigresse ; une autre fable, assez amusante, affirme qu'un lion pensionnaire de l'arche ayant éternué (à cause, sans doute, de l'humidité du déluge), le chat prit naissance. Cette fantasmagorie mise de côté, l'opinion la plus plausible est que le chat appartient à l'ordre des carnivores et à la grande famille des digitigrades, qui compte parmi ses représentants les félins des déserts : lion, tigre, jaguar, panthère, lynx. Les analogies entre ces fauves et nos paisibles compagnons sont, en effet, si nombreuses qu'aucun doute n'est permis.

Un des plus anciens vestiges de la présence du chat sur la terre est, après les ossements fossiles mentionnés plus haut, différentes figurations retrouvées sur les monuments égyptiens ainsi que des momies en parfait état de conservation.

D'après Hérodote, le chat était tenu en grande vénération en Égypte. Symbole d'Isis ou de la lune, il était adoré par le peuple, soit sous sa forme d'animal, soit sous la figure d'un homme à tête de chat ou d'une femme à tête de chatte.

A Memphis, dit Larousse, la beauté des femmes était d'autant plus appréciée qu'elle se rapprochait davantage du type chat. Il n'y avait pas un temple, pas un particulier qui n'eussent une famille de chats, et quand un de ces animaux mourait dans une maison égyptienne, les habitants du logis se rasaient les sourcils en signe de deuil ; l'animal défunt était embaumé, entouré de bandelettes et déposé dans le tombeau familial après des funérailles, où se manifestait la plus grande douleur."

Les momies dont je parle plus haut étaient ces chats embaumés.

Quant aux statues en bronze, il semble prouvé que de tout temps les chats ont séduit les artistes par l'admirable harmonie de leurs lignes et la grâce de leurs attitudes. On cite des statuette de félins retrouvées dans les hypogées de la XI<sup>e</sup> dynastie, 2,000 ans environ avant Jésus-Christ, et les sphinx, qui comptent, eux aussi, des milliers d'années d'existence, ne sont autres, en somme, que des chats accroupis.

Les races occidentales ne paraissent pas avoir eu pour les chats les mêmes sympathies que les Asiatiques. Il n'en est fait mention ni dans l'histoire grecque ni dans les annales de l'empire romain.

Les Turcs, en revanche, lui vouaient et lui vouent encore un véritable culte, en souvenir des égards que Mahomet avait eus pour son chat favori, qu'il avait admis en très bonne place dans son paradis.

On se souvient, à ce propos, de la jolie anecdote tant de fois citée :

Le chat du prophète s'était un jour couché sur la manche de son habit et semblait y méditer si profondément que Mahomet, pressé de se rendre à la prière, mais n'osant le tirer de son extase, coupa, pour ne pas le déranger, cette partie de son vêtement. A son retour, le chat, qui était revenu de son assoupissement, vint lui faire la révérence pour le remercier d'une attention si marquée. . . Mahomet comprit ce que cela signifiait, et passant trois fois la main sur l'animal, il lui imprima par cet attouchement la vertu de ne jamais tomber que sur ses pattes." (Larousse.)

Le chat ne fait son apparition en France et en Angleterre qu'au moyen âge. Jusque-là, il était considéré comme une chose de luxe, un objet de valeur assez haut coté pour figurer dans les inventaires en cas de succession.

On peut lire dans une vieille chronique du pays de Galles ce curieux article de loi :

Quiconque tue ou vole un chat sur le domaine du prince devra le payer d'une brebis et de son agneau, ou bien sera forcé de donner la quantité de blé nécessaire pour couvrir entièrement le chat mort suspendu par la queue, de manière à ce que son museau touchât le sol.

Les chats étaient donc assez peu répandus en Occident pour présenter tous les caractères d'animaux rares.

Peu à peu les relations avec les pays d'Orient occasionnèrent des croisements, et les races se multiplièrent, en se perfectionnant à mesure que les sélections s'opéraient en vue de créer des espèces nouvelles.

Si l'on veut s'attarder un instant à observer le chat, zoologiquement parlant, Linné et Buffon nous diront qu'il a trente-deux dents, dont quatre canines destinées à déchiqueter sa proie, et douze molaires tranchantes, dentelées en scie et se correspondant comme des lames de ciseaux. Sa tête est arrondie et son cerveau, qui est relativement petit, présente, d'après l'opinion du célèbre phrénologue Gall, une saillie où, chez l'homme, existe la protubérance du meurtre.

La prunelle se dilate avec une extrême facilité, s'ouvrant au demi-jour et se rétrécissant en pleine lumière, au point de ne plus présenter qu'une ligne perpendiculaire au globe oculaire. La vision est, chez les chats, si perçante, qu'ils voient la nuit aussi bien que le jour. En revanche, le goût est chez eux beaucoup moins développé que chez beaucoup d'animaux, ainsi que l'odorat.

Leurs pattes, matelassées d'une sorte de pelote fibreuse qui rend leur marche silencieuse, sont munies de griffes, ou ongles rétractiles, qu'ils rentrent ou sortent à leur gré; cette particularité n'appartient guère qu'au groupe des *félinés*. Ce sont, avec leurs crocs énormes, les armes dont se servent les grands fauves pour agripper la proie qu'ils ont guettée en silence... mais chez nos placides minets, ces griffes ne servent guère qu'à zébrer d'estafilades les mains de ceux qui les tracasent.

Le chat est un météorologiste remarquable; mieux que beaucoup de savants, il sait annoncer la pluie, l'orage, le froid ou la chaleur.

Quand le froid menace, on le voit se blottir près du feu et coucher ses poils de manière à concentrer toute sa chaleur en lui-même. La chaleur, au contraire, va-t-elle le fatiguer? Il se hérissera afin d'amener le rayonnement de cette même chaleur avec déperdition de vapeur. Si le temps est à l'orage, l'électricité dont il est chargé se concentrera à la pointe de ses poils en provoquant de faibles étincelles, pour peu qu'on le frotte un peu rudement et quand il va pleuvoir, on le verra passer et repasser sa patte sur son oreille en la rabattant avec d'autant plus d'ardeur que la pluie va être forte.

Je me rappelle avoir vu dans un vieil almanach l'explication de cette amusante mimique des chats; je la donne ici à titre de curiosité, sans plus.

Les chats auraient, paraît-il, derrière l'oreille, un cartilage qui serait en quelque sorte *hygrométrique* et, se dilatant sous l'influence de l'humidité, leur causerait une forte démangeaison qu'ils ne calmeraient qu'en se grattant avec leur patte mouillée. L'explication est ingénieuse, est-elle véridique?

Plusieurs savants ayant étudié les particularités physiologiques et psychologiques des animaux ont fait la remarque assez curieuse que les chats étaient doués de façon tout à fait exceptionnelle au point de vue musical. Alors que le chien, le cheval, l'âne, le boeuf, le mouton, jappent, hennissent, braient, meuglent ou bêlent de façon presque uniforme, à part quelques exceptions, le chat donne à sa voix des modulations qui sont la véritable expression de ses sentiments. Entre le paisible ronronnement de bien-être ou le rouroulement d'affection du bon minet qui caresse la joue de son maître, jusqu'au pfutt! furieux de la colère ou l'extraordinaire cacophonie des concerts nocturnes sur les toits, il y a une diversité de tonalités impossible à saisir, les sons musicaux étant inaptes à rendre ces sonorités qu'aucun traité d'harmonie n'a pu classer.



AU TEMPS DES BLUETS DANS LA RÉGION DU SAGUENAY.



J'ouvre ici une parenthèse pour transcrire le récit d'un "concert chatesque", qu'une vieille chronique du début du XVIIIe siècle raconte de très plaisante manière. Voici tel quel l'amusant récit :

Lorsque, en 1545, Philippe II, roi d'Espagne, s'en fut de Madrid à Bruxelles pour aller voir son père Charles-Quint, on organisa en son honneur moult réjouissances.

Le dimanche dans l'octave de l'Ascension, on vit paraître plusieurs chars de triomphe sur lesquels étaient représentés les principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge.

Cette pompe mystérieuse commença par la figure d'un diable en forme d'un puissant taureau, qui jetait du feu par les cornes. Derrière lui marchait un charriot chargé de la musique la plus sonore et la plus mélodieuse qu'on eût jamais entendue.

C'était un ours assis qui touchait un orgue, non pas composé de tuyaux comme les autres, mais d'une vingtaine de chats, enfermés séparément dans des caisses étroites, où ils ne pouvaient se remuer. Leurs queues sortaient par des trous faits exprès et étaient liées à des cordes attachées aux registres de l'orgue, dont à mesure que l'ours pressait les touches, il faisait lever les cordes et tirait les queues des chats pour les faire miauler et former les tons de basses, de tailles et de dessus, selon la nature des airs que l'ou voulait chanter, avec tant de proportion que cette musique de chats ne faisait pas un faux ton

Si, laissant de côté les hurlements sauvages qui dans la symphonie chatesque racontée plus haut ne sont autre chose que des cris de colère, trop légitimes, certes ! nous revenons au chat pris dans un état normal ; il est une chose à remarquer : c'est que sa physionomie reflète toujours l'impression qu'il traduit dans son langage. On dirait qu'un véritable travail cérébral s'accomplit dans son cerveau, aboutissant à ces sens divers qu'il émet.

C'est certainement cette apparence de pensée intérieure qui, depuis tant de siècles, a fait du chat l'ami des lettrés et des artistes.

Montaigne avoue que les jeux de son chat sont pour lui une récréation en même temps qu'une véritable étude. Richelieu raffolait des chats. Colbert avait toujours une armée de petits chats folâtrant dans son cabinet de travail ; Mme Deshoulières écrivait : "Quand mon mari s'absente, Grisette me suffit." (Larousse.) Et la liste serait longue des poètes, moralistes, philosophes, historiens, romanciers, pour lesquels... "ce mystérieux animal, qui dans chaque prunelle à la profondeur et les étoiles d'un coin du ciel" (Armand Silvestre), est l'inspirateur, le confident, le génie familial.

Faut-il citer, en dehors de Montaigne et de Richelieu : Ronsard, Balzac, Théophile Gautier, Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, Mérimée, Taine, Verlaine, Jules Lemaitre, Edmond Rostand, François Coppée, Henri Rochefort, Anatole France, Judith Gautier, Pierre Loti, Claude Farrère, etc., etc., et me sera-t-il permis de transcrire ici quelques-uns des petits chefs-d'oeuvre que leurs humbles amis ont inspirés à ces maîtres de la plume et de la pensée ? Je commencerai par Pierre Loti :

... Mon chat me regarde... Il est là, assis sur ma table ; il avance sa petite tête, obscurément pensante, où doit se faire en ce moment quelque lueur inaccoutumée... Il s'est assis bien en face pour soudainement prendre une de ces expressions profondes comme il en passe dans le regard de ses pareils... bêtes contemplatives, bêtes énigmatiques !... Dans notre ignorance de tout, dans notre impuissance à rien savoir, quel étonnement et peut-être quelle terreur il y aurait à pénétrer par l'étrange fenêtre de ces yeux jusqu'à l'inconnaissable de ce petit cerveau caché derrière...

... A présent, il va s'endormir, le chat, et rêver sur cette table où j'écris, le plus près de moi possible. Il s'installe, non sans avoir deux ou trois fois allongé la patte en me regardant pour implorer la permission de descendre sur mes genoux. Et il se couche, la tête tendrement appuyée sur mon bras avec un air de dire : "Puisque tu ne veux pas de moi tout à fait, souffre au moins *cela*, qui ne te gêne guère..." Quel mystère que l'affection des bêtes !

A côté de ces quelques lignes tracées par une plume qui savait étudier avec tant de profondeur les grandes passions du coeur humain sous toutes les latitudes, peut prendre place la jolie pièce d'Edmond Rostand, délicate mignardise, gracieuse, badine et menue comme le petit animal qui l'a inspirée :

#### LE PETIT CHAT

C'est un petit chat noir, effronté comme un page.  
Je le laisse jouer sur ma table souvent.  
Quelquefois il s'assied sans faire de tapage ;  
On dirait un joli presse-papier vivant.

Rien en lui, pas un poil de son velours ne bouge ;  
Longtemps il reste là, noir sur le feuillet blanc,  
A ces minets tirant leur langue de drap rouge  
Qu'on fait pour essuyer les plumes, ressemblant.

... Ses yeux jaunes et bleus sont comme deux agates,  
Il les ferme à demi, parfois, en reniflant,  
Se renverse, ayant pris son museau dans ses pattes  
Avec des airs de tigre étendu sur le flanc.

Pour le sombre Baudelaire, les chats ont une beauté hiératique s'alliant avec "l'horreur des ténèbres".

Ils prennent en rampant les nobles attitudes  
Des grands sphynx allongés au fond des solitudes  
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin.

François Coppée dépeint, en quelques vers, l'aspect de son logis peuplé de ses chats familiers, fidèles compagnons de ses heures de souffrance.

... Chez moi, j'ai vu régner de longues dynasties  
De ces rois fainéants au pelage soyeux.  
Et dans mon calme coin de vieux célibataire,  
Toujours les chats prudents, les chats silencieux,  
Promènent leur beauté, leur grâce et leur mystère.

Théophile Gautier nous a laissé de sa chatte *Séraphita* un portrait qui reporte à quatre-vingts ans en arrière et vous fait évoquer de façon amusante les salons gourmés, les robes en soie gorge de pigeon, les romances sentimentales et les coiffures à l'anglaise de nos mères et aïeules.

Séraphita avait un caractère rêveur et contemplatif. Elle restait de longues heures immobile sur un coussin, ne dormant pas, suivant des yeux, avec une intensité extrême d'attention, des spectacles invisibles pour les simples mortels. Les caresses lui étaient agréables, mais elle les rendait à des gens qu'elle favorisait de son estime difficilement accordée. Le luxe lui plaisait, et c'était toujours sur le fauteuil le plus frais, sur le morceau d'étoffe le plus propre à faire ressortir son duvet de cygne qu'on était sûr de la trouver.

...Sa toilette lui prenait un temps énorme, sa fourrure était lissée soigneusement tous les matins. Elle se débarbouillait avec sa patte, et chaque poil de sa toison, lissé avec sa langue rose, reluisait comme de l'argent neuf. Elle raffolait des parfums, plongeait son nez dans les bouquets, se promenait sur la toilette parmi les flacons d'essence, et, si on l'eût laissé faire, elle se fût volontiers mis de la poudre... Telle était Séraphita et jamais chatte ne justifia mieux nom plus poétique.

Tout autre est le tableau que nous brosse avec énergie un jeune auteur du jeune XXe siècle, Jacques Nam. Un arrière-arrière-petit-fils de Séraphita en est le personnage principal. Hélas! qu'eût dit et pensé la jolie aïeule maniérée et poudrée dans ce décor aux tons heurtés, sanctuaire de l'art nouveau? Elle eût sans doute hoché la tête d'un air dédaigneux, trouvé les hommes bien versatiles, et murmuré en parodiant le sonnet d'Arvers: "Je ne comprends pas!"

TABLEAU, par JACQUES NAM

La lampe répand sa jaune lumière  
En disque clair sur la nappe à carreaux  
Rouges et blancs. Noir, un chat de gouttière  
Se profile sombrement, triste et beau.

Lasse d'avoir égorgé tes victimes,  
Ombre chinoise étrange, tu t'endors  
Entre le reflet rouge de tes crimes  
Et l'auréole d'une lune d'or.

Jaune, rouge, noir, ô belle harmonie,  
Saisissant effet d'ombre et de clarté  
— Caractère d'originalité.—

Chat qui ronronne en bonne compagnie,  
Lampe, nappe, abat-jour, effet de soir,  
Saisissant tableau: jaune, rouge, noir.

Beaucoup d'artistes, s'inspirant des chats, ont essayé ou essayent d'en reproduire la grâce et la joliesse, mais deux peintres ont surtout attaché leur nom à ce genre d'études d'un caractère très spécial; je veux parler d'Henriette Ronner et d'Eugène Lambert.

On cite, à propos de ce dernier, cette amusante anecdote:

Une année qu'il exposait au Salon un tableau représentant des petits chiens, le public se révolta.

— Pourquoi nous donnez-vous des chiens? lui demanda-t-on.

— Mais... pour varier un peu.

— Nous ne voulons pas de vos chiens, ce sont vos chats qu'il nous faut!

Et l'aimable peintre se laissa convaincre. A partir de ce jour, ses envois au Salon ne furent plus que les exquis chatons qui ont immortalisé son nom.

Si, de l'art proprement dit, on fait une incursion dans la science héraldique, on retrouve le chat dans les blasons; il y est dit "effarouché" ou "hérissé", selon son attitude. Les Suèves, les Alains, les Vandales, portaient dans leurs enseignes "d'argent au chat de sable", symbole de la liberté, et les Suisses ont également choisi le chat comme symbole de nation libre.

Lorsque Louis XIII reprit Arras aux Espagnols en 1640, ces derniers avaient gravé sur une des portes de la ville:

Quand les Français prendront Arras,  
Les souris mangeront les chats.

Mais un soldat français, avec l'humour propre à sa race, effaça le *p* de prendront, et l'inscription se lut alors ainsi:

Quand les Français *rendront* Arras,  
Les souris mangeront les chats.

Peu de personnes connaissent l'origine du mot "chouans". Elle se rattache cependant indirectement au mot chat, le chat-huant lui ayant donné naissance. Voici cette origine:

Le célèbre Jean Chouan, Jean Cottureau, sabotier près de Laval, qui se livrait à la contrebande, avait adopté comme signe de ralliement avec ses complices le cri du chat-huant lorsqu'il se livrait à ses vols de grands chemins. On lui donna alors le nom de "Chouan", et quand, en 1792, il se mit à la tête de l'armée vendéenne, ses partisans s'appelèrent tout naturellement "les Chouans", du nom de leur chef Jean Chouan.

Enfin, si de l'art et de l'héraldisme, on passe au langage courant, on voit le chat y occuper une place importante, soit dans les proverbes qui sont, prétend-on, la sagesse des nations, soit dans les dictons ou expressions couramment employés.

Qu'y lit-on, en effet: A bon chat, bon rat.— Chat échaudé craint l'eau froide.— Il n'y a pas de quoi fouetter un chat.— Éveiller le chat qui dort.— Tirer les marons du feu avec le patte du chat.— La nuit tous les chats sont gris.— Le chat parti, les souris dansent.— Vivre comme chien et chat.— Écrire comme un chat.— Avoir un chat dans la gorge.— Acheter chat en poche.— Ne pas rencontrer un chat.— Retomber sur ses pattes comme un chat.— Donner sa langue au chat.— Être gourmande comme une chatte.— Avoir une physionomie de chat en colère, etc., etc.

De plus, les chats noirs seront considérés à la fois comme des fétiches, porte-bonheur, et comme hôtes familiers des antres des sorcières, où ils voisineront avec la chouette, le sablier, le serpent et la tête de mort.

On a maintes et maintes fois vanté l'intelligence du chien; celle du chat n'est pas moins remarquable, le chien étant susceptible de dressage, c'est-à-dire d'assimilation de la pensée et de la volonté humaine, tandis que le chat, réfractaire à

toute formation étrangère, ne possède que les facultés de déduction et d'induction qui lui sont propres. Or, ces facultés sont chez lui si développées, qu'après avoir observé ce que fait l'homme, il opère un retour sur lui-même et se forge tout un règlement de vie basé sur les observations qu'il a faites.

Je pourrais citer dix, vingt exemples de cet esprit de déduction. En voici un assez caractéristique qui est rapporté par la *Revue scientifique*. L'auteur raconte un fait dont le héros est son chat Cadi.

Durant l'hiver de 1880, dit-il en substance, le charbon et le bois étaient chers et introuvables, je faisais donc le moins de feu possible et restais tout le jour assis dans un grand fauteuil, les jambes entourées de fourrures. Cadi restait couché à mes pieds... mais *il voulait* que je lui fasse du feu. Il allait alors jusqu'à la porte et m'appelait en miaulant. Je me levais pour lui ouvrir, il sortait à moitié et me regardait de telle sorte que je le suivais. Il me menait alors à la cuisine, en me regardant et en m'appelant. Une fois là, il se dirigeait vers la caisse à charbon et montait dessus sans me quitter de vue. Il grimpait ensuite sur le coffre à bois et puis courait au-devant de moi à la porte de ma chambre. Une fois entré, il se dirigeait vers la cheminée en faisant des sauts et le gros dos. Je faisais alors le feu, secondé par mon chat, qui me caressait. Quand la flamme jaillissait, Cadi m'oubliait et s'allongeait tout de son long devant la cheminée... Il savait donc avec quoi on faisait le feu qui allait le réchauffer et le ravir d'aise.

Un autre fait, raconté par le Dr Lenz, savant géologue et voyageur allemand, n'est pas moins curieux :

Un habitant de Walterhausen possédait un chat à qui on avait appris à ne rien prendre sur la table.

Un jour arriva au logis un jeune chien, voleur et gourmand comme tous ses congénères. Dès le premier jour de son arrivée, le nouveau venu grimpe sur les chaises pour happer tout ce qui est à sa portée. Le chat le regarde, réfléchit, et comprenant que le petit chien va être grondé, il se place près de la table, et aussitôt que le chien saute sur une chaise, il saute lui-même et donne au fripon un coup de patte bien appliqué. Le dressage ne fut pas long. L'esprit de déduction et d'induction du chat lui avait fait accomplir là un acte qui était beaucoup plus du ressort de la psychologie humaine en matière d'éducation que de la compréhension secondaire d'un vulgaire animal.

Un autre fait encore, qui m'a été cité par l'officier de marine à qui l'aventure était arrivée, est vraiment touchant.

Nul n'ignore que les chats détestent l'eau (leurs ennemis prétendent, pour expliquer cette aversion, qu'ils firent tant de sottises dans l'arche, que Noé, furieux, les exposa sur le pont du bâtiment au moment de la plus grande averse du déluge); la jolie anecdote que voici confirme cette aversion. Je laisse la parole au conteur.

Nous avons fait escale à Buenos-Ayres pour renouveler nos approvisionnements de vivres et remplir nos soutes à charbon.

Un matin, comme je regagnais le canot qui devait me ramener à bord, j'entends derrière moi un miaulement plaintif et très doux; je me retourne et je vois une jolie chatte de cette espèce à trois couleurs, noir, fauve et blanc, que l'on appelle chats d'Espagne ou du Mexique. Elle me suivait pas à pas, s'arrêtant quand je m'arrêtais, reprenant sa marche en même temps que moi la mienne. Amusé de son petit manège, je ne la perdais pas de vue,



LA VISITE DES "ÉVANGELINES" DE LA LOUISIANE AUX RÉCENTES FÊTES DE GRAND-PRÉ, N.-E.

tout en continuant à me diriger vers la cale... Minette saute après moi dans le canot, et, ses deux petites pattes appuyées au bordage, suit avec intérêt les exercices du départ.

Quand le bateau s'éloigne du quai, elle regarde les hommes, tandis qu'ils prennent place sur les bancs, et semble les compter... Puis, quand tout est paré, elle gagne adroitement l'arrière du bateau, vient s'installer sur le tapis de drap bleu, à côté de moi, et y trône avec un aplomb impayable.

Dès que nous accostons au *Bayard*, elle s'élanche d'un bond sur le palier à claire-voie, grimpe rapidement les marches de l'escalier, est en haut lieu bien avant moi, et me reçoit en faisant la belle, au grand étonnement des officiers et de tout l'équipage.

Ce n'est qu'après bien des démarches que j'appris l'histoire de cette étrange petite bête. Elle appartenait, paraît-il, au commandant d'un transatlantique qui venait de quitter Buenos-Ayres. Elle était très connue au port à cause de la singulière habitude qu'elle avait d'accompagner les officiers ou les matelots quand ils venaient à terre. Elle avait dû probablement rester prisonnière dans quelque café de la ville lors du départ de son bateau, mais, aussitôt libérés, elle avait couru vers la cale, et en voyant un officier et un canot, elle s'était dit, dans sa petite jugeote de chatte de bord, que l'un et l'autre devraient la ramener chez elle... Elle ne s'était trompée que de bien peu, en somme.

Elle devint d'ailleurs l'idole de tout le *Bayard* et paya sa bienvenue en nous faisant cadeau de cinq jolis petits chats... qui furent promus au grade de "chats maritimes", et émargèrent au grand livre de la Dette publique comme destructeurs des rats du bord.

Et maintenant, pour finir, disons que le livre d'or des chats pourrait conter bien des faits ou touchants, ou amusants, ou curieux, mais je craindrais, en multipliant mes anecdotes, de lasser la patience de celles d'entre mes lectrices qui n'aiment pas ces innocentes bêtes dont l'affection pour nous est cependant si manifeste.

Les preuves d'attachement qu'elles nous donnent ne sont pas d'ailleurs les seules raisons que nous ayons de nous y attacher.

On a calculé qu'un chat bon chasseur pouvait détruire par jour environ vingt souris, rats ou taupes, soit sept mille deux cents ravageurs en une année. De plus, un fait extrêmement curieux a été constaté : c'est que les chats faisaient aux ser-

pents venimeux, depuis la vipère jusqu'au serpent à sonnettes, une guerre acharnée.

L'île de Chypre, infestée de serpents, fut rendue habitable grâce au courage de moines qui avaient dressé de véritables armées de chats pour faire la guerre aux reptiles qui y pullulaient.

Dès Matines, dit Larousse, les portes du couvent s'ouvraient, et les légions félines se répandaient dans la campagne. Le soir, aux premiers sons de l'Angélus, qui annonçaient le souper, les chats accouraient comme une fourmière et rentraient dans le couvent pour recommencer le lendemain.

Comment ils tuaient leurs ennemis, le savant Reugger nous l'apprend :

Il m'est arrivé plus d'une fois au Paraguay, dit-il, de voir des chats poursuivre des serpents à sonnettes et les harceler jusqu'à ce qu'ils fussent morts. Ils donnent des coups de patte au reptile avec leur adresse instinctive et se jettent aussitôt de côté pour éviter l'élan de l'ennemi. Si le serpent s'enroule sur lui-même, le chat reste longtemps sans l'attaquer et tourne autour de lui jusqu'à ce que la bête malfaisante soit lasse de diriger la tête dans tous les sens pour suivre ses mouvements. A ce moment, il lui applique un nouveau coup de patte et s'élanche vivement sur le côté. Si le serpent cherche à fuir, le chat le prend par la queue comme pour jouer avec lui. En procédant ainsi, par une série de coups de patte répétés, les chats arrivent généralement à tuer leur ennemi en moins d'une heure, mais ils n'en touchent jamais la chair.

Je ne te vois pas, petit minou blanc, si joli "sous tes longs poils soyeux, plus légers que la neige", aux prises avec ces immondes reptiles ! A moins que la bravoure inhérente à ta race ne rende tout à coup meurtrières tes petites dents perlées et ne fasse sortir de leur gaine de velours blanc tes ongles rosés.

Mais, rassures-toi, ce n'est pas dans les déserts de Chypre que s'écoulera ta paisible vie. Jolie petite chose, créée pour la douceur du foyer, là où tu iras, tu aimeras et on t'aimera aussi, car ton cœur renferme des trésors d'affection insoupçonnés, "bête énigmatique, sphinx à l'insondable mystère" !

(Le Noël.)

Jean d'ASSENOY.

**L'arome de ce thé n'est  
qu'un indice de sa saveur**

**LE THÉ**  
**"SALADA"**

**'Tout frais des plantations'**

F 719

# Le rêve d'une malade



Le jour baisse... Dans la vaste salle aux lits tout blancs, les contours des choses s'imprécisent... Les allées et venues des infirmières deviennent rares... Quelques malades, déjà, sommeillent... Tout est calme...

J'ai toujours aimé ce moment crépusculaire où, dans les maisons, les lampes ne sont pas encore allumées... le pénombre intermédiaire entre la clarté du jour, et cette autre lumière, invention des hommes... Pour moi, ici comme ailleurs, c'est l'heure du silence et du recueillement...

Tout à l'heure, une ombre blanche s'est approchée de mon lit et s'est penchée sur moi... Une main très douce a pris mon poignet où battait la fièvre, tandis qu'une voix persuasive murmurait : Cela ira mieux demain ! Alors, sous la caresse du regard qui accompagnait cette parole, je me suis sentie plus calme, moins triste, un rayon d'espoir est entré dans mon cœur. Oui, sans doute, cela irait mieux demain...

O vous, qui remplacez à mon chevet la mère absente, vous dont les soins actifs et vigilants me guériront peut-être, vous qui du moins, calmez mes souffrances et me rendez l'espoir, oh ! soyez bénie ! Soyez bénie pour votre dévouement inlassable, votre maternelle sollicitude, et, aussi pour l'illusion que vous me donnez... illusion que je ne suis pas seule, que je suis aimée, qu'il faut vivre, et que je guérirai !...

Calme, presque heureuse, j'ai fermé les yeux. En attendant le sommeil, ma pensée travaille et forme des projets... Oui, cela irait mieux demain... Et puis, dans un avenir proche peut-être, qui sait ? je pourrai reprendre la vie normale, vie de labeur, de lutte et d'isolement, sans doute ; mais du moins, vie active, libre, féconde, qui fait oublier les souffrances du cœur... Et pourquoi, après tout, ne serais-je pas plus heureuse que par le passé ?

Pourquoi resterais-je éternellement seule ?... Le cœur plein d'espoir, je laisse mon imagination errer à l'aventure... Oui, pourquoi ne serais-je pas choisie comme tant d'autres pour fonder un foyer ? Je suis jeune encore ! Les jours d'épreuves passeront, le bonheur m'attend peut-être !... Oh ! avoir un foyer, des êtres à chérir !...

Mes idées deviennent confuses, s'embrouillent... Insensiblement, je m'endors... Et voilà que dans le sommeil mon rêve se poursuit...

Il y a un berceau, là, tout près de mon lit, un berceau que je remue doucement, et dans lequel

repose un petit ange... Je contemple le visage aimé où déjà, quelques traits sont des indices... Ce nez tout petit et si drôlement retroussé ?... Bébé, mon ami, vous serez spirituel et taquin ! Ce front très dégagé, auréolé de boucles d'or... ce front !... oh ! mon cher ange, vous serez un homme intelligent !... Puissiez-vous aussi, mon amour, être sensible et compatissant aux maux d'autrui ! Puissez-vous avoir ces trois qualités primordiales : bonté, droiture, énergie ! Puissiez-vous prendre comme devise : "Devoir et Charité" ! Puissiez-vous enfin être aimé, respecté de tous, et réussir dans la vie !... O mon tout petit ! que de rêves je forme déjà en te contemplant et qu'elle douce émotion fait battre mon cœur !...

Soudain, Bébé s'agite, ouvre les yeux, une grimace contracte son petit visage, et les larmes sont prêtes à jaillir...

"Et quoi ! mon mignon, déjà éveillé ?..."

Je me penche sur lui, murmurant des mots infiniment tendres...

Bébé m'entend, me voit... Les traits se détendent, les yeux me fixent avec cette insistance et cette expression de curiosité amusante qu'ont souvent les tout petits... Puis la bouche s'entr'ouvre, laissant échapper un cri joyeux, tandis que les petits pieds s'agitent espièglement sous les couvertures. Bébé se tortille sur l'oreiller, il rit, il est heureux parce que je suis là !... Il me tend ses menottes... Alors, je me penche pour le prendre dans mes bras...

Mais quoi ?... la lumière s'est éteinte, le berceau a disparu... mes mains errent dans le vide... Pleine d'angoisse, je m'éveille tout à fait, et, d'un œil hagard, je regarde à l'entour... Non ! il n'y a pas de berceau près de moi !... Seulement, à un mètre, un lit semblable au mien, puis un autre lit, un autre encore... interminablement... tous pareils... O mon rêve, mon beau rêve qui s'est envolé !... Il n'y a plus que la salle d'hôpital, longue, si longue, et monotone comme ma vie !...

Infiniment déçue, pleine d'amertume, je retombe sur mon oreiller... O mon bel ange !... ce n'était donc qu'un rêve ? O cruelle ironie des songes !... Jamais, non, jamais je n'aurai cette joie d'avoir un petit être à moi ?... Ma gorge est contractée comme dans un étouffement... D'une main, j'essuie les larmes qui s'échappent de mes yeux ; de l'autre, je comprime les battements de mon cœur, ce cœur inutilement maternel... Ah ! pourquoi ?...

Et ma pensée s'étend, non seulement à toutes les malades qui n'auront jamais la joie d'être mères, mais encore aux épouses stériles, et puis à toutes celles qui, vaillantes et bonnes pourtant, seront toujours seules dans la vie, celles que l'ironie publique désigne sous le nom de "vieilles filles" !

O railleurs ! enveloppez de votre dédain, si vous voulez, ces vieilles filles acariâtres et

égoïstes, qui se confinent dans leur bien être et leur solitude farouche ; ou celles encore importunes, indiscrettes, qui s'occupent de tout, et, parce qu'elles n'ont pas pu trouver le bonheur, font le malheur d'autrui. Pour celles-là votre mépris, quoique peu charitable, est justifié. Mais, dites, respectez les âmes héroïques qui ont surmonté leur amertume, leur déception, en se donnant aux autres : celles qui consacrent leur fortune et leur temps aux œuvres charitables ; les tantes dévouées, affectueuses et bonnes, si bonnes pour des enfants qui ne sont pas les leurs ; les infirmières, les institutrices, qui reportent sur des inconnus la sollicitude vigilante et l'amour qui déborde de leurs âmes généreuses ! " Vieilles filles " ? Oh ! que non !... Elles sont " mères " au sens moral du mot. Elles donnent leur temps, leur santé, leur vie, les ressources de leur intelligence et de leur énergie, et enfin le meilleur d'elles-mêmes : leur cœur ! Oh ! oui, elles sont " mères ", plus que ces mères dénaturées qui n'ont donné que le jour, qui ont abandonné leurs enfants ou les ont rendus martyrs ; plus que ces autres, même, dont l'amour incompris croit avoir tout fait, quand il s'est attaché à garder la santé de l'enfant et à pourvoir largement à ses besoins matériels, sans veiller ni au cœur ni à l'âme !...

Avez-vous déjà remarqué comment celles que vous appelez des " vieilles filles " observent les enfants des autres ? Dans ces regards qui semblent n'exprimer qu'un intérêt bienveillant, sensible aux charmes de l'enfance, eh bien ! moi, j'ai vu passer des lueurs de détresse poignante, et presque de désespoir !... Ah ! sondez-les, ces yeux où vous ne lisez qu'une indulgente douceur : vous y découvrirez une infinie tristesse ! Vous devinerez des douleurs immenses : douleur de la solitude constante et d'un amour inassouvi. Heureuses encore celles qui savent joindre à tant de souffrances, la plus sublime résignation, le plus magnifique oubli de soi-même ! Devant celles-là, inclinez-vous très bas !...

O vous, femmes qui avez " peur " de l'enfant, et de la responsabilité, des soucis, qui vous incomberaient avec lui, pensez à toutes ces créatures d'élite que la destinée a condamnées à l'isolement, à l'impuissance, et faites votre devoirs envers la société, envers la Patrie et envers Dieu ! Et vous, qui avez le bonheur d'être mères, oh ! songez à celles qui doivent renfermer, en un cœur meurtri, une inutile tendresse ! et que cela vous aide à mieux aimer les petits êtres que Dieu vous envoie !

Ah ! pourquoi y a-t-il tant de mères qui ne savent pas aimer, tant d'épouses qui ne comprennent pas leur devoir, alors que tant d'isolées feraient de si bonnes mères ! Pourquoi ces illogismes ! Et pourquoi ces souffrances ?...

Lasse de penser, je me retourne sur mon oreiller... Soudain, ma main rencontre, sous le traversin, un objet métallique : le petit crucifix qui ne me quitte jamais. Je le retire et pose mes lèvres aux pieds du Christ... Pourquoi souffrir ? ai-je dit. Et lui, pourquoi a-t-il souffert, sinon pour nous montrer l'exemple et nous mériter le bonheur futur ? La douleur n'est-elle pas, ici bas, le lot des âmes privilégiées ? Et ceux qui auront le plus souffert et le mieux accepté l'épreuve, n'entreront-ils pas plus facilement au ciel ?

O mystère des apparentes injustices d'ici-bas, mystère de la douleur inégalement répartis, nous ne vous comprendrons que dans l'Éternité. Mais que m'importe de ne pas comprendre aujourd'hui, puisque j'ai la Foi ?... Dieu est juste, Dieu est bon, je le sais et cela me suffit !... Mon Dieu, je crois !... Que votre Volonté soit faite !...

Maguy d'ARMOR.

(Foyer-*Revue*.)

## COUP DE BISTOURI

Un nouveau riche, haut en couleurs, en paroles et en indécotesses, rencontre dernièrement, dans un salon, le docteur X..., dont le talent de chirurgien est bien connu.

Cynique, le nouveau riche s'approche et demande, avec déjà, un gros rire aux lèvres :

— Eh bien, docteur, vous faites toujours de la charcuterie ?

Le docteur X..., alors contemplant son trop ample et trop ingrat interlocuteur, réplique :

— Ça dépend de ceux que j'opère, Monsieur.

Le nouveau riche se contenta de ce " coup de bistouri " bien appliqué.

## POUR LES FINISSANTES DE NOS COUVENTS

*Le grave problème de votre vocation.*— Aux finissantes des couvents de chez nous, par Mlle Bernadette DUMONT. Jolie brochure de 40 pages, imprimée sur beau papier glacé, et ornée de trois gravures. Prix : 10 sous, au Secrétariat des Oeuvres, 105, rue Ste-Anne, à Québec.

Les vocations religieuses ne sont pas aussi nombreuses qu'autrefois, se plait-on à dire souvent. Est-ce que l'appel de Dieu se fait plus rare dans l'âme de nos jeunes filles ? Certes non ! Ne serait-ce pas plutôt pour les trois raisons qu'énumère l'auteur de cette excellente brochure, à savoir : la faiblesse de la volonté, le manque de sérieux et la peur du renoncement.

C'est pour les âmes qui ont le désir de la vocation religieuse, mais qui ne se sentent pas le courage de faire le pas définitif que ces pages ont été écrites. Méditées par les finissantes de nos couvents, par exemple au cours de leur retraite de vocation, ces pages éclaireront les intelligences et stimuleront les volontés. De plus l'enseignement qu'y donne l'auteur est de la plus parfaite orthodoxie. " Tout dans ce court travail, dit M. l'abbé Arthur Robert, dans la lettre-préface, est parfaitement conforme à la plus pure doctrine de l'Église." Nous conseillons donc la brochure de Mlle Dumont à toutes les directrices de nos couvents.

# Il faut savoir revenir bredouille

## I

**P**AR une belle après-midi d'automne, mon oncle Ménétout, mes sept cousins et moi, nous étions dans les bois, de Ville-d'Avray, occupés à chercher des champignons. Mon oncle, assis sur la mousse, au pied d'un gros chêne, fumait d'un air profond sa grande pipe de merisier. Mes cousins et moi, dispersés sous bois, dans toutes les directions, nous faisons la cueillette; chaque fois que nous avons rempli nos poches, nous venions les vider sous les yeux de mon oncle, et nous soumettions nos trouvailles à son jugement qui était infaillible.

Il nous disait mot, mais d'un signe de tête il nous faisait comprendre que tel champignon était comestible, et que tel autre était vénéneux. Les bons s'amassaient à sa droite, on jetait les mauvais à sa gauche; et il continuait à fumer avec délices entre les deux monceaux.

A un certain moment, il ôta sa pipe de sa bouche et cria: "Ohé!"

"Ohé!" répondent huit voix dans huit directions différentes. C'était le signal convenu pour le départ.

Comme nous étions groupés autour de mon oncle, tout affairés à ranger soigneusement notre récolte dans un grand panier, Charles, l'aîné de mes cousins, cria: "Voilà un lièvre! — Où donc? où donc?" Tout le monde fut debout en un instant, excepté mon oncle, qui regarda sans rien dire, en clignant un peu les yeux, lorsque Charles cria: "Là-bas!" en étendant la main.

"Ah! oui, je le vois!" cria chacun de mes cousins à son tour. Je supposai charitablement qu'ils le voyaient en effet. Mon oncle les regardait sans rien dire.

Quant à moi, qui avais toujours rêvé de voir un lièvre dans la forêt, j'avais beau tendre le cou et écarquiller les yeux, je ne voyais rien qu'un fouillis de bouleaux, de chênes et de châtaigniers, des bouquets de fougères et de grandes plaques de feuille mortes.

J'eus honte d'être seul à ne rien voir, et je m'écriai, sans avoir pris le temps de réfléchir: "Ah! voilà que je le vois aussi!"

Mon oncle se tourna de mon côté; il me sembla qu'il y avait de la moquerie dans son regard.

A peine eus-je laissé échapper ce mensonge, que je m'en repentis amèrement; et peut-être aurais-je avoué sur-le-champ que je venais de mentir, si Louis, qui était taquin, n'eût prétendu que je ne regardais même pas dans la bonne direction. Je rougis de dépit, et je soutins avec vivacité que j'avais vu le lièvre, à preuve qu'il était roux!

Encore un regard de mon oncle. Cette fois, il me sembla qu'il venait de lire jusqu'au fond de mon cœur. Tout en essayant de faire bonne contenance et de prendre un air indifférent, je sentis que je devais faire la figure d'un petit misérable.

## II

Mon oncle, après s'être préalablement entouré d'un nuage épais, laissa échapper ces paroles obscures: "Le lièvre est un animal merveilleux!"

— En quoi? s'écria Charles d'un air surpris.

— Merveilleux!" répéta mon oncle avec la parfaite sécurité d'un oracle infaillible. Et il ajouta trois bouffées nouvelles au nuage épais dont il s'était entouré.

"Est-ce parce qu'il est exquis en civet ou en daube? en daube surtout? demanda Laurent, qui était le gourmet de la famille.

Du milieu de son nuage, mon oncle fit un signe de dénégation.

"Est-ce parce qu'avec sa peau on fait des gilets qui préservent de l'humidité et des douleurs rhumatismales?"

Cette suggestion hasardée et discutable venait d'Émile, qui se destinait à la médecine. Il préluait à ses futures études médicales en disséquant des musaraignes, en conservant des lézards dans l'esprit de vin et en collectionnant des recettes de bonnes femmes.

Du fond de son nuage, mon oncle fit un nouveau signe de dénégation.

"On dit que la chair du lièvre donne des rêves agréables à ceux qui en ont mangé!"

A peine Paul, le blondin, eut-il risqué cette hypothèse, qu'il fut durement rabroué, au nom de la science, par le futur médecin.

Mon oncle ne put s'empêcher de sourire.

Il sourit encore, lorsque Louis, en rougissant, dit qu'il avait entendu affirmer, il ne savait plus où, ni quand, ni par qui, que ceux qui mangent souvent du lièvre deviennent très beaux.

Justement, le pauvre Louis était affligé d'un nez disproportionné et d'une étrange petite physionomie: c'était le laideron de la famille.

Il y eut une huée peu charitable, et de différents côtés, on lui donna le conseil ironique de manger le plus de lièvres possible.

"Hum!" fit doucement mon oncle. Ce simple monosyllabe mit fin, fort à propos, à une discussion qui menaçait de devenir orageuse.

## III

"Nous jetons notre langue aux chiens!" dit Charles, qui, en sa qualité d'aîné, se fit l'interprète de toute la bande.

Mon oncle ferma les yeux et continua à fumer méthodiquement. Quand le nuage de fumée fut redevenu d'une ampleur et d'une épaisseur suffisantes, il reprit la parole.

“ Qui oserait soutenir, dit-il, que le lièvre n'est pas une bête étrange et merveilleuse, en voyant l'influence extraordinaire qu'il exerce sur le langage, les idées, les moeurs et le costume d'une partie de la jeunesse. Je soutiens qu'on pourrait écrire un livre très intéressant et très philosophique sous ce titre : *Influence du lièvre sur le développement de la civilisation*.

“ Prenons par exemple un jeune garçon qui vient de terminer ses études et d'acheter son premier rasoir.

“ Quel est l'objet de sa plus grande préoccupation ? C'est le lièvre.

“ C'est en l'honneur du lièvre qu'il se coiffe d'une casquette de toile blanche, comme s'il se disposait à chasser le tigre dans les jungles de l'Inde. Ce veston de velours, c'est en l'honneur du lièvre qu'il l'endosse. Pour qui ces bottes montantes ? Pour poursuivre le lièvre. Ce fusil Le-faucheux ? Pour tuer le lièvre. Ce carnier aux vastes flancs ? Pour y déposer le lièvre.

“ Toujours en l'honneur du lièvre notre bachelier émancipé, à peine introduit dans son premier déguisement de chasseur, prend un esprit nouveau et un nouveau langage. Avant d'avoir vu le lièvre détailler par les guérets, et *faire ses ruses* dans les petits bois, il connaît déjà la langue technique des sectateurs du lièvre. Lui qui désespérait jadis ses parents et ses maîtres par son dédain pour les langues de l'antiquité, il a appris sans maître à parler *hases, bouquins et trois quarts, jouettes, repaires et gagnages*. Il sait ce que c'est que *quêter à bon vent*, et *prendre des avants et des arrières*. O merveilleuse influence du lièvre ! notre échappé de collègue sait tout cela, et combien d'autres choses !

“ Vous le prendriez, à l'entendre, pour un chasseur émérite, et c'est justement ce qu'il souhaite le plus au monde. Il faut bien que le lièvre soit un personnage important, pour qu'un innocent bachelier se transforme en hâbleur et cherche déjà à faire croire qu'il est de ses amis, quand il ne lui a pas même encore été présenté ”.

Mon oncle, en parlant ainsi, affectait de ne pas regarder Charles, ce qui n'empêchait pas mon pauvre cousin de faire une mine toute déconfite. C'est que le cousin Charles, qui n'avait jamais été à la chasse, semait déjà ses conversations de termes de vénerie, quand il parlait avec nous ; et le bruit courait, parmi nous qu'il faisait des économies pour acheter un fusil, en attendant le chien et le reste du harnachement.

#### IV

Mon oncle poursuivit, avec un ton de bonhomie parfaite : “ Une fois revêtu de la livrée du lièvre, voilà mon jeune garçon engagé d'honneur, vous m'entendez bien, *engagé d'honneur*, à rapporter un lièvre, toutes les fois qu'il se mettra en campagne, sous peine d'être coiffé de l'ignominieuse épithète de “ bredouille ”.

“ Que ne fait-on pas pour éviter un semblable affront ? Si l'on a vu des lièvres et qu'on les ait manqués, l'on soutient effrontément que l'on n'a rien vu ; ou bien, si l'on avoue que l'on a vu quelque chose, on prétend qu'on était gêné par le reflet du soleil ; ou bien l'on a eu peur de tuer son chien, ou bien il y avait dans la direction du lièvre une petite fille qui faisait paître une vache, même la petite fille avait un fichu bleu à poils blancs ! ou bien le fusil a raté et l'on feint d'entrer dans une grande colère contre l'armurier qui a fabriqué les cartouches ; ou bien l'on a reconnu à temps que l'on avait affaire à une hase, mère de famille ; et comme les levrauts (pauvres petites bêtes !) avaient peut-être encore besoin des soins maternels, on a eu l'horreur d'un meurtre qui mettrait tant d'orphelins sur la paille, et compromettrait les chasses des années suivantes. Voyez l'influence du lièvre ! Déjà, avant de le connaître, mon bachelier était devenu un hâbleur ; maintenant qu'il le connaît, il ne peut plus s'empêcher de mentir. O lièvre, père du mensonge, que d'accrocs en ton nom, l'on fait à la vérité ! ”

#### V

Comme mon oncle disait ces mots, je fus sur le point de m'écrier : “ Mon oncle, je viens de mentir, je n'ai pas vu le lièvre ! ” Je ne sais quelle mauvaise honte m'arrêta.

“ Où est mon tabac ? dit l'oncle Ménétout.

— Le voilà,” dit Laurent, avec un empressement si gauche, que je risquai un regard de son côté, pour savoir ce qu'il avait.

Je remarquai que lui et ses autres frères baisaient le nez, et je commençai à croire qu'ils avaient peut-être menti comme moi.

“ Or, donc, reprit mon oncle, on s'aguerrit très vite à mentir ; un beau jour, on passe, sans s'en apercevoir, du mensonge timide au mensonge effronté.

“ Un chasseur a battu toute la plaine sans rien voir ou du moins sans rien tuer. Il s'en retourne harassé, penaud, furieux, avec son chien sur ses talons ; il a toutes les terreurs et toutes les appréhensions du chasseur bredouille. Il voit déjà les petits garçons qui ricanent, en se montrant son carnier vide, les jeunes filles qui se poussent du coude, les bonnes femmes qui font des commentaires sur sa maladresse, ses amis qui lui adressent des compliments de condoléances avec un mauvais rire !

“ Au tournant du chemin, il rencontre une paysanne qui porte un panier à chaque bras. L'un des paniers contient des fruits, l'autre... Oui, ma foi, l'autre contient un lièvre, un maître lièvre, un vrai *trois-quarts*.

“ — Qu'est-ce que vous portez donc là ? ” demande-t-il d'un air indifférent. Notez qu'il sait très bien que c'est un lièvre ; mais il cherche à se donner une contenance et à gagner du temps pour



exécuter, le moins gauchement possible, un projet qu'il vient de former subitement.

“ — Monsieur, c'est un lièvre, répond tranquillement la paysanne.

“ — Beau lièvre! reprend le chasseur, n'est-ce pas, Ravageot? ” Le chien flaire le lièvre, et regarde son maître d'un air de reproche.

“ Combien cela vaudrait-il au marché? ”

“ Cinq francs.

“ — J'ai du monde à dîner (ce n'est pas vrai); il me faut un lièvre! hum! autant vaut l'acheter ici qu'au marché.

“ — Faut-il vous le porter, monsieur? ”

— Non, non, non! ” répond avec vivacité le chasseur, qui rougit jusqu'à la racine des cheveux. La paysanne aurait-elle deviné que, s'il achète le lièvre, c'est bien plutôt pour le *porter* que pour le *manger*?

Il siffle son chien et part l'oreille basse; mais à peine a-t-il perdu de vue la paysanne, ce témoin gênant, qu'il tend le jarret, et part d'un pas élastique et délibéré.

“ — L'heureux homme! disent ses amis, il n'est jamais bredouille! ”

“ Malgré cela, il tremble d'apprendre que la paysanne a parlé, et que tout le monde sait qu'il est un menteur. Car jamais menteur n'a eu la conscience tranquille! ”

Rien ne me prouvait, ni dans les manières, ni dans le ton de mon oncle, que ces paroles me fussent particulièrement adressées. Mais, comme je n'avais pas la conscience tranquille, je les pris pour moi. “ Attrape! me dis-je, c'est bien fait! Aussi, pourquoi soutenir sottement que tu avais vu le lièvre? ”

## VI

“ Drôle de chose! reprit mon oncle, comme en se parlant à lui-même; drôle de chose que cette influence du lièvre! et jusqu'où ne s'étend-elle pas? Un chasseur armé avoue quelquefois qu'il n'a pas vu de lièvre, parce que c'est une excuse pour n'en avoir point tué. Le même homme, s'il se promène sans son fusil, dans une lande, dans un guéret, dans un bois, vous raconte invariablement au retour qu'il a vu des troupeaux de lièvres. Ah! s'il avait eu son fusil! Mais il ne l'avait pas; vous pouvez conclure au moins de ses récits qu'il a le coup d'oeil du chasseur. C'est, à ce qu'il semble, une chose bien glorieuse d'avoir ce coup d'oeil, et une bien grande honte de ne pas l'avoir, puisqu'on aime mieux mentir et inventer des histoires que d'avouer tout simplement la vérité! ”

En ce moment, il me sembla que mon oncle me regardait d'une manière particulière.



LE CHARGEMENT D'UN VOYAGE DE FOIN.  
Comme au temps de nos grands-pères.

“ Eh bien ! oui, m'écriai-je, oui, mon oncle, j'ai menti en disant que j'avais vu le lièvre, et qu'il était roux ; car je n'avais rien vu du tout ! ”

J'avais à peine fini de parler, que mes cousins s'écrièrent à la file : “ Ni moi, papa, ni moi ! ”

Charles avait la figure cramoisie : “ Je suis sûr, dit-il, d'avoir vu remuer quelque chose ; mais j'ai eu tort d'affirmer que c'était un lièvre, car je n'ai pas bien distingué ce que c'était. Peut-être, après tout, n'est-ce que le petit chien de ces personnes qui ramassaient des châtaignes ! ”

Mon oncle ne dit rien. C'était son habitude de nous amener à reconnaître et à avouer nos fautes, sans jamais nous sermonner. Il nous abandonnait ensuite à nos réflexions.

Je remarquai, à la quantité et au volume de bouffées qu'il tira de sa pipe, qu'il était heureux de nous avoir aidés à sortir d'un mauvais pas. Quel brave homme que mon oncle Ménétout !

Charles eut l'année suivante un équipement complet de chasseur ; en d'autres termes, il endossa la livrée du lièvre. Il rapporta même, le jour de l'ouverture, un magnifique trois-quarts, “ tué devant témoins ”, comme il le dit, en riant, à son père.

Je fis mes débuts sous ses auspices, quelques années plus tard. Depuis lors, nous avons chassé pendant vingt-cinq ans, tantôt ensemble, tantôt chacun de notre côté.

La leçon de mon oncle a porté ses fruits. Nous avons appris à revenir “ bredouilles ” sans rougir. Cela n'est ni si facile ni si humiliant que les jeunes chasseurs semblent le croire.

Jules GIRARDIN.

## Charlatans notoires



EST entre 1880 et 1885, ce me semble, que Montréal reçut une visite inattendue, mais qui fit l'agrément des crois-entou.

Un jour, au son des cuivres, flûtes, tambours et cymbales, pénétra sur le Champ de Mars, suivie de badauds, une voiture bizarre dont l'arrière-partie avait le forme d'un omnibus. Sur l'impériale étaient juchés des musiciens costumés, bien payés, qui soufflaient et tapaient en conscience. L'avant du véhicule ressemblait à un cabriolet. Il y avait un siège spacieux, une table couverte d'instruments de dentisterie et des bouteilles. Près du meuble, se profilait majestueuse, une femme blonde, vêtue d'un costume antique de soie verte, ouvragée d'or. A ses côtés, se tenait un monsieur en habit noir, de haute stature, l'air distingué. C'était le bonimenteur. Lorsque le “ tapage musical ” avait réuni assez de populo, le Monsieur

annonçait aux quatre vents que la célèbre madame Eno, de mondiale renommée, allait, pendant quinze minutes et avec une habileté exceptionnelle, extraire gratuitement et sans douleurs, les dents avariées de tous ceux qui se présenteraient. Puis la séance commençait. On montait par un côté du véhicule, l'opératrice jetait un coup d'oeil dans la bouche béante, choisissait un instrument et enlevait molaires, canines, palettes en un tour de main. Alors, le patient était gentiment poussé hors de la voiture par le monsieur à l'habit noir, cependant qu'un autre lui succédait, et la scène allait ainsi se répétant.

Le quart d'heure expiré, le bonimenteur informait modestement la foule que sa compagne et lui faisaient le tour du globe dans le but de soulager l'humanité souffrante. Tandis que madame Eno débarrassait les bouches des dents cariées, lui offrait au public un remède à tous maux, résultat de toute une vie de patientes expériences.

Une simple bouteille de son élixir rendait l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, l'usage de leurs membres aux impotents. Rien ne résistait à la toute puissance de son médicament et il voulait bien le prouver en demandant de lui produire un sourd, un paralytique, un teigneux, un poitrinaire, un cardiaque, un rhumatisant, qui encore ? Aussitôt des individus fendaient la masse des curieux et montaient le véhicule. Prestement, le bonimenteur appliquait sa panacée, faisait quelques passes et prononçait le malade guéri. Après quelques cures stupéfiantes, le guérisseur déclarait être prêt à faire bénéficier tout le monde de sa découverte incomparable et il mettait son élixir en vente, à un dollar la bouteille.

Emerveillés, persuadés qu'ils avaient devant eux un thaumaturge authentique, les gens se bousculaient pour atteindre la voiture et échanger leurs piastres pour des bouteilles de liquide coloré. Dès que le débit fléchissait, sur un signe du monsieur à l'habit noir, la musique reprenait, ainsi que l'arrachage et un nouvel encaissage. Cela dura quelques jours, devant des affluences de plus en plus convaincues accourant même des campagnes éloignées.

La dextérité de la dame, avec les outils peu perfectionnés de l'époque, fut généralement admise. Quant à l'efficacité de l'élixir, inutile d'appuyer. Les acheteurs ne furent soulagés que de leurs dollars.

Ce que le couple Eno emporta d'espèces sonnantes, nul ne le sut, mais il est permis d'imaginer que la belle Dame et le grand Monsieur conserverent un souvenir reconnaissant du Champ de Mars de Montréal.

E.-Z. MASSICOTTE.

(Bulletin des Recherches historiques.)

# Un voyage en Canada en 1624

**L**ES manuels d'histoire racontent avec beaucoup de détails les voyages de Jacques Cartier et de Samuel de Champlain qui eurent lieu, les premiers en 1534 et les seconds en 1608. Ils insistent moins sur certaines traversées très intéressantes pourtant, mais qui ont moins d'importance. Ainsi en est-il de l'arrivée au pays des Pères Nicolas Viel et Gabriel Sagard. Ce dernier a fait le récit de son voyage et c'est de lui que j'emprunte les quelques notes qui suivent.

Ces deux Pères Récollets résidaient à Paris lorsqu'ils reçurent l'ordre de quitter leur pays pour aller évangéliser les Sauvages du Canada. Heureux du choix et de l'honneur qu'on leur faisait ils se munirent de la bénédiction du Nonce et de leurs Supérieurs et, à pied, quittèrent la capitale française en route pour Dieppe, port de mer de la Normandie. Ils durent s'embarquer presque immédiatement car le bateau démarra une demi-heure après leur arrivée... Le vent fut très favorable et ils purent contourner les côtes de Bretagne facilement pour se diriger vers un autre port français, Brouage, afin de prendre une provision de sel. Ce port situé en Charente n'existe plus, étant complètement ensablé, mais à l'époque il était très important par son commerce. Durant cette partie du voyage, il n'y eut que deux incidents remarquables; le premier fut la rencontre d'un pirate hollandais contre lequel ils eurent à se défendre. Ils le firent avec succès surtout par la ruse. Le second incident faillit tourner en catastrophe. En effet le port de Brouage étant dans les terres, il fallut prendre un pilote de l'endroit pour pénétrer dans la rivière qui reliait la Rochelle à Brouage. Par malheur ce pilote exécuta une fausse manoeuvre et le bateau alla échouer dans le sable. Il était très incliné et resta ainsi de quatre heures du soir au lendemain matin, menaçant de chavirer à tout instant. Il fallut attendre la marée afin de le renflouer. Le reste du voyage alla bien. Les provisions faites on reprit le chemin de l'Océan, non sans avoir pêché dans la rivière ou sur les bords de la mer quantité de marsouins, de seiches, de grondins. A l'île de Ré on fit provision d'eau douce puis en route pour la haute mer "à la garde de Dieu et à la merci des vents qui furent favorables et discourtois selon leur inconstance".

Les Açores dépassées les marinières aperçurent un navire aux allures louches. Ils craignirent un instant car il se dirigeait droit sur eux. Toutefois après quelque temps il changea de direction laissant dans l'inquiétude tout équipage qui se pré-

para à l'attaque. Heureusement, il n'en fut rien. Le forban a-t-il eu peur, ou plutôt voyant la destination de notre bateau pour le Canada jugea-t-il qu'il ne valait pas la prise. On ignora au juste la cause de son hésitation. On ne le revit plus.

Quelques jours après cette mystérieuse rencontre une tempête effroyable s'abattit sur eux. Elle dura sept ou huit jours. Il semblait pendant tout ce temps que la terre touchait le ciel tant les éléments étaient en furie. L'on craignait beaucoup que le navire ne se brisât par les coups répétés de mer qu'il recevait à tout moment ou par les vagues furieuses qui montaient jusque par dessus la dunette. On dut quelque temps abandonner le bateau à la tourmente sans savoir où le vent le poussait ni sans pouvoir faire le point. Si quelque coffre n'était pas attaché solidement on l'entendait rouler d'un bord à l'autre du vaisseau et tomber dans la mer. Quelquefois le pot-au-feu était renversé malgré toute la vigilance des cuisiniers et les plats tombaient à terre avec fracas. Inutile d'ajouter que le mal de mer en faisait des siennes parmi les passagers. Les plus dévots, qui en étaient capables, priaient beaucoup, les indifférents cherchaient une absolue, quelques-uns pourtant ne s'émurent guère et continuèrent leurs jurements et leur vie de bohème. Enfin, les flots s'apaisèrent et l'on put continuer le voyage sans trop de dommages et sans perte de vies. Le calme qui suivit permit de ramasser quelques tonneaux d'huile d'olive qui flottaient sur la mer et qui devaient sans doute appartenir à quelque vaisseau brisé par la tempête.

Ce danger passé, les voici soudain en présence d'un petit navire anglais inspirant quelques soupçons. Comme nos gens se crurent cette fois plus forts, suivant la coutume d'alors, ils s'approchèrent du nouveau venu, lui firent abaisser ses voiles, et ordonnèrent de sortir les chaloupes. Le maître du navire anglais accompagné de quelques-uns des principaux se soumièrent non sans hésitation, craignant de se faire traiter comme ils traitaient les autres, plus faibles qu'eux. On apprit par ces messieurs qu'ils venaient de Virginie ce qui était peu probable car leur bateau était chargé de marchandises que l'on ne trouve pas dans cette région, mais bien dans les Antilles. Le pauvre navire était tout démâté, résultat de la tempête précédente et le mât de misaine restant seul, il avait été accommodé à la place du grand mât. Pour amadouer le capitaine français, les délégués lui offrirent tout ce qu'ils avaient de marchandises pourvu que, la vie sauve, on leur laissât assez de vivres pour retourner chez eux. Le capitaine refusa disant qu'il ne voulait rien d'eux, s'ils étaient gens de bien, mais qu'au contraire il leur ferait subir la loi de la mer. Toutefois à force d'insistance, les Français acceptèrent un baril de patates, très rares à l'époque, et un baril de pétun (tabac). Ils offrirent de plus au Père Sagard un cadran solaire que celui-ci d'ailleurs refusa.

Le capitaine consulta les principaux voyageurs pour savoir ce qu'il convenait de faire. Pendant qu'il tenait conseil, une partie des hommes de l'équipage fut envoyée sur le navire anglais pour en ramener les mariniens, ce qu'ils firent sauf pour le capitaine qui était trop malade pour être transporté. Tous les papiers de ces gens furent examinés, on en conclut qu'ils n'étaient pas des pirates et on les renvoya quittes.

A part ces divers incidents qui rompaient la monotonie de ces interminables voyages, l'un des grands plaisirs des passagers fut d'observer les baleines et il faut croire qu'elles étaient en plus grand nombre que de nos jours car le Père Sagard dans sa relation dit en avoir vu une "infinité", particulièrement sur les côtes de Gaspé. La première qu'ils aperçurent était endormie sur l'eau, ce qui paraît assez bizarre. Le navire dut même se détourner un peu de crainte qu'à son réveil elle ne causât quelques dommages.

Outre les baleines, ils virent quantité d'autres poissons de toute taille et de toute forme qu'il serait trop long d'énumérer, mais on peut trouver des détails très intéressants sur ce sujet dans le livre qu'a écrit le Père Sagard et qui a pour titre *Histoire du Canada*.

Arrivés dans la mer du Canada ou le golfe Saint-Laurent, le paysage change complètement d'aspect à cause des rives que l'on commence à entrevoir et des îles que l'on rencontre. D'abord ce sont les bancs célèbres de Terre-Neuve dont la

richesse en poissons est inépuisable et que les pêcheurs connaissent si bien. Puis, c'est le Cap-Breton avec ses pics rocheux tout couverts de bouleaux et de sapins indiquant par ce fait une terre maigre et stérile que les colons réussirent à rendre fertile par leur travail acharné.

A dix-sept ou dix-huit lieues du Cap-Breton on rencontre l'île du Rocher Percé, véritable merveille naturelle que la Providence paraît avoir mise là pour le bonheur des oiseaux de mer. De loin on dirait un manteau blanc recouvrant le sol tellement ils sont nombreux. De là, ces oiseaux peuvent s'envoler facilement, surtout lorsque le vent est très fort.

A une journée de voyage de là, les passagers contemplèrent la montagne appelée Table de Roland à cause de sa forme et de sa hauteur et qui se trouve sur la presqu'île de Gaspé. Cette région est très montagneuse et couverte de forêts. Les lieux étant connus des mariniens, ils entrèrent dans la baie de Gaspé et y jetèrent l'ancre. Après quelque temps de repos, laissant là le navire, les Pères et quelques autres marins embarquèrent sur une pinasse et se dirigèrent vers Tadoussac, situé sur l'autre rive de la rivière, mais à une bonne distance.

Le vent et la marée leur fut si contraires au début, que durant trois jours ils ne firent que doubler le cap. Le temps s'étant mis au beau, ils longèrent les Monts Notre-Dame encore couverts de neige quoique vers la fin de mai. Pendant long-



PÊCHEURS DE LA GASPÉSIE TRANSPORTANT LA MORUE SECHÉE AU HANGAR D'EXPÉDITION.

temps ils eurent à leur droite l'île d'Anticosti, la plus grande du Saint-Laurent et enfin ils mirent pied à terre à Tadoussac. Les Pères allèrent visiter les Canadiens établis en un village. Mais, tandis qu'ils faisaient cette visite, les sauvages de l'endroit peu satisfaits des cadeaux que le capitaine leur avait faits s'emparèrent de toutes les marchandises qu'ils trouvèrent dans la barque. Heureusement, le soir, pris de remords et surtout par crainte des représailles, ils décidèrent de faire hommage de quelques pelleteries pour dédommager les Français qui se montrèrent satisfaits de la façon dont les choses s'arrangeaient. On tira du canon, on but du vin et chacun se retira content.

Puis, nos voyageurs reprirent la route de Québec le point terminus de leur voyage. L'île aux Alouettes, le Cap Tourmente, les chutes Montmorency et les voilà à terre au milieu des Français heureux d'avoir échappé à tant de dangers et fiers de se trouver sur cette terre bénie.

N. S.

(L'Oiseau bleu.)

## Animaux savants

(Conte)



l'homme a reçu du Créateur une nature morale supérieure qui, pour parler le langage des poètes, l'a fait "le roi de la création", cela ne lui constitue pas le droit de refuser à la bête sa part d'intelligence dans la répartition générale.

Je possède, parmi mes nombreuses relations, trois animaux,—savants, s'il vous plaît,—un cochon, un loup et une chienne. Sésostris, Milord et Miette, dont les extraordinaires aventures méritent d'être présentées à l'admiration des masses.

Le mois dernier mon très vieil ami sir John était engagé par l'intelligent directeur de Paris-Cirque.

Naturellement j'assistai à la première répétition, et sir John, après m'avoir gratifié d'un *shake hand* qui faillit m'arracher un cri de douleur, me présenta ses trois animaux, qu'il fit travailler en liberté. Il était parvenu à leur faire exécuter des tours absolument stupéfiants, et ce jour-là je m'aperçus combien est immense l'erreur dans laquelle croupissent toutes les humanités actuelles, lorsqu'elles affirment que le cochon est d'une espèce grossière et inférieure. Mille fois non, vous dis-je! et vous allez vous en convaincre.

Les trois *artistes* viennent se ranger en bataille au milieu de la piste, et sir John: "Sésostris, venez ici, *if you please!*" Sésostris, calme et majestueux, se dresse sur ses pattes de derrière et s'a-

vance avec une désinvolture (je n'ose pas dire grâce) absolument remarquable.

"*All right!* et, me désignant, vous allez donner la patte à monsieur."

"*Perfectly well!* Maintenant allez faire votre invitation à Mlle Miette, et en place pour la valse."

L'orchestre prélude, et Sésostris, avec une légère inclinaison de la tête, prend la main,—pardon la patte,—de Miette, la conduit au milieu de l'arène, et voilà mes deux animaux tourbillonnant sous les accords enflammés d'*Il Baccio*. J'étais stupéfait. Après la valse vint la polka, que Sésostris dansa cette fois, toujours d'une façon irréprochable, avec Mylord.

On apporte ensuite, dans de vraies bouteilles, des rafraîchissements, qui furent servis dans de vrais verres par Mlle Miette. Sir John m'invita, et tous les cinq nous choquâmes nos verres à la santé de... qui vous voudrez. Malheureusement Sésostris, en élevant son verre, versa la moitié du contenu sur la nappe, et il fallut recommencer. Il m'affirma plus tard que l'accident était dû à Miette, qui lui avait poussé le coude pour lui montrer la manière incorrecte dont je portais le toast, en choquant d'abord mon verre contre celui de Mylord. C'était vrai et j'avoue que mon amour-propre en fut froissé. La répétition se termina par un grand *steep* avec Sésostris, Mylord et Miette comme *partants* certains. Des clowns arrivèrent, et les paris furent engagés. Malgré les excellentes *performances* de Miette, Mylord resta favori, et le pauvre Sésostris devint ce qu'il était toujours dans cette occasion, c'est-à-dire *outsider* à la cote formidable de 80|1. Aux premiers tours de piste, ils franchissent tous les trois les obstacles sans difficulté; mais vers la fin de la course, Sésostris, arrivé devant la haie la plus haute, prend mal son élan et culbute les quatre fers en l'air. Il se releva aussitôt; mais, comprenant que ses efforts seraient vains désormais, il alla s'asseoir à l'une des extrémités du cirque et, parfaitement insensible aux protestations énergiques des deux ou trois audacieux qui l'avaient choisi, il contempla ses deux adversaires avec la philosophie sereine qui formait le fond de son caractère. Miette, qui avait pris la tête, la conserva; elle arriva bonne première au poteau, gagnant de plusieurs longueurs.

Les exercices terminés et les rafraîchissements ayant circulé une seconde fois, je m'approchai du placide Sésostris; après l'avoir flatté quelque peu, je lui demandai de vouloir bien me raconter son histoire et à la suite de quelles circonstances il se trouvait dans une situation aussi en vue. Au préalable je lui avais offert une excellente dragée à la rose qu'il daigna trouver passable, tout en me disant qu'il préférerait à la vanille, puis, d'une voix un peu enrouée, il commença:

"Je suis né au fond l'une basse-cour d'un petit hameau perdu dans une plaine immense et triste.

J'étais l'aîné d'une nombreuse famille. Ignorant le sort qui était réservé à mes pareils, je roulais de ruisseau en ruisseau et de *casses en casses*, indifférent d'égrener ma jeunesse au milieu des poules, des oies et des canards, mes compagnons de jeux, qui devaient devenir plus tard mes frères d'infortune. Cette douce quiétude ne devait pas durer longtemps. Un jour, une "roulotte" de bohémiens s'arrêta dans le village, et ses locataires mirent aussitôt vergers et basses-cours en coupe réglée. Un grand diable efflanqué, à la figure de bandit, profitant de l'absence des chiens et des gens, s'introduisit, un après-midi de juin, dans l'enclos où je prenais mes ébats. Probablement satisfait de ma gentillesse et de ma bonne mine, il s'élança sur moi et m'emporta en courant, malgré mes efforts désespérés et mes hurlements. Notre arrivée à la "roulotte" fut accueillie par les exclamations aiguës de toute une bande de marmots, dont, hélas ! j'allais devenir le souffre-douleur. On commença par m'attacher solidement à un escabeau dans l'unique salle de la baraque, et je passai alors par toutes les affres de l'inquiétude et du désespoir en assistant à la grande discussion qui s'éleva au sujet de ma destinée. Les uns affirmaient que je ferais d'excellents boudins et d'excellents pâtés ; d'autres déclarèrent qu'il ne fallait pas tuer tout de suite la poule aux oeufs d'or (cette comparaison me flatta) et que je pouvais devenir, une fois bien dressé, une source de fructueuse recettes pour la famille. Cet avis finit par prévaloir, au grand soulagement de mon âme. Nous partîmes le lendemain, et mon éducation commença. On m'affubla d'un costume grotesque de militaire, et on m'exhorta à me tenir, puis à marcher sur mes pattes de derrière. Comme une solide cravache était le principal argument qui venait à l'appui de ces exhortations, j'exécutai de mon mieux ces divers mouvements, non sans d'énormes difficultés cependant, car vous savez que la nature ne nous a point conformés pour de tels exercices ; j'appris ensuite la manie-

ment des armes. " Dans la roulotte, nous vivions dans une promiscuité touchante. Nos repas étaient pris en commun. Contrairement à ses frères, le plus jeune des enfants de la maison, le petit Jacques, m'avait pris en amitié, et lorsque nous nous roulions ensemble dans l'herbe et la poussière des chemins, je vous assure que le plus... Sésostris des deux n'était pas celui qu'on pense. Quelques autres exercices complétèrent mon instruction rudimentaire, — je devais en apprendre bien d'autres dans ma longue carrière de saltimbanque, — et je fus bientôt en état de m'exhiber en public. Oh ! ces débuts, je me les rappellerai toujours. Je me rappellerai toujours de l'immense éclat de rire qui accueillit mon apparition au milieu de la scène en plein air. Déjà fortement impressionné, j'exécutai gauchement les premiers exercices, et les sifflets et les lazzi du public se joignant aux men-

ces de mon maître, je perdus tout à fait la tête, et me précipitant, — hure baissée, — au milieu des spectateurs ébahis, je m'enfuis à travers champs. Ce fut un tumulte effroyable. On s'élança à ma poursuite, et ma capture, hélas ! ne fut pas difficile ; car, empêtré dans les oripeaux grotesques dont j'étais affublé, je culbutai et roulai dans un fossé où j'attendis mon sort, inerte et lamentable. De nombreux coups de cravache et trois jours de cachot me furent généreusement octroyés.

" L'existence vagabonde à laquelle j'avais fini par m'habituer continu encore pendant quelques mois, lorsque dans une grande ville de l'Ouest, où nous étions de passage, nous fîmes la rencontre de mon très honoré maître actuel (sir John s'inclina), et une vie nouvelle allait commencer. L'éminent *impresario*, pour lequel je n'aurai jamais assez de reconnaissance (sir John s'inclina de nouveau), daigna remarquer mon adresse, qui ne demandait qu'à se développer, et m'acheta. Je mentirais, Monsieur, si je disais que je partis sans regret, et je vous avoue que j'avais le coeur bien gros lorsqu'il me fallut quitter mon petit ami Jacques, qui pleurait toutes les larmes de son corps.

— Je vous crois, dis-je, cher monsieur Sésostris, et cette gratitude vous honore.

— Je fus ébloui, continua-t-il, par la nouvelle existence qui m'attendait. J'avais dit adieu pour toujours au taudis sordide de la roulotte, aux représentations primitives à la lueur de quelques torches fumeuses, devant des spectateurs incultes, habitants de quelques hameaux perdus ; j'avais dit adieu également (ici sa voix se teinta d'une légère mélancolie) aux gambades folles exécutées, les soirs d'été, parmi " le thyn et la rosée", sous l'oeil des étoiles, et je m'exhibais maintenant sur des vrais scènes, devant un public d'élite, dans de grandes villes, et roulant à travers le monde dans des boîtes bien closes, trop closes, que vous appelez, je crois, wagons (j'opinai légèrement). Somme toute, je ne regrette pas mon sort, car j'aime mieux servir d'amusement au public que de servir à faire des boudins."

Sésostris ayant terminé sur cette remarque fort judicieuse, je lui fis mes compliments, et je m'apprêtais à questionner également Mlle Miette sur ses aventures, lorsque cette petite personne me fit froidement remarquer qu'elle avait horreur de l'interview et que, du reste, elle n'avait pas d'histoire, ayant été achetée toute jeune par son maître actuel, qui avait daigné lui apprendre quelques tours sans importance. Trop poli pour insister, je me rabattis sur Mylord, qui n'avait pas soufflé mot depuis mon arrivée. Sir John me dit alors que cet animal ne savait pas une syllabe de français, et il voulut bien me narrer lui-même en quelques mots l'histoire très curieuse de cet intéressant individu.

" Il y a trois ans, dit-il, j'avais organisé, avec quelques amis, une battue aux loups au sud de

l'Écosse. A peine étions-nous entrés sous bois, que les chiens détalent en faisant *hou! hou!* Le loup était lancé. Tandis que chacun courait de son bord, moi je reviens sur mes pas et je fais un crochet vers un taillis de ma connaissance. J'étais tapi contre un gros chêne, où je commençais à m'embêter comme une croûte de pain derrière une malle, quand tout à coup, à cinquante pas de moi, je vois deux loups sortir du fourré et traverser la clairière. Quel superbe coup double, mon ami! J'ajuste celui qui était devant, et pan! la bête tombe comme une masse, sans faire un mouvement.

— Je pensais que l'autre loup allait détalier, et j'obliquais déjà mon fusil pour le tirer au passage. Pas du tout, croiriez-vous qu'il reste immobile, près de son camarade? — Bien obligé, lui dis-je, tu veux me laisser prendre mon temps." Je visais comme dans une cible, et j'allais presser la détente, lorsque je m'arrête devant le spectacle étrange que j'avais sous les yeux. Le loup continuait à ne pas plus bouger qu'une borne; il avait le nez contre terre, dans une attitude de tristesse que je ne pouvais comprendre. J'attendais toujours. Enfin, de plus en plus intrigué, j'avance tout doucement, sans cesser d'épauler mon fusil, et qu'est-ce que je vois, mon cher ami! Le loup vivant tenait dans sa gueule le bout de la queue du loup que j'avais tué. Il était ayeugle. C'était un invalide qui ne pouvait marcher qu'avec l'aide d'un guide comme feu Bélisaire. Voyant que l'autre... non, je veux dire sentant que l'autre s'était arrêté, il s'arrêtait aussi, sans lâcher prise. Il serait mort de faim sur place.

— Pris de pitié pour ce vénérable infirme, je substituai la bretelle de mon fusil à la queue du défunt entre les dents du loup, qui me suivit mélancoliquement, sans comprendre. A Londres, je le conduisis chez le célèbre oculiste sir Frometon of Lochoncase, qui lui fit subir avec succès l'opération de la cataracte, et depuis lors ce fut entre nous à la vie et à la mort."

Quand sir John eut terminé, je le regardai avec inquiétude. Mon visage impassible ne trahissait aucune émotion, et cependant mon âme était torturée par un doute cruel. Cet homme si correct et si rigide d'ordinaire, aurait-il l'intention... de me *monter le coup*? Mais non, je rejetai bien vite cette supposition saugrenue, et je pris congé de mes amis en jetant un dernier regard sur le grave Sésostri, qui était immobile sur son séant, les yeux perdus dans le vide. Il se remémorait probablement les souvenirs de sa prime jeunesse, qui s'était écoulée tout là-bas, au fond du pays beauceron, infiniment vaste et infiniment triste, sous un ciel défaillant d'où tombe imperceptiblement, les soirs d'automne, ce voile grisâtre qui, dans le jour encore existant, apporte l'incertitude à l'apparence des choses, les fait douteuses et vagues, noie les formes et les contours de la nature qui s'endort dans l'effacement du crépuscule...

Guy VANDERQUAND.

## Conchita Barrecheguren<sup>(1)</sup>

(1905-1927)



UN feu d'amour a fondu les glaces d'antan, l'hiver janséniste est passé. Notre chance à nous, enfants du XIXe et du XXe siècle c'est d'appartenir à l'ère chaude du Sacré-Coeur.

— Comment t'appelles-tu? demandait, un jour, sainte Brigitte au démon.

— Je suis le froid en personne.

La mission diabolique du jansénisme tendait à convertir le monde des âmes en un immense glacier. C'est manqué. L'amour miséricordieux du Christ a touché en brises douces notre époque, et voilà que les terres vierges, âmes d'enfants, âmes de jeunes filles, se sont les premières éveillées en floraison printanière de sainteté.

On pense tout de suite ici à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Et à son école, car elle fait école pratique de perfection. Entre autres, l'admirable ouvrière d'Écosse, Marguerite Sinclair, comme la stigmatisée de Connersreuth, Thérèse Neumann, se réclament du patronage de la petite Sainte.

Eh bien! après l'Angleterre, après l'Allemagne, voici l'Espagne, en la personne de Conchita Barrecheguren.

Elle vient de mourir, le 13 mai 1927, à Grenade, où elle naquit, le 27 novembre 1905... Six mois ne s'étaient point passés sans qu'une esquisse de sa biographie ne parut, revêtue de l'imprimatur du cardinal Casanova, archevêque de Grenade. Preuve, sans doute, que n'ont manqué ni les signes d'une solide vertu à cette courte vie de vingt et un ans ni les marques de la vraie mort en odeur de sainteté.

Et puis, cette Carmélite de désir laissait des notes de vie spirituelle d'une onction si parfumée d'amour souffrant, qu'elles ont, paraît-il, enthousiasmé Lisieux, où l'on vient de les traduire de l'espagnol pour paraître très prochainement. Peut-être ne dépareraient-elles pas trop la biographie d'une personne vieillie dans l'ascétisme.

Elle semble d'ailleurs aller vite en besogne, Conchita: grâces obtenues, culte privé, panégyriques de revues, affaires intéressantes pour les libraires, tout va bon train. Pourquoi? Parce que d'elle émane quelque chose de simple, de virginal, d'un bel équilibre, enfin, de quoi constituer tout un attrait produit par un modèle de valeur.

Verrons-nous un jour devenir officiel le patronage de cette jeune fille moderne, de famille bourgeoise, aux cheveux coupés courts — mais non la robe, — et porteuse élégante d'une toilette discrètement à la mode, parce que la vertu doit plaire? En tout cas, avec elle nous sommes loin de cette

(1) *Histoire d'une autre âme*. Prix: 3 pesetas, broché, chez les Rdos Padres Redentoristas, Calle San Jerónimo, No 43, Grenade (Espagne).

légèreté, qu'à tort on pourrait supposer commune à toutes les jeunes Andalouses. Il est vrai que Marie de l'Immaculée-Conception — en abrégé d'amitié *Conchita* — porte un nom de famille et du sang basque, avec quelque chose de cet imperturbable sérieux, si droit, si noble, qui est un trait de la race. Evidemment Conchita reste Andalouse par les ardeurs de sa sensibilité, mais il lui manque la vivacité d'imagination; à en juger par ses notes et par ce que l'on nous dit de sa vie, elle a plus du Nord que du Midi.

*Histoire d'une autre âme*: ce titre de la petite biographie m'a paru un peu prétentieux d'abord, et l'intention trop pressée de donner un pendant espagnol à l'*Histoire d'une âme* à l'autobiographie de la "petite Sainte" française. Du moins, on se convainc vite à la lecture que Conchita fut, avant tout, une âme, et une belle âme, de celles dont Thérèse parlait en fondant sa légion des petites âmes.

Les deux pôles entre lesquels va et vient sa vie? Le foyer familial et le foyer eucharistique. Le premier fut une digne famille habitant, en plein coeur de Grenade, l'aristocratique et récente artère principale: la Gran via de Colon, No 18. Bien qu'on nous avertisse que la cité populeuse et molle, l'ancienne mauresque, constitue une "ambiance de corruption", et, que l'aimable enfant ne mena pas une vie enfermée dans un cloître, tout indique une famille pleinement chrétienne, dont l'unique enfant était le grand trésor, et son éducation le principal souci. Une enfance angélique, puis des occupations sérieuses en vue de sa formation domestique, religieuse, intellectuelle, artistique. Père, mère, enfant, communient quotidiennement.

Il ne paraît pas que ses parents aient fait de Conchita, l'enfant riche, la fille unique, une enfant gâtée. Le bon Dieu non plus. A cinq ans, elle rage souvent: un jour, sa mère, pour la calmer, lui trace au front, de son pouce trempé d'eau bénite, le signe de la croix, disant:

— Tiens, pour te chasser le démon de la tête. Les cris redoublent.

— Non, non, je ne veux pas.

Et elle se frappe, se frotte pour enlever l'eau bénite.

A cinq ans, on l'envoie à confesse:

— Que je suis belle et propre maintenant! s'écrie-t-elle.

Elle ne repoussera plus désormais les onctions de la grâce.

— Et ta pénitence? lui demande-t-on

— Le Père a dit qu'on m'emmène à la pâtisserie pour m'acheter un sucre d'orge.

Hélas! le temps des pénitences en sucre d'orge finit vite. Passé le temps de sa première Communion, très fervente, l'enfant manifeste dans ses jeux des affections variées: successivement fille ou garçon, elle berce sa poupée, joue aux épingles de couleurs, "dit la Messe" sans omettre

une cérémonie, s'enfonce dans une armoire pour "confesser", monte sur une chaise pour y répéter le dernier sermon entendu à la paroisse.

Voilà Conchita heureuse. Mais que cela dura peu! Assaillie soudain d'une crise de scrupules, seule l'obéissance la plus complète à son confesseur put l'en délivrer... après deux ans d'atroce souffrance, où elles voyait le péché partout dans ses actes, et des conflits continuels entre ses affections et ses devoirs.

A peine évanouis ses scrupules, la pauvre petite tombe sous l'atteinte d'un mal d'estomac dont elle ne guérira jamais.

— Vous n'aurez pas une journée vraiment bonne, lui dit un spécialiste de Madrid, qui ne prophétisa que trop juste.

L'enfant passa par des crises de faim terrible, n'osant rien prendre, même de ce qu'elle aimait le plus; elle l'eût payé, en effet, par des douleurs intolérables. Elle en viendra à perdre le goût pratique des bons mets, mais non leur souvenir, car elle dit un jour tout gaiement:

— La première chose que je vais demander en arrivant au ciel, ce sera un oeuf sur le plat.

Admirable et vaillante enfant En même temps qu'elle perd le goût des meilleures douceurs, elle prend goût à la souffrance. Très tôt elle s'entraîna à cette gourmandise de prédestinée.

Dans sa chaussure d'enfant de quatre ans et demi, sa mère rencontre un petit caillou.

— Qu'est-ce cela, Conchita?

Celle-ci se contenta de rougir en baissant la tête.

Un jour qu'il s'agit de prendre une potion fade ou amère:

— Tiens, dit la maman, un bonbon pour te refaire la bouche.

— Bonbon, non, maman, pour l'Enfant Jésus.

Habillée de blanc pour la première Communion, une épingle la piqua longuement, et elle se tut. Ses mortifications d'enfant remplissent plusieurs pages de carnet. Exemples, pendant le mois de Marie:

Je n'ai pas accepté de bonbons, pour la sainte Vierge; j'ai pris mon café sans sucre, pour la sainte Vierge; je ne voulais pas coudre, et je couds, pour la sainte Vierge.

J'ai dit trois rosaires et l'Office de la sainte Vierge; Je ne pouvais pas dormir, et je l'ai offert à la sainte Vierge; j'ai pris de la soupe... Je me suis tue... Je n'ai pas tourné la tête à l'église, pour la sainte Vierge. J'ai pris ma tartine sans beurre... Je brûlais de savoir pourquoi les servantes riaient, et je n'ai rien demandé, pour la sainte Vierge. Peureuse, je suis allée seule, de nuit, à la salle à manger... J'ai attendu un peu d'ouvrir une lettre, pour la sainte Vierge.

Tout cela pour le sainte Vierge, n'est-ce pas charmant, à neuf ans?

Plus tard, il lui arrive un ouvrage attendu sur sainte Thérèse de Lisieux, sa chère Sainte dont elle veut tout savoir, et cependant elle remet cette lecture, ce sera pour... après le Carême.



Pour distraire la malade alitée, son père lui donne des séances musicales.

— Tu sais, papa, ce soir, pas de “ gramola ”

— Pourquoi ?

— Pour nous mortifier un peu.

— La Visite de demain, peut-être ?

— Oui.

Le lendemain, en effet, la Messe serait célébrée chez eux, par privilège accordé aux “ Mariés des tabernacles abandonnés ”, fondées par Mgr l'évêque de Malaga, et dont Conchita était membre.

Avant d'être clouée définitivement par son mal, la jeune fille s'exerçait donc à la rare et noble convoitise des souffrances. Il y a dans cette âme une teinte d'austérité, j'allais dire bien espagnole. Ce que j'appellerais son demi-mal obligeait déjà Conchita à la solitude. Que pensez-vous qu'elle fasse appuyée à son balcon, les yeux fixés sur le monde qui passe dans l'avenue, puis levés vers le ciel qui ne passe pas ? Elle songe “ combien de ces gens-là qui se poussent vers la course de taureaux, combien pensent actuellement à Dieu, à la mort, à l'au-delà ”

On peut se demander si les colifichets de la mode l'intéressèrent jamais, car très jeune encore, on la surprend se défendant elle-même contre ses parents ou contre ses modistes des robes qu'elle juge trop courtes ou des manches ajourées. Le secret d'une telle délicatesse, c'est qu'elle fit très tôt — quand ? . . . — le vœu de virginité.

— Quel crime, pensait-elle, de marchander l'étoffe destinées à vêtir un lis ! Ma conviction me dit qu'une seule chose est vraiment : Dieu, Dieu et rien de plus.

Le monde n'est pas fait pour elle, ni elle pour lui. Religieuse de désir, à quoi bon aller au monde, qui pourtant lui sourit ? Au cinéma elle ne mit jamais les pieds, n'ayant pour cela que la rue à traverser. Au théâtre on l'entraîna trois ou quatre fois, presque de force, pour sa formation ; encore résiste-t-elle, une fois, qu'au moment d'y accompagner ses parents elle se brûle sérieusement en voulant retirer du feu un pot de lait qui monte.

De musique religieuse, de noëls, de théâtre édifiant elle est enthousiaste. Et artiste. Mettez sainte Cécile devant un piano, voilà Conchita.

Amie des livres aussi, mais, dit-elle, “ jamais je n'ai pu finir un roman, je ne puis lire d'autres livres que ceux qui me parlent du bon Dieu ; je dois tant aux bons livres ”.

La mer, la campagne, étaient de ces livres là . . .

Son extérieur fut à la fois attirant et distant. Ou plutôt elle va si simplement mise que rien en elle n'attire l'attention du commun.

— Un seul homme, confie-t-elle encore, a osé un jour m'aborder.

— Et que t'a-t-il dit ? demande sa mère.

— Les femmes, moi, voilà comme je les voudrais !

Sa piété, non épisodique ou intermittente, ni superficielle, imprègne sa vie entière ; cette âme est à Dieu à fond, généreusement offerte, sacrifiée volontairement. On la dirait pressée de bien le servir.

— Mais combien de chemins de croix viens-tu de faire ?

— Oh ! quatre seulement, maman, répond-elle.

Elle en rédigea deux, à son usage ; dans la brochure contenant ses notes spirituelles, on remarque aussi les résumés d'une retraite fermée, une “ heure sainte ”, des méditations affectives et pratiques, une série de conseils donnés à la bonne de sa petite enfance, lors de son mariage, enfin des poésies, en assurant que la direction spirituelle qu'elle reçut et que dévoilent les caractères de sa piété forte, simple, pratique, eucharistique, mariale, libre, dérive des doctrines de saint Alphonse de Liguori.

Les poésies de Conchita continuent l'offrande confiante de ses méditations, à l'idée toujours nette, à l'imagination plutôt indigente, comme la forme. Qu'on en juge par cette sorte d'auto-portrait :

Alors, ce que je veux ?  
L'objet de mes désirs,  
Ecoute-le, Jésus,  
Je te le vais conter :  
Ah ! que ne suis-je un ange !  
Je veux aussi être humble,  
Ainsi que fut ta Mère.  
Je veux rester modeste,  
Je veux rester cachée,  
Être très patiente,  
Ne me plaignant jamais.  
Je veux, oh ! mon Jésus,  
Vos peines et vos plaies,  
Être avec vous toujours  
Clouée sur votre croix ;  
Et beaucoup vous aimer,  
Et de toute mon âme ;  
De vous seul chérie,  
Et du monde oubliée.

Quelle novice s'y prendrait mieux qu'elle ? On sent qu'elle reçoit une direction et qu'elle en profite, s'excitant au désir continu de toutes les ascensions possibles de son âme, même dans le monde.

Si toutes les dévotions et toutes les confréries lui plaisent, en bonne Espagnole qu'elle est, sa piété ne tourne pas à la renfermer dans sa “ tour d'ivoire ”. Tant qu'elle put sortir, Conchita se voua à une charité d'action : catéchisme aux domestiques et aux enfants, ouvriers, aide aux missions, conférences, ateliers d'apprenties, toutes les réunions d'oeuvres à sa portée bénéficièrent de son assistance. Ne nous représentons donc pas Conchita comme une “ belle-de-nuit ”, une âme de beauté obscure et sévère, vouée seulement aux vertus dites “ passives ” et à la contemplation, une âme aux yeux fermés sur les vertus attrayantes et les apostolats nécessaires.

Chacun lui trouve une parenté avec sainte Thérèse de Lisieux, dont elle devint, plutôt qu'une

émule, une très bonne élève. Un jour, quelqu'un lui passe l'*Histoire d'une âme*. Elle la dévore, c'est une passion, une révélation, un vrai délire!

De Thérèse, elle veut tout savoir et tout lire; elle ne parle plus que d'elle.

— Une vraie tocade! observent ses amies.

Oui, il y avait bien parenté d'âmes entre la "petite Soeur" Carmélite et la Carmélite de désir, que seule sa demi-santé retenait dans le monde.

L'attrait ne tarda pas à provoquer l'imitation. Conchita ressemble à Thérèse par sa simplicité. Écoutez-la :

Moi, je n'ai jamais rien vu, rien entendu, rien senti, ni jamais eu d'inspirations. C'est-à-dire... que ce que j'ai écrit vient du bon Dieu, car de moi-même je n'ai rien fait, rien d'extraordinaire. Le bon Dieu me veut par des voies très ordinaires.

En effet, tout est si concret dans cette vie! Tout y paraît si commun, que plusieurs s'y tromperait. Si on l'écoutait!

— J'ai dormi comme une bûche; je suis dure comme le bois sec, dit-elle parlant de ses exercices spirituels durant sa dernière maladie.

En tout cas, rien de moins commun que de garder comme elle, sur la croix, le sourire, l'enjouement continuels sans pose aucune.

— Demande donc ta guérison pour aller au couvent.

— Dieu est mon Père, il m'aime plus que vous, il peut me guérir tout d'un coup, et n'en fait rien: il doit avoir ses raisons!

... Ma vocation est de souffrir. On me dirait que le médecin va me guérir instantanément, mais que Dieu n'est pas tout à fait d'accord, je dirais: "Laisse-moi mon mal." Il y a sept ans que je ne me souviens pas d'avoir eu un beau jour. Comment est-on quand on se porte bien? Au ciel, s'il n'y a plus de croix, je ne sais pas comment je m'arrangerai pour m'en passer: je devrai revenir sur terre! Père, quand je mourrai, n'allez pas raconter que je fus vertueuse: si je n'étais pas bien morte, gare à la pensée d'orgueil en vous entendant!

— Demandes-tu à sainte Thérèse de Lisieux de te guérir?

— Je l'ai fait, mais elle ne veut pas. Comment me guérirait-elle? Elle me sait dans la bonne voie de la souffrance, dont elle tira de si bons résultats.

Depuis longtemps, elle brûlait d'aller à Lourdes, puis à Lisieux. On attendit l'après-guerre, et on l'amena à Lourdes en 1923. La sainte Vierge ne délivra pas Conchita de ses douleurs d'estomac. Mais Lourdes la ravit, au point qu'elle n'en put écrire ses impressions:

— Cela se sent, dit-elle, cela ne s'écrit pas.

En 1926, son père lui propose Lisieux:

— Quel bonheur! et on repassera par Lourdes!

— Au moins, demandent ses amies au départ, tu demanderas à ta Sainte qu'elle te guérisse?

— Je lui demanderai de faire de moi une sainte. Si elle a besoin pour cela de ma guérison, qu'elle y pourvoie; sinon, qu'elle me laisse malade.

Conchita partit, le 7 août, en compagnie de son père, d'une cousine, Carmen, et d'un cousin, José. Les plages de Saint-Sébastien, de Biarritz, les grands sites des villes d'eaux, Cauterets, l'enchantèrent, mais le public, le "grand monde" surtout, l'intimidait. On lui offre une saison d'eaux.

— Ah! pour cela non! L'eau de Lourdes y aurait bien suffi, si la sainte Vierge avait voulu. Pressons-nous plutôt d'aller visiter Lisieux.

De Paris, elle goûte ses places, ses parcs, le Bois de Boulogne, mais non la rue. Monter à la tour Eiffel, c'est si haut! Elle hésite, puis heureuse d'y jouir du panorama elle en redescend assez vite pour courir à Notre-Dame des Victoires où Thérèse Martin avait été exaucée, à Montmartre visité aussi par la Sainte avec son père.

On arrive à Lisieux, le 22 août. Vite, un hôtel, car il se fait tard. A le chercher dans la ville-pèlerinage toujours pleine, le temps passe, et, quand la famille arrive au Carmel, le couvent a fermé ses portes. Sans une minute d'attente, Conchita se jette à genoux à la grille et envoie comme premier salut toute son âme à sa petite Sainte. Immédiatement, au lieu de lui demander la santé, elle s'enrôle dans la légion des petites victimes de l'amour miséricordieux. Dieu et Thérèse l'ont prise au mot. Le lendemain, éveillée de bonne heure pour communier au Carmel dans la chère chapelle, elle est enrôlée.

— Est-ce là le cadeau que t'a fait sainte Thérèse? interroge le père.

Oui, c'était le premier symptôme de la tuberculose pulmonaire qui devait l'emporter comme elle emporta Thérèse.

Pour ne rien perdre de son charme, elle note à Lisieux ses impressions, décrit en passant le Carmel, les Buissonnets, la cathédrale, le collège des Bénédictines, le reliquaire. Tout lui plaît infiniment, les fleurs qu'aimait Thérèse, les arbres où elle avait écouté murmurer la brise, tout ce qui remet dans son milieu une petite Sainte dont la vie en un sens est pareille à la nôtre, son chalet bourgeois, ses livres, ses jouets, les objets que vénéra sa piété.

— Ah! dit Conchita, ce que c'est qu'une sainte! Jusqu'à ses chaussons gardés en de précieux reliquaires!

Ces notes, parsemées d'éclats, de résolutions, soulignent surtout l'offrande d'elle-même, une offrande de son cœur, qui fut définitive. Et aussi acceptée, car dès le voyage de retour, à Irun, la fièvre la prit, et la pèlerine rentra à Grenade alitée. Peu à peu elle va mourir. Sa voix d'abord impuissante maintenant à répéter ses chers noëls pour la Messe de minuit, l'heure bénie où elle avait fait sa première Communion; ses noëls, elle se contentera de les jouer au piano et son père les chantera dans la chapelle domestique.

Ses forces vont s'étioler : que sa dernière sortie en ville serve du moins à satisfaire sa piété eucharistique et mariale : on ira rendre visite à Notre-Dame des Douleurs pendant l'exposition des Quarante Heures à la basilique. Il faut mourir aux choses familières aussi : les docteurs ordonnent qu'on la conduise au "carmen" ou chalet que possède la famille à l'Alhambra ; changement d'air inopérant d'ailleurs, car la fièvre continue sourdement de la miner, mais Conchita, qui ne reviendra plus au foyer où elle est née, jouit de son lit d'une vue splendide : la plaine, la riche "vega", piquée de clochers où la malade continue son office de "Marie des sanctuaires abandonnés" et visite en esprit son Seigneur.

Qu'on la plaigne, elle répondra :

— Ne fais-je pas la volonté du bon Dieu ? Cela suffit. Si on savait mes trésors, j'en ai trois : un à l'estomac, un aux poumons, un à la gorge, les sources de ses souffrances.

Elle a soif, on lui donne à boire.

— A lui, on sert du vinaigre.

On lui parle de ses croix.

— Ma croix, c'est ce bon lit moelleux.

Parmi ses traits de ressemblance avec sa chère petite Sainte, en voici un douloureux et frappant : on sait qu'avant la mort de M. Martin, sa raison l'avait abandonné. La douleur de voir dépérir, sans espérance, son unique enfant, bouleversa de la même manière la mère de Conchita, et l'enfant malade dut encore "mourir à sa mère", la sacrifier comme le Christ lui-même. Puis, son héroïsme prit à coeur de consoler la double douleur de son père accablé.

— Pauvre père, dit-elle, heureusement que nous avons communié ce matin.

On venait d'emmener à la maison de santé Mme Barrecheguren. Celle-ci, grâce à un retour de l'équilibre mental, réapparut en famille, mais pour peu de temps, et pour renouveler bientôt le martyre des siens. Cette fois, Conchita sera presque à l'agonie ; et lorsque, dans une crise d'étouffement, elle s'écria : "Maman ! Oh ! père, une photographie de maman !" elle ne recevra pas même ce dédommagement de pouvoir embrasser le portrait de sa mère, et le père, pris au dépourvu, mais chrétien admirable, saisissant une image de l'Immaculée que sa fille avait rapportée de Lourdes, lui dit :

— Tiens, en échange, le portrait de ta Mère du ciel.

— Oui, dit Conchita en l'embrassant, celle-ci je l'ai choisie.

Sa dernière pensée écrite touchant son père expose sa joie de voir le bon Dieu le frapper si fort, qu'elle pense qu'il en fera un saint.

Ses rêves eux-mêmes respirent sa piété des jours... elle parle tout haut de réparations.

— Quel beau songe j'ai eu cette nuit, père !

— Dis-moi cela, ma fille.

— J'ai rêvé que j'avais rencontré sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Quel accueil elle me fit ! Ces embrassements !

Ce serait l'heure bientôt de la rencontre. Voilà le mois de mai commencé. Conchita ne peut plus écrire, même pour obéir à son confesseur, ses pieuses réflexions. Son père lui servira de secrétaire.

Les autres années, j'ornais de fleurs, ô Vierge, ton autel, et elles se sont fanées. Cette année, plus pauvre encore, je n'ai à t'offrir que des épines ; convertis-les en les touchant, ô Mère, en roses pour ma couronne. Ce mois-ci, je me propose de faire tout, de tout souffrir pour Marie.

Le 3 mai, son directeur lui conseille de recevoir l'Extrême-Onction et le saint Viatique.

— Oui, tout de suite, fait-elle dans une explosion de joie, mais — et ici, le souvenir de sainte Thérèse est frappant — couvrez de fleurs les escaliers.

Toutes les fleurs autour de la villa qui en était tapissée et ensevelie par elles furent coupées selon son désir, et, quand l'Ami des lis passa pour sa dernière visite sacramentelle, il dut sourire à cette jonchée de fraîcheur, et au rossignol, dont la procession du Viatique n'effraya pas les roulades, à Conchita enfin, dont la vie ressemblait bien à une rose effeuillée en pétales de petits sacrifices, une vie sans mission spéciale peut-être et tronquée, mais embaumée d'amour de la croix et de continuelle reconnaissance.

— Pourquoi a-t-on peur de cela, c'est si beau ! dit-elle après la cérémonie.

Lentement, la vie s'éteint. Le dernier matin, 13 mai 1927, son père lui fait une piqûre ; elle rassemble un reste de force pour lui sourire en haletant ces mots :

— Ton aiguille ne pique plus, papa.

L'instant d'après :

— Oh ! la tête, dit-elle, et elle expire.

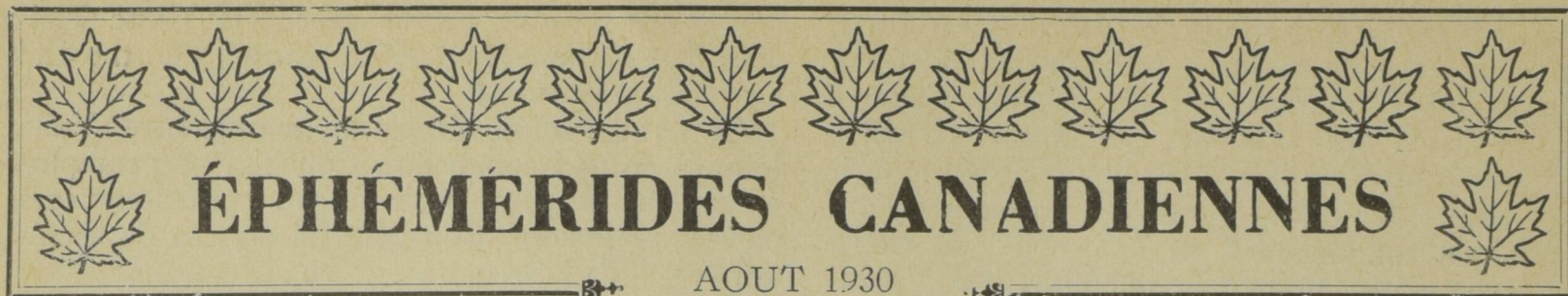
Le rossignol continua de chanter.

Dieu est bon, et il ne faut pas nous lasser de le proclamer bon, dit le Concile de Trente. Cette mission, qui est celle de tout le monde, il faut avouer que certaines âmes jeunes et belles de ce temps s'en acquittent gentiment, ainsi sainte Thérèse de Lisieux, et, on vient de le voir, Conchita Barrecheguren, sa sympathique élève espagnole.

Max DESLORIOTS.

Soyons toujours enfants devant Dieu ; car nous ne sommes en effet que des enfants à ses yeux. La vieillesse même devant l'éternité n'est que le premier instant d'un matin.

JOUBERT.



1 — D'après des statistiques que vient de publier le Gouvernement d'Ottawa, la population du Canada serait de 9,934,500 en 1930, et celle de la province de Québec, de 2,734,000.

2 — Le monoplan *City of New-York*, que montent les aviateurs Mears et Brown, s'écrase sur un bouquet d'arbres à l'aéroport de Hâvre-de-Grâce, Terre-Neuve, lors de son départ pour Dublin. Ces aviateurs américains, qui ne sont pas blessés, avaient entrepris de faire en avion le tour du monde en vingt jours.

3 — Près de 200,000 personnes se rendent aujourd'hui à l'aéroport de St-Hubert, près Montréal, pour visiter le R-100.

6 — On décide d'organiser pour la prochaine exposition provinciale de Québec des pageants historiques qui représenteraient l'"Ame du Canada".

7 — Le Gouvernement King a tenu hier la dernière réunion de son conseil. Il a remis aujourd'hui même sa démission au Gouverneur Général.

— On annonce que la maison Hiram Leach & Co., manufacturiers de serge, de Bradford, Angleterre, viendra bientôt s'établir à Huntingdon, P. Q.

— Quelques heures après la démission du cabinet de l'hon. M. King, le cabinet de l'hon. M. Bennett est assermenté par S. Ex. le Vicomte Wellington.

Le nouveau cabinet se compose comme suit :

Hon. R.-B. Bennett, député de Calgary, premier ministre, président du Conseil Privé, secrétaire d'État pour les Affaires extérieures et ministre des Finances.

Sir Georges Perley, député d'Argenteuil, ministre sans portefeuille.

Honorable Édgar-N. Rhodes, ministre des Pêcheries.

Hon. Sénateur G.-D. Robertson, ministre du Travail.

Hon. Hugh Guthrie, député de Wellington-Sud, ministre de la Justice et Procureur-Général.

Hon. H.-H. Stevens, ministre du Commerce.

Hon. Dr R.-J. Manion, député de Kenora, ministre des Chemins de fer et Canaux.

Hon. E.-B. Rickman, député de Toronto-Est, ministre du Revenu National.

Hon. John-A. MacDonald, député de King's (I. P. E.), ministre sans portefeuille.

Hon. Arthur Sauvé, député de Laval-Deux-Montagnes, ministre des Postes.

Hon. Colonel Murray Maclaren, député de St-Jean, ministre des Pensions et de la Santé nationale.

Hon. H.-A. Stewart, député de Leeds, ministre des Travaux publics.

Hon. C.-H. Cahan, député de St-Georges-St-Laurent (Montréal), Secrétaire d'État.

Hon. Colonel D.-M. Sutherland, député d'Oxford-Nord, ministre de la Défense nationale.

Hon. Alfred Duranleau, député de Chambly-Verchères, ministre de la Marine.

Hon. Thomas-G. Murphy, député de Neepawa, ministre de l'Intérieur et Surintendant Général des Affaires des Sauvages.

Hon. Maurice Dupré, député de Québec-Ouest, Solliciteur Général.

Hon. Wesley Gordon, de Témiscamingue-Sud, ministre de l'Immigration, de la Colonisation et ministre des Mines.

Hon. Major Robert Weir, député du Melfort, ministre de l'Agriculture.

— Le Gouvernement provincial fait connaître les noms des nouveaux boursiers qui iront parfaire leurs études en pays étrangers. En voici la liste complète :

Mlle Marthe Pelland, MM. Richard Lessard, Henri Marcoux, Oscar Parent, Albert Jutras, médecine; Paul-Henri Guimont, Hautes Études commerciales; Cyrias Ouellette, chimie; W.-G. Bassett, études techniques; Roland Leduc, travaux scientifiques; Mary Grundy, recherches scientifiques; Arthur Leblanc, musique; Julien Tétrault, Jean Tremblay, Fred Moseley, Roméo Valois.

8 — A Montréal, décède M. le Dr E.-M.-A. Savard, inspecteur d'hygiène pour le province de Québec, à l'âge de 62 ans.

11 — Le R. P. Olivier Hudon-Beaulieu, ancien supérieur du Collège de Gaspé, est nommé supérieur du Collège Saint-Charles-Garnier, le nouveau collège des Jésuites à Québec.

— Les Soeurs Servantes de Jésus-Marie, dont la maison-mère est à Hull, décident de fonder une nouvelle maison de leur Congrégation à Shawinigan.

13 — Un violent incendie réduit en cendres, l'église, le couvent, la salle paroissiale et près de quarante maisons du village de Masson, à une vingtaine de milles d'Ottawa.

14 — Le dirigeable anglais R-100, qui était parti hier soir à 9 heures 30 de son mat d'ancrage à

St-Hubert, passe cette nuit devant Québec comme un bolide.

— On apprend que Sir Robert Borden, l'hon. Sénateur Thomas Chapais et Mme Irène Parlby seront les représentants du Canada à la Société des Nations.

Ces trois délégués partiront sous peu pour Genève.

15 — L'hon. W.-A. Gordon, le ministre de l'Immigration et de la Colonisation à Ottawa, fait connaître que la politique du nouveau Gouvernement sera de discontinuer toute immigration du continent européen à l'exception des cultivateurs d'expérience.

— Trois cents médecins anglais arrivés à Québec par le *Duchess of Bedford*, sont reçus par la Province à un dîner pris au Château Frontenac et présidé par l'hon. Athanase David. Ces médecins viennent en notre pays pour assister à une convention médicale qui aura lieu à Winnipeg.

— L'Association du Barreau Canadien tient son congrès annuel en la ville de Toronto. On y remarque des délégués d'Angleterre et de France.

— A Thetford-les-Mines s'ouvre le quatrième congrès eucharistique du diocèse de Québec.

17 — A Thetford-les-Mines le congrès eucharistique se termine par une grande procession où figurent près de 20,000 personnes, deux évêques, Son Ex. le Délégué Apostolique et S. Em. le cardinal Rouleau.

18 — En revenant de Thetford, S. Em. le cardinal Rouleau est assez sérieusement blessé dans un accident d'automobile.

19 — Le nouveau pont construit par le Gouvernement de Québec à Batiscahan est ouvert aujourd'hui à la circulation.

20 — A Grand'Pré, Nouvelle-Écosse, s'ouvrent de grandes fêtes commémorant le 175<sup>e</sup> anniversaire de la déportation des Acadiens. On y remarque une nombreuse délégation d'Acadiens de la Louisiane.

— L'hon. J.-É. Perrault, ministre de la Voirie au Gouvernement de Québec, annonce qu'une somme de \$500,000 sera mise à la disposition de son ministère pour certains travaux de voirie, afin de donner de l'ouvrage aux chômeurs.

21 — A Ottawa s'ouvre la conférence du chômage. Elle est présidée par M. J. Clark Reilly, de la capitale fédérale.

— S. G. Mgr Plante, auxiliaire à Québec, autorise MM. les curés du diocèse à faire la procession des Rogations pour obtenir un temps favorable aux récoltes.

23 — A l'hôpital St-Joseph des Trois-Rivières, décède M. l'abbé Joseph Perron, à l'âge de 69 ans. Le défunt était un insigne bienfaiteur du Séminaire des Trois-Rivières.

25 — Quatre aviateurs allemands sont forcés de descendre à Sheet Harbor, N.-É., après avoir traversé l'océan Atlantique par voie du Groen-

land, avec escales en Islande, au Groenland et au Labrador.

— On apprend que M. Jean Bruhnes, célèbre géographe français, vient de mourir à Paris, à l'âge de 61 ans. M. Bruhnes était venu à Québec il y a quelques années, donner une série de conférences sur la géographie humaine.

26 — Les appartements Lafontaine à Québec, dont les propriétaires avaient été mis en liquidation, sont vendus à l'enchère publique pour la somme de \$143,000. L'acquéreur est M. T.-E. Rousseau, le constructeur de cet immeuble.

27 — Le R. P. François Tressel, supérieur du Séminaire d'Halifax, est élu provincial des Eudistes du Canada. Il remplace le T. R. Père Conrad Lebrun, dont le terme d'office était expiré.

— La valeur totale de la production minière de la province de Québec pour 1929 a été de \$46,459,890, soit une augmentation de \$9,129,533 sur l'année 1928.

28 — On installe à la salle du Conseil législatif de Québec, un tableau du regretté Charles Huot, représentant *Le Conseil Souverain*. Ce tableau a été terminé par M. Maillard, de Montréal, et Ivan Neilson, de Québec.

30 — Cet après-midi a lieu l'ouverture officielle de l'Exposition provinciale de Québec.

31 — A Québec, S. G. Mgr Plante, auxiliaire, bénit la nouvelle église de N.-D. de Recouvrance.

---

## PHÉNOMÈNE

Un monsieur avait un excellent cuisinier qui appréciait personnellement si fort sa cuisine qu'il ne put résister, un jour, à détacher une cuisse du poulet qu'il allait servir à table.

Son patron s'aperçut bien que le poulet était incomplet, et s'en fut, après le repas, trouver le maître queux.

— Vos poulets n'ont-ils qu'une patte?

— Oui, Monsieur, fit le cuisinier imperturbable.

— Cela m'étonne.

— Que Monsieur me suive dans la basse-cour.

Il mena son maître dans la basse-cour, où les poulets endormis sommeillaient, en effet, selon leur coutume, sur leur perchoir et sur une patte.

Le patron sourit.

— Bien sûr! Mais si je fais du bruit, vous allez voir...

Il frappa dans ses mains, les poulets réveillés secouèrent leurs plumes et montrèrent naturellement leurs deux pattes.

Alors, le cuisinier:

— Pourquoi Monsieur n'a-t-il pas battu des mains quand on a servi le poulet sur la table?

---



## ASTHME INFANTILE

**A**UX yeux de bien des gens qui ne connaissent des choses de la médecine que les préjugés en circulation, ce titre paraîtra assez extraordinaire. De l'asthme? chez des enfants? mais l'asthme n'existe-t-il pas que chez le vieillard? Nous pouvons répondre sans hésitation: non.

Malheureusement, l'asthme n'est pas le seul privilège (?) de l'âge mûr. Il s'observe à tout âge, aussi bien chez le nourrisson des premiers mois que chez l'adulte et chez le vieillard.

C'est une affection caractérisée par des accès qui surviennent de façon brusque, la nuit généralement, et se manifestent par une dyspnée paroxystique accompagnée de catarrhe bronchique.

L'intensité du catarrhe bronchique caractérise l'asthme infantile.

L'enfant ne fait pas comme l'adulte d'asthme sec; il a, au contraire, un asthme avec sécrétions bronchiques abondantes, ce qui ne veut pas dire pour cela qu'il crache (puisque l'enfant, on le sait, ne crache pas avant sept ou huit ans, à moins d'avoir la coqueluche).

Les enfants sujets à l'asthme sont généralement de bonne santé habituelle: gros et gras, fortement joufflus, souvent nerveux, émotifs, sujets à l'eczéma; ce sont presque toujours des enfants d'asthmatiques, d'eczémateux, de migraineux, de goutteux ou de diabétiques.

La diathèse arthritique, comme on disait autrefois, paraît donc nécessaire dans les antécédents. Le facteur héréditaire n'est donc pas niable.

La statistique de M. Percepied (du Mont Dore), portant sur 222 sujets, en compte 25 chez qui la première crise est survenue la première année, 118 de un à dix ans, 79 de dix à vingt ans. La cause provocatrice des accès échappe souvent, cependant on a noté des influences diverses, telles que: alimentation spéciale, changements barométriques, certaines odeurs, poussières, ipéca, licopode, pollens des graminées, brouillard, etc.

Il n'est pas douteux qu'une cause occasionnelle, telle par exemple que l'odeur des foins, peut, sur ce terrain neuro-arthritique, déclencher la crise qui à l'heure actuelle serait considérée comme étant d'origine sanguine (anaphylaxie) et résultant d'un brusque déséquilibre humoral (colloïdoclasie), comme la crise d'urticaire par exemple.

Cependant, il faut savoir aussi que des causes locales peuvent servir d'épine irritative et déclencher la crise; il ne s'agit pas alors d'asthme essentiel, mais de pseudo-asthme. Le nez, par exemple, est, on l'a dit, un nid à réflexes; un polype, une hypertrophie des cornets, un paquet de végétations peuvent, chez des enfants prédisposés, provoquer

la crise. De même la présence de ganglions dans les bronches est une cause fréquente de pseudo-asthme.

La *crise* débute brusquement la nuit par une toux incessante, grasse, sifflante et une gêne respiratoire considérable. C'est une dyspnée purement nerveuse à caractère expiratoire avec ralentissement de la respiration et expiration très prolongée.

A l'auscultation, toute la poitrine est remplie de râles sonores ronflants et sibilants, gros et fins, véritable bruit de tempête. En même temps les ailes du nez battent, la température s'élève, l'enfant est couvert de sueurs, et l'on comprend que devant un tableau aussi dramatique l'entourage soit très inquiet. Souvent même le médecin, non spécialisé en médecine infantile, partage cette inquiétude et fait le diagnostic de broncho-pneumonie grave; malgré cette situation alarmante en apparence, au bout de quelques heures, ou même quelques jours, tout rentre dans l'ordre assez rapidement: la dyspnée cesse, la température tombe, les râles diminuent et l'on n'entend plus dans la poitrine que quelques ronflements, dernier vestige du drame pulmonaire, puis au bout de plusieurs mois ou de plusieurs années, un nouvel accès apparaît, toujours la nuit, mais cette fois sans trop alarmer les familles déjà prévenues de ce retour possible.

Souvent, le diagnostic n'est porté qu'à la deuxième ou troisième crise où le caractère spasmodique paraît alors s'imposer.

Parfois, il existe des accès incomplets, caractérisés par des crises de bronchites récidivantes avec toux et éternuements.

L'apparition et la disparition rapide des accidents pulmonaires est un élément de diagnostic.

La fin de la crise est souvent marquée par l'écoulement d'une sécrétion nasale fluide très abondante, signature de l'élément catarrhal.

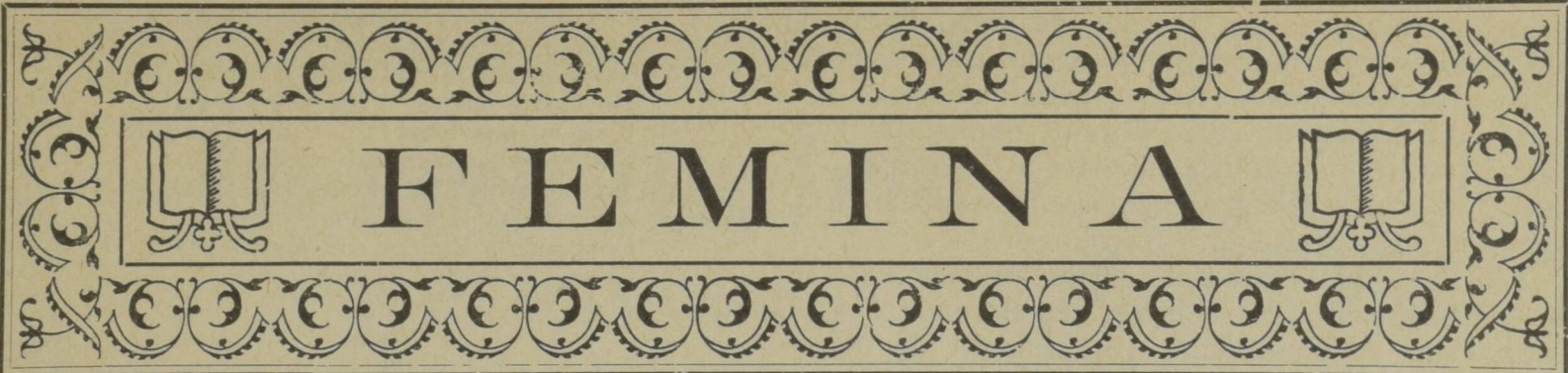
Au moment de l'accès, les bottes d'ouate, les ventouses sèches sur le thorax, les enveloppements humides auront une action heureuse pour faciliter la respiration. Une potion à base de belladone (antispasmodique) calme la toux et la gêne respiratoire.

Souvent quelques piqûres de sérum adrénaliné jugulent la crise très rapidement.

Dans l'intervalle des accès, après avoir fait passer en revue le nez et le pharynx par un spécialiste, il sera bon d'alterner les cures iodée et arsénicale et au besoin même recommander une saison à la Bourboule ou au Mont-Dore.

Dr PIERVAL.

(La Maison.)



# FEMINA

## Les grands devoirs

**N**OS maisons d'éducation se sont de nouveau remplies de joyeux essaims d'enfants avides de s'instruire, de former leur coeur, de développer leurs précieuses facultés intellectuelles et morales.

D'autres qui, les années dernières, partageaient cet heureux sort, ne reviendront plus, l'avenir s'ouvre devant ces âmes bien peu préparées peut-être aux grands devoirs qui seront les leurs demain. C'est à ces grandes jeunes filles que je pense et comme les fées qui, dans les contes, savaient éviter tout déboire et tout malheur à leurs protégés, je regarde ces graduées d'hier à l'orée de leur vie et je rêve de leur éviter tout mal et de leur procurer tout bien.

Devant les conditions actuelles qui leur sont faites, je voudrais que par des leçons appropriées, on avertisse nos jeunes filles des dangers qui les guettent ou les entourent dès leur sortie de pension. Qu'on les mette en garde contre la mode antichrétienne, les lectures malsaines, le flirt, les camaraderies, le laisser-aller, le laisser-faire, le laisser-lire, etc... Sans doute, elles ne peuvent se dérober à une partie de ce programme, mais il faut bien leur expliquer les limites, ce qu'elles peuvent faire et ce qu'elles ne doivent pas se permettre sans compromissions et sans diminution. Plus loin que la limite fixée, c'est le mal, l'émiettement, le gaspillage des forces et la vie gâchée.

Voilà pour le monde, il y a aussi la part de la famille. Les droits des parents, les devoirs de chacune envers elle-même et envers les siens, les études continuées par des lectures bien choisies, les distractions nécessaires considérées comme telles et non comme but unique de l'existence.

Plus tard ce sera la vie de famille, le mariage avec ses joies et aussi ses devoirs. Une étude complète du caractère, des goûts et des défauts de son

mari est indispensable à celle qui veut regarder chez elle la bonne entente et le bonheur. L'éducation des enfants, la maison à tenir, le foyer à égayer, n'est-ce pas là tout un programme? Et pour celles qui ne se marieront pas, il y aura encore des devoirs, ne serait-ce que de "peupler leur solitude" par une vie intérieure intense, forte et réconfortante. Celles qui demeureront, libres devront se rendre utiles, se donner aux oeuvres et ne pas se terrer dans un stérile égoïsme.

Quels que soient le milieu et les conditions, il y a toujours des devoirs à remplir. L'apanage de la fortune, de l'intelligence et de la position sociale donnent le prestige et confèrent des obligations qu'il serait malséant de ne pas reconnaître.

Il y a de plus les devoirs de religion. Dieu qu'il ne faut pas méconnaître ni rejeter à l'arrière-plan, non un Dieu lointain, dont le culte se réduit à quelques petites pratiques, mais Dieu dans une religion vivante, forte, qui domine tout et imprègne tout. Un Dieu à qui l'âme triste recourt, confiante de trouver en sa protection le secours assuré, l'aide nécessaire pour suivre fidèlement le programme tracé, dont le coeur compatissant saura donner la force à l'âme droite qui l'invoque toujours avec succès.

Nos éducatrices qui ont su accomplir des merveilles, faire de nos mères des femmes fortes, au coeur vaillant, sauront donner à nos filles, l'éducation en rapport avec les nécessités actuelles.

Jeanne LE FRANC.

## BOITE AUX LETTRES

MARCELLE.— Votre correspondance est la bienvenue à notre Femina, il en sera de même toutes les fois qu'il vous plaira d'occuper la place que vous réservez si gentiment. La prochaine année scolaire vous apportera sans doute de nombreux

devoirs mais elle sera remplie de satisfaction et de grandes joies parce que vous paraissez animée d'un grand dévouement. Les petits qui vous seront confiés seront entre bonnes mains, je n'en doute pas et vous saurez apporter à l'accomplissement de votre Idéal toutes les ressources d'un grand cœur.

L'oeuvre de l'éducation et de l'instruction, si belle entre toutes les oeuvres répond bien à vos aspirations et je souhaite que pendant de nombreuses années vous vous dépensiez sans compter. La récompense, si elle ne vient pas sur la terre couronner vos efforts sera inscrite dans le livre de vie dont chaque page doit être bien remplie... Nos efforts ne sont pas vains, ils auront leur prix, même si le résultat n'est pas ce que nous aurions espéré...

Je serai heureuse de vous lire souvent pendant cette année scolaire, je saurai vous comprendre puisque pendant plusieurs années, j'ai eu les mêmes ambitions et le même Idéal... Les heures qu'une institutrice passe à préparer ses classes et à former ses élèves sont bien les meilleures et souvent les plus heureuses... Il faut en cela comme en toutes choses, comprendre le prix du trésor qui est en notre possession.

FRAGILE.— Votre retour est de ceux que l'on salue toujours avec joie, même lorsqu'il nous apporte une note de mélancolie... "Accalmie" ne recevra pas les honneurs de la publication, précisément à cause de cette tristesse morne. Les heures joyeuses sont les plus aimées, sinon les meilleures, et la plume qui s'exerce à en traduire les douceurs sera toujours la plus appréciée... Ce léger échec ne vous rebutera pas parce que vous êtes une vaillante et surtout parce que vous avez au cœur le louable désir de faire "toujours mieux".

A bientôt, n'est-ce pas?...

Jeanne LE FRANC.

## LE NID

*Monologue pour petite fille (1)*

Dans le grand rosier blanc qui fleurit au jardin,  
Un couple de pinsons vient loger chaque année,  
Quand, par le printemps ramenée,  
Une tiède chaleur descend du ciel divin.  
Délaisant ma poupée au bord de la pelouse,  
Je viens, bien doucement, sur la pointe du pied,  
Compter les petits — au moins... douze!...  
Que là-haut j'entends pépier...  
C'est tous les ans le même nid qui les rassemble.  
D'abord papa pinson, d'un air grave et discret,  
S'assure que rien n'est défait, que rien ne tremble,  
Que nulle main n'a profané le doux secret.  
Il s'installe, il se gonfle, il gratte avec ses pattes,  
Il tourne, il élargit ses ailes, et du bec

(1) Ce monologue peut être dit, soit pour l'anniversaire de naissance de la fillette qui le récite, soit pour l'anniversaire de mariage des parents, ou en toute autre fête de famille.

Fait bouffer la mousse trop plate,  
Avec un petit geste sec.  
Un trou par là?... Vite, une paille!...  
Un creux ici?... Vite, deux crins!...  
C'est un peu froid?... Vite qu'on aille  
Glaner aux poulaillers voisins.

Tout est bon, le duvet, les plumes et la mousse,  
Pour préparer le nid des oisillons futurs,  
Pour que la chaleur soit plus douce  
Et que le dodo soit moins dur.

\*

\*\*

C'est prêt. La maman couve, attentive et ravie,  
Les petits oeufs si délicats et si mignons  
Où ses enfants chéris s'éveillent à la vie,  
Comme s'ouvrent au jour les roses en boutons.  
Un soir: toc, toc, toc, on frappe à la coquille!...  
Emu, papa pinson se perche au bord du nid.  
Un minuscule oiseau frétille  
Dans ce léger berceau que le bon Dieu bénit.  
Quand le matin paraît, la famille est complète,  
Et le soleil, penchant son grand visage blond,  
Voit toutes ces petites têtes  
Ouvrir un large bec profond!...  
C'est alors!... c'est alors qu'il faut voir père et mère...  
"Nourrir tout ce monde, Seigneur,  
Alors que la vie est si chère!"  
Quel immense souci pèse à leur pauvre cœur!...  
Et cent fois, prenant leur volée,  
Revenant, repartant, hardis et courageux,  
Ils élèvent à tous les deux  
La nombreuse famille... un moment consolée,  
Mais qui, sitôt, hélas! qu'ils tournent les talons  
Se remet à crier famine!...  
La maman quelquefois leur dit: "Dormez, allons!...  
Cela repose, et qui dort dine!"  
Bientôt les beaux petits, grandissant chaque jour,  
Se couvrent de plume légère;  
Et, tendres, le père et la mère  
Les enveloppent tous d'un regard plein d'amour.

\*

\*\*

Ainsi firent pour moi les bons parents que j'aime.  
O mes chéris, papa, maman,  
Quel reconnaissance extrême  
Remplit le cœur de votre enfant!...  
J'eus par vous le berceau, nid tiède où l'on sommeille,  
Sans nul souci de l'avenir,  
Et le pain frais, et la tendresse qui me veille  
Lorsque je ne peux m'endormir.  
Mon Dieu!... Gardez-les-moi!... Sans eux que  
[deviendrai-je?  
J'aurais si faim, si froid, si peur!...  
Oh!... pour que leur amour bien longtemps me protège,  
Bénissez mes parents, Seigneur.  
Marie BARRERE-AFFRE.

(Bernadette.)

Le Juge.— Pourquoi avez-vous abandonné votre mari?

L'accusée.— Il me fut impossible de tenir la promesse faite lors de mon mariage.

Le Juge.— Quelle est cette promesse?

L'accusée.— Celle de suivre partout mon mari.

Le Juge.— Pourquoi ne pouviez-vous tenir cette promesse?

L'accusée.— Comprenez, Monsieur le Juge, il est marchand de journaux!



# Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103 rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

## RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'AOUT

### LOGOGRIPE

Potage — Otage — Tâge — âge.

### CHARADE

Mou — ton — mouton.

### ENIGME

Eventail.

### MOT DÉCROISSANT

BLAME  
LAME  
AME  
ME  
E

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Simonne Larue, 126, rue St-Augustin, Québec; Mme J.-V. Rochefort, 516, Ave Notre-Dame, Manchester, N.-H.; Mlle Juliette Paquet, 33, rue Lafayette, Québec; Mlle Gérardine St-Pierre, 8 rue Harris, Springvale, Me.; Mlle Bélangère Huart, 26, rue Fraser, Lévis; Mlle Thérèse Lemieux, 8600, rue Berri, Montréal; Mlle R.-H. Lalande, Chute-à-Blondeau, Ont.

Ont trouvé toutes les solutions exactes : Mlle Annette Lafèche, Casselman, Ont.; Le Couvent de St-Joseph de Beauce; Mlle Joséphine Bédard, 71, rue St-Pierre, Québec; Mlles

Liliane Castanier et Berthe Michaud, Couvent de St-Charles, Bellechasse; Mlle Jeanne Biron, Couvent de St-Martin, Beauce; Mlle Cécile Gagnon, Station d'Hébertville, Lac St-Jean; Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville; Mlle Hélène Lacroix, Hôtel-Dieu, Lévis; M. Joseph-C. Perreault, St-Grégoire, Montmorency; L'Hôpital Civique, Québec; Mme Emile Fluette, 183, West St., Bristol, Conn.; B. Lanoie, 264, rue Elm, Holyoke, Mass.; M. J.-T. Rioux, Trois-Pistoles; Le Couvent du Bon-Pasteur, Jonquière; Mlle Eléonore Leclerc, 2315, rue Fullum, Montréal.

Les deux noms tirés au sort sont ceux de Mlle Cécile Gagnon, et du Couvent de St-Joseph de Beauce.

## JEUX D'ESPRIT N° 136

### LOGOGRIPE

Avec ma tête, j'occupe les esprits légers;  
Sans ma tête, je charme les loisirs des bergers

### PHRASE A COMPLÉTER

L\*\*rd\*\* c'\*\*\*t \*e p\*\*\*di\* s\*\* l\* t\*\*\*\*

### CHARADE FANTASISTE

Mon premier est dans l'alphabet.  
Mon deuxième est une note de musique.  
Mon troisième est un article.  
Et mon tout un prénom féminin.

### VERS A TERMINER

Te voilà fort et grand.....  
Tu vas entrer dans la.....  
Reçois ma dernière.....  
Apprends quel est ton droit d'.....  
Pour le connaître en sa.....  
Tu n'as pas besoin d'un gros.....  
Ce droit est écrit dans ton.....  
Ton cœur, c'est la loi qu'il faut.....

FEUILLETON DE L'APÔTRE

## LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

par BAILLEU

1

I

### AVENTURE DANS UNE FORET

Notre histoire s'ouvre au mois de juillet. Le temps avait été, toute la journée, excessivement chaud et lourd; les rayons obliques du soleil, dont le disque disparaissait derrière la montagne, à l'horizon, s'effaçaient graduellement devant les grandes ombres de la nuit.

Un voyageur, monté sur un cheval robuste, suivait lentement les bords d'une vaste forêt située dans les provinces de la Prusse rhénane. En voyant les feuilles des arbres prendre une teinte de plus en plus sombre, il accéléra le pas de sa monture, car il avait hâte d'arriver à sa destination. Un silence profond, solennel, régnait dans toute la nature; et il n'y avait d'autre bruit que celui que faisaient les oiseaux de nuit en volant à travers les branches des arbres. Toutefois, de temps à autre, le cri d'un hibou retentissait dans l'air ou le hurlement lointain d'un loup faisait tressaillir le cheval du voyageur, que celui-ci rassurait en le caressant de la main. Bientôt les arbres prirent des formes fantastiques, et les gros chênes dont les ombres enveloppaient le cheval et le cavalier ressemblèrent à des spectres de taille colossale, étendant leurs bras puissants pour saisir leur victime.

Mais notre voyageur était peu accessible aux terreurs superstitieuses.

Il avançait tranquillement sans rien redouter. Sa taille moyenne, mais admirablement prise, indiquait une grande force physique; elle était gracieuse et admirable de proportions. Son air était noble et digne; et s'il y avait un peu de hauteur dans la courbe de sa lèvre supérieure, on se sentait, en revanche, spontanément attiré vers lui, tant il y avait de bonté, de bienveillance et de dévouement chevaleresque dans son sourire et dans chacun de ses traits. Ses yeux bleus, qu'ombrageaient de longs sourcils soyeux comme ceux d'une femme, brillaient d'intelligence et de générosité. Une petite moustache brune ombrageait sa lèvre supérieure.

Il devait avoir vingt-cinq ans au plus. Sa mise, quoique riche, était simple et sans aucune prétention. Un poignard et une épée étaient passés dans sa ceinture.

Évidemment notre voyageur était complètement étranger au pays qu'il parcourait, car, parfois, il arrêta son cheval, et jetait autour de lui un regard interrogateur.

Puis, faisant sentir l'éperon à son cheval, il reprenait sa course. D'ailleurs, pas une maison où il put obtenir un guide pour le conduire ou un abri pour reposer jusqu'au lendemain matin; aucune lumière n'apparaissait à travers l'obscurité; et la lune qui se leva majestueusement au-dessus des arbres, le trouva poursuivant toujours sa route qui semblait n'avoir pas de fin.

Soudain, un cri perçant partit de l'intérieur de la forêt, et fut aussitôt suivi d'hommes échangeant entre eux des observations que l'éloignement ne permettait pas de saisir. Puis, un autre cri se fit entendre, plus étouffé, comme si une main se fut placée sur la bouche de celui ou de celle qui l'avait proféré; et enfin, il y eut comme une lutte au milieu des arbres, près de l'endroit où le voyageur s'était brusquement arrêté au premier cri d'alarme. S'élancer à terre, attacher son cheval par la bride aux branches d'un arbuste, fut pour notre voyageur l'affaire d'un moment; et, tirant son épée du fourreau, il se précipita, à travers les fourrés dans la direction d'où étaient venus les cris. Au bout de quelques minutes, il entendit un bruissement dans le feuillage, et le craquement des branches à une courte distance. Il hâta le pas, et bientôt il se trouva en face de trois hommes qui emportaient une femme évanouie.

Les rayons de la lune pénétraient suffisamment dans les fourrés pour que le voyageur put, d'un coup d'oeil, comprendre ce qui se passait; et, d'un autre côté, le bruit de ses pas, étouffé par celui que faisaient les ravisseurs, n'avait point été entendu. Sans un moment d'hésitation, il se jeta sur le premier des trois hommes, et le renversa violemment à terre où il resta mort ou étourdi; le second poussa aussitôt une exclamation de terreur; et, laissant tomber son fardeau, se plongea dans les profondeurs de la forêt, où il disparut, s'imaginant, sans doute, avoir affaire à un nombre considérable d'adversaires.

Tout cela s'était accompli en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, et le troisième individu, maudissant la lâcheté de son compagnon, tira son épée, et se précipita sur le voyageur. Mais celui-ci était prêt à le recevoir: les fers se croisèrent et grinçèrent l'un contre l'autre.

Notre voyageur, toutefois, avait un désavantage; les rayons de la lune tombaient droit sur lui, permettant ainsi à son adversaire de deviner chacun de ses mouvements et chacune de ses feintes, tandis que son ennemi, ombragé par les arbres, ne lui présentait qu'une forme mal définie, dont il était impossible de suivre le mode d'attaque et de défense. Néanmoins, notre voyageur, aussi habile à tenir son arme qu'il était calme et brave dans le combat, sut non-seulement éviter les coups et parer les attaques, mais aussi réussit même à désarmer son ennemi. Par une manoeuvre adroite, il lui fit sauter l'épée des mains; et aussitôt le vaincu prit la fuite, et échappa de la sorte au châtement.

Resté maître du champ de bataille, le voyageur remit son épée au fourreau, et souleva dans ses bras la femme, qui était toujours dans un profond évanouissement. Un instant, il craignit que la vie ne fût éteinte en elle. Mais plaçant la main sur son coeur, il le sentit battre faiblement; au même moment, ses lèvres s'agitèrent doucement, et, à la clarté de la lune qui se dégagea d'un nuage, il put examiner son visage.

Jamais il n'avait contemplé de traits aussi angéliques, aussi beaux, dans cette pâleur de marbre. Les vêtements de cette jeune fille indiquaient qu'elle appartenait à une classe peu élevée.

Mais qu'à faire pour la rappeler à la vie! Où chercher de l'eau pour en humecter son front d'albâtre? Le voyageur, plein d'anxiété, et craignant de la voir mourir avant de lui avoir procuré du secours, porta les yeux autour de lui, et fouilla de son regard d'aigle tous les recoins de la forêt.

Soudain il aperçut une lumière. Il trembla que ce fut une illusion de ses sens égarés; mais non, c'était bien une lumière qui brillait à travers la croisée d'une chaumière.

Ranimé par l'espérance, et oubliant l'individu qu'il avait renversé et qui était toujours là gisant à terre, notre voyageur se dirigea avec son fardeau du côté de la clarté, qui devenait de plus en plus forte à mesure qu'il en approchait.

En cinq minutes, il arriva à une habitation d'assez belle apparence, occupant un espace découvert dans la forêt. Il frappa rudement à la porte. Une vieille femme vint aussitôt lui ouvrir et laissa échapper une exclamation de terreur en apercevant, à la lueur de la lampe qu'elle tenait à la main, le visage inanimé de la jeune fille.

L'étranger reconnut instantanément à sa manière que celle qu'il avait sauvée était de la maison, ou qu'au moins elle y était bien connue.

Oh! Gaspard, dans quel état est notre pauvre Blanche! s'écria la femme en joignant les mains. Au nom du Ciel! est-ce qu'elle est morte, monsieur? demanda-t-elle d'une voix pleine d'angoisse et trahissant une inquiétude presque maternelle.

Non; elle reprendra connaissance si on lui donne les secours dont elle a besoin, répondit l'étranger en pénétrant dans l'habitation.

Un homme à l'aspect bienveillant, et qui paraissait avoir une cinquantaine d'années, sortit d'une pièce située au fond et s'avança à sa rencontre.

Lui et sa femme embrassèrent tour à tour la jeune Blanche, qui commença alors à donner signe de vie, et ils la portèrent dans l'appartement intérieur que nous venons de mentionner. Durant leur absence de quelques instants, le voyageur jeta les yeux autour de la chambre où on l'avait laissé. Tout indiquait qu'il régnait dans cette demeure confortable, l'aisance, et la plus scrupuleuse propreté. Les quartiers de daim, suspendus au plafond, prouvaient que le gibier de la forêt fournissait aux habitants de la chaumière pour leur table une nourriture saine et abondante.

Au bout de quelques minutes, l'homme qu'on avait nommé Gaspard revint et annonça que Blanche reprenait connaissance, mais qu'elle était encore incapable de rendre compte de ce qui lui était arrivé.

Le voyageur raconta tout ce qu'il savait de son aventure, et la part qu'il y avait prise. Gaspard lui exprima sa reconnaissance dans les termes les plus chaleureux.

Je présume que cette charmante Blanche est votre enfant? dit l'étranger.

Elle n'est pas notre enfant, monsieur, répondit le paysan; mais nous l'aimons comme si elle était à nous. Il y a une demi-heure, elle est sortie pour emplir une cruche à la fontaine voisine, et ces misérables, contre lesquels vous l'avez si généreusement protégée, voulaient sans doute l'enlever. Nous nous inquiétions de son absence prolongée, et je prenais une arme pour aller à sa recherche, lorsque vous nous l'avez ramenée. En son nom et au nôtre, je vous renouvelle mes plus sincères remerciements.

— Soupçonnez-vous quels sont ces lâches?

— Pas le moindre du monde, répondit Gaspard. Mais quand Blanche pourra s'expliquer, j'espère qu'elle nous renseignera. Quelque pauvre que soit notre hospitalité, vous plairait-il monsieur, de l'accepter?

— Avant de répondre à une proposition faite si honnêtement, répliqua l'étranger, je désirerais savoir à quelle distance je suis du château de Rotenberg.

— Une lieue au plus. Le chemin que borde la forêt dans cette direction, continua Gaspard en indiquant la route de la main, conduit à l'entrée du château.

— Et dites-moi, reprit le voyageur, le baron de Rotenberg est-il bien passé dans ce district? J' imagine que vous êtes un de ses serviteurs.

— Non, monsieur, déclara Gaspard, cette forêt appartient au bon et excellent comte de Schonwald, dont le château est situé à environ trois lieues à l'ouest de la chaumière. Je suis son garde-forestier, et vous pouvez juger, ajoute-t-il en promenant ses regards complaisamment autour de la chambre, que je sers un maître généreux.

— Oui, j'ai entendu dire beaucoup de bien du comte Schonwald, fit le voyageur; mais le baron de Rotenberg n'a pas, je crois, une aussi bonne réputation?

— A parler franc, monsieur, répliqua le garde-forestier, je ne connais aucune accusation qu'on puisse porter contre le baron de Rotenberg. Les premiers le dépeignent comme un homme cruel, sévère et tyrannique; et il court beaucoup d'histoires sur son compte. On va jusqu'à dire qu'on voit des choses étranges et qu'on entend des bruits surnaturels dans le château, et il est vrai d'ajouter que l'aile droite de l'édifice est restée fermée depuis de longues années, depuis aussi longtemps que je me souviens, et j'ai toujours vécu dans ce pays depuis mon enfance. Mais si vous me demandez de vous citer un crime ou une mauvaise action dont le baron se soit rendu coupable, je vous dirai sans hésitation que je n'en connais pas.

— Vous vous exprimez en honnête homme, s'écria l'étranger, qui, dans la franchise de sa généreuse nature, était charmé de l'air de loyauté du garde; est-ce que le baron n'a pas un fils?

— Oui, Rodolphe, un jeune homme d'environ vingt ans, reprit Gaspard. C'est un garçon un peu évaporé, quelques-uns disent même méchant, mais je n'ai jamais eu sujet de me plaindre de lui. Il est vrai qu'il n'a pas de contrôle sur moi; mais, avec la permission de mon maître, il chasse dans ce bois, ce qui m'a donné occasion de le voir. S'il est un peu étourdi et mauvaise tête, cela tient peut-être à ce qu'il n'a jamais reçu les soins d'une mère.

— Un paysan chez lequel je me suis arrêté tantôt m'a dit que la femme du baron était morte soudainement, et d'une façon mystérieuse, il y a une vingtaine d'années, observa le voyageur.

— Il y eut, en effet, dans le temps, d'étranges versions qui coururent à ce sujet, répliqua Gaspard, mais je ne saurais dire ce qu'elles avaient de fondé. Les gens secouaient la tête d'un air mystérieux, et se causaient à l'oreille; mais s'il y avait eu réellement un crime de commis, le comte de Schonwald ne l'aurait pas supporté tranquillement, car la baronne de Rotenberg était sa soeur.

— Je vois que vous n'êtes pas de ceux qui pensent mal d'un homme, sans avoir des preuves positives, remarqua le voyageur. Mais, ajouta-t-il, tandis que je suis ici à causer, mon cheval, que j'ai laissé sur la route, s'impatiente probablement. Pour ce qui est de l'hospitalité que vous m'avez offerte si courtoisement, je suis forcé de la refuser, pour cette fois. Je me rends à Prague, où il faut que je sois dans trois jours; et, cette nuit, je me propose de dormir sous le toit du baron de Rotenberg. Dans quelques semaines, je repasserai par ici, et je vous promets de m'arrêter chez vous une heure ou deux, pour renouveler connaissance.

— Et alors, répondit le garde, j'espère que notre fille adoptive pourra vous remercier elle-même de l'immense service que vous lui avez rendu ce soir.

Le voyageur dit adieu à Gaspard, et s'enfonça de nouveau dans la forêt.

Se rappelant la direction qu'il avait suivie en apportant le jeune fille à la chaumière, il n'eut aucune difficulté à trouver son chemin. En passant

sur la scène du combat, il pensa à celui des hommes qu'il avait couché par terre; et le chercha, mais inutilement. Il en conclut que le misérable n'était qu'étourdi, et qu'ayant repris connaissance il s'était enfui. L'étranger se hâta de regagner la route, où son cheval s'amusa à brouter l'herbe du fossé; et, montant en selle, il poursuivit son chemin du côté de Rotenberg.

## II

COMMENT L'ÉTRANGER FUT ACCUEILLI  
AU CHÂTEAU DE ROTENBERG

Au bout de vingt minutes de marche, les hautes tours de la forteresse commencèrent à se dessiner, aux rayons de la lune, sur la teinte sombre du ciel. Peu-à-peu, à mesure que l'étranger approchait, elles prirent à ses yeux la forme solennelle, imposante d'un vaste château fortifié. Les sommets de ces larges masses de maçonnerie resplendissaient d'un éclat grisâtre, tandis que leur base était entourée d'une profonde obscurité.

La forêt s'étendait jusqu'à l'aile droite de l'édifice dont une portion était ainsi bordé de chênes puissants qui semblaient en état de défier le temps, comme les vieux murs gothiques eux-mêmes, et de la tour centrale jusqu'à cette extrémité, régnait un feuillage si épais, que pas une lumière n'apparaissait par les fenêtres hautes et étroites. Du côté de l'aile gauche, au contraire on voyait courir des lumières, qui, toutefois ne servaient qu'à faire mieux ressortir, la sombre grandeur de l'édifice, qu'entourait un large fossé plein d'eau, où se réfléchissaient les rayons de l'astre.

Le chemin devenait plus large et plus commode, à mesure qu'on approchait du pont-lévis, jeté comme une masse sombre sur la rivière.

En arrivant au bord du fossé, le voyageur souffla dans une corne suspendue par une chaîne à un poteau. Le guichet de la grande porte s'ouvrit aussitôt, et un gardien de taille athlétique apparut sur le seuil.

— Qui êtes-vous, étranger? interrogea-t-il.

— Je demande l'hospitalité jusqu'à demain, lui fut-il répondu. Je voyage pour le service du roi Frédéric, et je suis porteur de lettres attestant que je suis spécialement chargé d'une mission par ce souverain.

— Le baron de Rotenberg est absent en ce moment, répondit le gardien d'un ton respectueux, mais son fils, M. Rodolphe, vous recevra à sa place, que dois-je lui annoncer?

— Je me nomme Henri de Brabant, et j'ai gagné les éperons d'or dans la guerre contre les Turcs.

— Entrez M. de Brabant, dit le gardien en ouvrant toutes grandes les portes du château. Nous devons dire, toutefois, que dans son for intérieur, le soldat se demanda avec étonnement, comment il se faisait qu'un homme d'un tel rang et qui servait le roi Frédéric, voyageât seul, et sans un seul serviteur.

— Mes deux pages, dit le chevalier en mettant pied à terre dans la cour du château, et en devinant sans doute, la pensée du gardien, mes deux pages, viendront me rejoindre ici demain. Ils sont restés derrière, pour remplir certaines commissions dont je les ai chargés.

Un domestique, que le gardien appela, emmena le cheval, et Henri de Brabant fut conduit dans un vestibule spacieux qu'éclairait une lampe massive suspendue au plafond. A l'autre extrémité étaient de hautes portes gothiques, donnant évidemment entrée dans la chapelle; et de chaque côté, apparaissait un large escalier. Le gardien mena Henri de Brabant par l'escalier communiquant avec cette partie des bâtiments qui étaient à gauche de la tour centrale, et, une fois arrivé au premier étage, le chevalier passa par plusieurs corridors. Enfin son guide ouvrit une porte et annonça: "Le chevalier Henri de Brabant."

L'appartement dans lequel l'étranger fut introduit était spacieux, bas et d'un style d'ameublement dont la sombre grandeur s'accordait parfaitement avec l'aspect général de l'ancienne forteresse. Sur une table placée au centre, étaient des flacons de vin, des coupes, et plusieurs assiettes chargées de fruits. Mais il n'y avait dans cet appartement qu'un très beau jeune homme, qui marchait à grands pas, et dont l'agitation paraissait être extrême.

Toutefois, à l'arrivée du chevalier, ce jeune homme se hâta de chasser les ombres qui obscurcissaient son front, et prenant son air le plus agréable s'avança au-devant de l'hôte qu'on lui annonçait.

Mais aussitôt que Rodolphe, — car c'était lui — aperçut à la clarté de la lampe suspendue au plafond la figure du chevalier, il tressaillit et pâlit en proie à l'étonnement et la rage. Toutefois il sut imposer silence à ses sentiments assez vite pour que son hôte ne remarquât pas l'étrangeté de ses manières, et il salua le chevalier en lui disant de sa voix la plus agréable: "Soyez le bienvenu, Monsieur Henri de Brabant."

— Vous me pardonnerez, j'espère, la liberté que je prends de venir ainsi vous demander l'hospitalité, observa le chevalier; mais j'ai pensé que vous ne me refuseriez pas, pour une nuit, un asile, que, dans mon pays, l'on se fait un devoir d'offrir aux voyageurs.

— Dieu me garde de méconnaître les obligations qui nous sont imposées par notre rang, répondit Rodolphe. Je regrette que mon père ne soit pas là pour vous recevoir comme vous méritez de l'être; mais il est, en ce moment, en route pour Prague.

— C'est aussi là que je me rends, ajouta Henri de Brabant. J'ai l'honneur de servir Sa Majesté le roi Frédéric, et je suis chargé par lui d'une mission secrète et importante. Je serai enchanté si vous vouliez me confier une lettre pour remettre à votre noble père, que je rencontrerai, sans doute, dans cette ville.

— Je vous remercie, seigneur chevalier, dit Rodolphe, et quoiqu'il y ait à peine quelques jours que mon père soit parti, je profiterai de votre offre pour lui donner de mes nouvelles de ma santé, et me recommander à son souvenir.

Les domestiques entrèrent alors, apportant le repas du soir, qu'ils servirent sur la table, et tandis qu'ils s'acquittaient de cette besogne, Rodolphe et le chevalier continuèrent à causer sur différents sujets.

Le fils unique et héritier du baron de Rotenberg, était grand, bien fait, et incontestablement beau; mais ses yeux, larges, noirs, d'un éclat extraordinaire avaient une expression désagréable. Il aurait été difficile, peut-être, de définir en quoi ils étaient déplaisants; toujours est-il que quand ils se fixaient sur quelqu'un, ils produisaient une sensation mystérieusement pénible, et faisaient naître dans l'esprit une sorte d'inquiétude vague.

Son teint était clair-olive, ses lèvres rouges et épaisses trahissaient ses appétits sensuels. Il avait le front bas, et ses sourcils se contractaient facilement, sous l'influence d'inquiétudes perpétuelles. Ses cheveux noirs, un peu gros, frisaient naturellement. Ses dents blanches étaient parfaitement rangées.

Ses manières étaient quelque peu froides et hautaines: pour ses inférieurs il se montrait toujours impérieux, souvent despotique, et les obstacles le mettaient dans une colère qui ne connaissait point de bornes. Vindictif à l'excès, il ne pardonnait jamais, beaucoup moins encore une injure. Sachant, quand il le fallait, maîtriser ses emportements, il était habile à prendre un air amical vis-à-vis de ceux contre lesquels il nourrissait les sentiments les plus haineux.

Tel était Rodolphe de Rotenberg, fils unique et héritier d'une fortune immense.

Quelle que fût la cause qui l'eût fait tressaillir en reconnaissant les traits de Henri de Brabant, il n'en laissa rien paraître, et dissimula ses sentiments sous les dehors d'une franche et généreuse courtoisie.

La table fut couverte de mets et de fruits avec un luxe et une abondance dignes du baron de Rotenberg, et tels que, de nos jours, on aurait peine à en concevoir de pareils.

L'appétit du chevalier de Brabant s'était aiguisé par une longue marche, et il fit honneur au repas qu'on lui servit.

Rodolphe, au contraire, mangea peu, et paraissait préoccupé d'une idée fixe. Mais, chaque fois qu'il s'apercevait de sa distraction, il se réveillait par un effort soudain, et faisait de son mieux pour tenir compagnie à son hôte.

Après avoir vidé quelques coupes de vin, Rodolphe se leva, en disant:

— Permettez que je m'absente quelques minutes, seigneur chevalier, pour vous faire préparer un appartement.

Henri de Brabant lui exprima ses remerciements, et Rodolphe sortit, en faisant signe à l'un des pages qui servaient à table de le suivre. Après avoir traversé un corridor étroit, Rodolphe entra dans une petite antichambre ouvrant sur ses propres appartements; et, se jetant sur un fauteuil, il dit au page:

— Cours dans la salle en bas, et dis à Hubert, l'intendant, de venir me trouver sur le champ.

L'enfant s'inclina et partit. Au bout de quelques minutes, un vieillard dont soixante-dix hivers avaient

blanchi les cheveux, entra dans la pièce. Son corps, un peu grêle, était parfaitement droit, et sa démarche avait peu perdu de l'élasticité de la jeunesse. Mais il avait une de ces figures pâles et légèrement ridées qui ne rendent que vaguement les dispositions de l'âme. S'il y avait quelque chose de sinistre dans ses yeux pénétrants et toujours en mouvement, il y avait, en revanche, une certaine expression de bienveillance sur ses lèvres; et si ses sourcils épais donnaient un air sombre à la partie supérieure de son visage, cet effet était compensé par la placidité de son sourire. Et puis, sa voix était douce, caressante, et avait un accent mélancolique; ses manières étaient agréables et courtoises sans avoir rien de servile.

— Hubert, dit Rodolphe au vieillard, tu sais que nous avons un hôte au château?

— Est-ce que Votre Excellence n'est pas satisfaite du repas que je lui ai fait servir? demanda Hubert, s'apercevant qu'il y avait quelque chose d'étrange dans le ton et les manières de son jeune maître.

— Je suis parfaitement satisfait, répondit Rodolphe. Le souper était digne de l'hospitalité de Rotenberg, et je veux que l'appartement qu'on donnera à cet étranger soit également magnifique.

— Assurément, monseigneur, répliqua l'intendant: j'ai donné ordre de préparer la chambre de chêne pour ce digne chevalier qui, paraît-il, est au service de l'illustre Frédéric.

— La chambre de chêne! exclama Rodolphe, affectant d'être surpris de cet arrangement. Comment, mon ami, n'as-tu pas songé, pour un si grand personnage, à la chambre des États?

— La chambre des États, monseigneur? répéta Hubert, en frissonnant de tous ses membres. Votre Excellence plaisante, sans doute.

— Je ne suis pas d'humeur à plaisanter, répondit Rodolphe. Il est vrai que la chambre des États est dans l'aile droite du château; il est vrai encore que les appartements qui se trouvent dans cette partie des bâtiments sont restés fermés depuis de longues années.

— Et il est également vrai, ajouta Hubert, d'un ton solennel, que votre père ne vous pardonnerait jamais, à vous ni à moi, si nous logions le chevalier là!

— Je ne suis pas sûr que le baron serait aussi fâché que tu l'imagines, Hubert, répliqua Rodolphe. Dans tous les cas, je suis seigneur et maître durant son absence, et ce qu'il convient à ma volonté et à mon bon plaisir de faire, je le ferai. Le bruit s'est répandu que l'aile droite du château est hantée; mais je n'ajoute aucune foi à ces rumeurs. Le hasard nous a envoyé un brave guerrier, qui, étant étranger à ce pays, ignore les folles histoires qu'on fait courir, et, à toute apparence, il est homme à faire face au diable lui-même avec autant de courage qu'à un ennemi sur le champ de bataille. Ainsi donc j'ordonne, continua le jeune homme, d'une voix impérieuse, qu'on prépare pour lui la chambre des États.

— Votre Excellence sera obéie, répondit Hubert d'un ton à peine intelligible.

— Très bien! exclama Rodolphe.

Et, sans ajouter une parole de plus, il sortit, se hâta de retourner dans l'appartement où il avait laissé Henri de Brabant, et reprit la conversation au point où elle était au moment de son départ. Il étudia ses paroles, mais il parla d'un air si ouvert, et sut se montrer si agréable, que le chevalier conçut de lui la meilleure opinion. Ils vidèrent quelques verres de vin, et une autre heure s'écoula rapidement.

Minuit venait de sonner. Rodolphe se leva alors de son siège, et proposa à son hôte de le conduire à l'appartement qu'on lui avait préparé. Il appela un page, qui, prenant une lampe, précéda, à travers un labyrinthe de corridors, son maître et le chevalier qui causaient tout en marchant.

Enfin, ils atteignirent l'extrémité d'un passage, où Hubert se tenait sur le seuil d'une porte massive, qui était ouverte. Lui aussi portait une lampe qui éclairait son visage presque livide; il jeta un regard rapide mais suppliant sur Rodolphe, comme pour le conjurer de changer de résolution pendant qu'il était encore temps.

Mais Rodolphe affecta ne pas apercevoir son air de supplication, et, renvoyant le page, il fit signe au vieillard d'entrer avec la lumière. Ils pénétrèrent dans une antichambre au bout de laquelle était une porte que l'intendant allait ouvrir. Ils passèrent ensuite dans une pièce assez étroite, dont l'atmosphère était chargée de parfums qui s'exhalaient de pastilles turques brûlant sur un plat d'argent. Rodolphe comprit que Hubert avait eu recours à ce moyen pour combattre l'humidité et l'odeur désagréable d'un appartement qui n'avait pas été habité depuis de longues années.

L'ameublement de cette chambre était massif et d'une mode tout-à-fait antique, mais il avait été épousseté et nettoyé à la hâte, et on avait substitué les coussins d'un autre appartement à ceux que la poussière et les vers avaient rongés.

Après avoir traversé cette pièce, Hubert précéda son maître et le chevalier dans une chambre spacieuse qu'on avait meublée aussi bien que l'avait permis le peu de temps laissé à la disposition des serviteurs du château.

Hubert posa la lampe sur la table, s'inclina et se retira. Rodolphe souhaita une bonne nuit à son hôte, sortit et regagna ses propres appartements.

### III

#### CE QUE L'ON VOYAIT DANS LA CHAMBRE DES ETATS

Dès qu'il se trouva seul, Henri de Brabant se disposa à ôter ses vêtements, et à chercher dans le sommeil le repos dont il avait besoin après son long voyage; mais il fit soudain cette observation, en promenant ses regards autour de lui, que l'appartement était effroyablement sombre, triste et antique, en dépit des arrangements destinés à lui donner un air de confort. Au même moment il se rappela que cette chambre était située à une distance considérable de la

partie des bâtiments où il avait passé la soirée avec Rodolphe; et plusieurs indices lui prouvèrent que l'appartement où on l'avait logé était depuis longtemps inhabité, et que c'était à la hâte qu'on l'avait mis en état de servir.

Le chevalier, étonné qu'on lui eut donné un pareil appartement, se mit à examiner sa chambre de plus près et plus attentivement. Il souleva la tapisserie qui se détacha du mur et lui resta dans les mains; et s'approchant de la boiserie, il remarqua qu'elle ne tenait plus que par un miracle d'équilibre. Les courants d'air passaient à travers les panneaux qui, en plusieurs endroits, étaient couverts d'une moisissure grise, et dans d'autres, tout noirs d'une poussière accumulée par le temps.

Soudain un souvenir frappa l'esprit du chevalier. Le garde forestier Gaspard ne lui avait-il pas dit, que l'aile droite du château était restée inhabitée pendant de longues années? Et tout dans cet appartement n'indiquait-il pas qu'il était abandonné aux ravages du temps? Pour éclaircir ses doutes, il s'approcha de l'une des fenêtres qu'on avait nettoyées à la hâte mais très imparfaitement. Les vitres étaient tellement obscures qu'il ne put rien voir à l'extérieur; mais après quelques efforts, en s'aidant de son poignard, il parvint à l'ouvrir.

La lune continuait à briller d'un éclat splendide, et ses rayons argentés se reflétaient dans les eaux du fossé, en couleurs pourpres azurées. Un coup d'oeil suffit au chevalier pour reconnaître la position de la chambre qu'il occupait; car en regardant par la fenêtre, le pont qui communiquait avec l'entrée, sous la tour centrale, était à gauche: et il était par conséquent, dans l'aile droite du château!

D'un autre côté, à une petite distance à droite, les arbres s'étendaient jusqu'aux murs de l'édifice; et dès lors il ne put douter qu'il fut dans cette partie même des bâtiments, où, disait-on, l'on voyait des choses étranges et où l'on entendait des bruits surnaturels. Un instant Henri de Brabant sentit un frisson mystérieux lui courir par tout le corps; mais, se redressant fièrement de toute sa hauteur, il chassa la crainte superstitieuse qui commençait à s'emparer de lui.

Il se préparait à refermer la fenêtre, quand tout à coup il aperçut quelque chose de blanc qui avançait lentement au milieu des arbres, s'étendant vers l'extrémité de l'aile droite du château. Un nouveau frisson agita ses membres; et, fixe sur place, il tint les yeux sur cet objet, ou plutôt il le suivit tandis qu'il passait lentement à travers le feuillage, en s'enfonçant de plus en plus dans la forêt. Cet objet paraissait marcher à pas mesurés, sans s'arrêter jamais, ni se retourner, ni accélérer le pas: on eût dit un spectre se mouvant au milieu des arbres. Soudain il s'évanouit comme si la terre se fût ouverte sous lui, ou qu'il se fût, en un instant, évaporé dans l'air.

Lorsque le chevalier se détourna de la fenêtre, son front était inondé d'une froide transpiration. Sur un champ de bataille, avons-nous dit, il n'y avait pas de guerrier plus brave que Henri de Brabant; c'était

la première fois de sa vie qu'il avait été ainsi en proie à une terreur superstitieuse. Mais rappelant subitement son courage, et honteux d'avoir cédé à un accès de frayeur, le chevalier ferma la fenêtre et résolut de se coucher.

Toutefois, il commença par visiter la chambre voisine, avec l'intention d'éteindre les pastilles, dont le parfum devenait alourdissant; cela fait, il passa dans le vestibule pour s'assurer que la porte ouvrant sur le corridor était fermée. Il la trouva ouverte, et prit le soin de tirer les barres en travers; car le fait que Rodolphe l'avait relégué dans cet appartement lui faisait appréhender qu'on ne méditât contre lui quelque trahison, quoi qu'il n'en put concevoir le motif.

Il regagnait sa chambre à coucher, quand la pensée lui vint que ce serait agir prudemment que de s'assurer s'il n'y avait pas d'autre entrée que la porte qu'il venait de fermer. Prenant le lampe d'une main, il examina soigneusement le vestibule, qui était garni, tout autour, d'une boisure pourrie et tombant en morceaux. Il enfonça la pointe de son poignard, d'endroit en endroit, à travers les interstices, et ne rencontra partout qu'un mûr solide.

Assuré de ce côté, il passa dans la chambre du milieu, également ornée d'une boiserie. Là encore, en sondant les fissures que le temps avait creusées entre les panneaux, il ne trouva que de la maçonnerie. Ainsi donc, il n'y avait pas apparence de porte secrète ni dans cette pièce ni dans le vestibule. Le chevalier entra alors dans la vaste et sombre chambre à coucher, et, soulevant les tapisseries, il recommença avec son poignard les expériences qu'il avait faites dans les autres appartements. Le résultat fut également satisfaisant, mais il restait une partie de la muraille qui échappait à ses investigations, c'était celle contre laquelle était le bois de lit. Ce lit, en effet, était en chêne massif, s'élevait presque jusqu'au plafond, et formait en haut une espèce de couronne d'où descendait une draperie.

Mais étant bien résolu à ne négliger aucune précaution, dans l'idée qu'on en voulait peut-être à ses jours, Henri de Brabant parvint, en faisant usage de toutes ses forces, à déranger le bois du lit de façon à pouvoir passer par derrière; et, soulevant la tapisserie, il enfonça son poignard dans plusieurs fissures de la boiserie. D'abord, il ne rencontra que la muraille; mais enfin, la pointe pénétra dans quelque chose qui parut être du bois.

Le chevalier prit la lampe sur la table où il l'avait posée, et se mit à examiner minutieusement la boiserie. Au bout de quelques secondes, il découvrit un petit bout de fer enfoncé dans le coin d'un panneau, et ayant l'apparence d'une tête de clou. Soupçonnant que cela pouvait être un ressort secret, il pressa dessus fortement avec le pouce, et le panneau céda, en s'ouvrant de son côté, à la distance de deux ou trois pouces.

Si les gonds n'avaient pas été rongés par la rouille, il est probable que le panneau se serait ouvert tout grand par la seule force du ressort. Quoiqu'il en soit, Henri de Brabant n'eut pas de peine à l'ouvrir;

et l'ouverture qui était de cinq pieds de haut et de deux et demi de large, laissa voir une porte de même dimension, s'adaptant dans la muraille.

Commençant à ajouter foi aux rumeurs qui couraient sur cette partie de la vieille forteresse, Henri de Brabant examina la porte intérieure avec une scrupuleuse attention. Comme elle était couverte d'une couche épaisse de poussière humide, il arracha un lambeau de tapisserie et s'en servit pour l'essuyer. Alors il aperçut quelque chose comme la tête d'un clou, et ressemblant au ressort qu'il avait trouvé dans le panneau.

En pressant dessus, la porte céda, et le chevalier put l'ouvrir complètement, mais au même instant, il arriva un courant d'air si violent que sa lampe faillit s'éteindre. Heureusement il la couvrit à temps avec sa main, et, attendant que l'air fut moins agité, il examina attentivement l'endroit où il se trouvait.

Il aperçut un escalier dans lequel il s'engagea sans hésiter. Les marches étaient de pierre, et quoiqu'elles fussent rendues glissantes par l'humidité, elles étaient solides et fermes dans leurs assises.

Tout en ayant soin de bien abriter sa lampe, le chevalier continua à descendre longtemps, jusqu'au moment où il se trouva arrêté par une porte. Celle-ci céda, dès qu'il eût retiré la barre, et il poursuivit son chemin le long d'un passage voûté, très-étroit et si bas qu'il était obligé de baisser la tête pour avancer. Les côtés, le toit et le plancher étaient en maçonnerie, et en calculant la direction que suivait ce souterrain, par rapport à la position de l'escalier qu'il venait de descendre, le chevalier estima qu'il devait se trouver justement sous le mur qui bordait le fossé du château.

Henri de Brabant avança encore d'une centaine de pas, lorsqu'il fut brusquement arrêté par une muraille qui semblait devoir l'empêcher d'aller plus loin; mais il ne tarda pas à reconnaître que le passage tournait soudainement à gauche, et il poursuivit sa route jusqu'à ce qu'il rencontrât une autre porte. Elle s'ouvrit sans difficulté: et il se trouva qu'elle conduisait à un second escalier de pierre, au bas duquel était un autre passage bas et voûté.

Encore une fois, sa lampe faillit s'éteindre sous la violence de l'air qui soufflait de l'extrémité du corridor, et il lui fallut toute son attention pour préserver sa lumière.

A une distance d'environ cent pas, il entra dans une petite chambre circulaire, ressemblant à une caverne creusée dans un roc solide, tellement la maçonnerie était grossière et massive. Un crucifix de pierre d'environ trois pieds de haut, était placé dans une niche, et sur le pavé au-dessus était un bloc de granit figurant une sorte de prie-Dieu.

En face, en venant du passage, était une porte qui céda, comme avaient fait les autres, sous la main du chevalier; et il en entra dans un appartement qui, à première vue, était haut et spacieux, car la lumière de la lampe n'en éclairait pas l'autre extrémité.

S'avançant lentement et avec précaution, Henri de Brabant reconnut que la structure de cette pièce était aussi grossière que celle des passages qu'il avait traversés. Les murs étaient verts d'humidité, et le pavé était glissant; il n'y avait ni fenêtres ni jours d'aucune espèce, et il paraissait évident que cette chambre de pierre ne devait pas être destinée à servir d'habitation à un être humain.

A moins, pourtant, que les malheureuses victimes d'une implacable tyrannie ne fussent condamnées à traîner là leur misérable existence, et à prier devant le crucifix, à genoux sur le prie-Dieu de granit, dans la chambre circulaire, demandant au Ciel la pitié que leur refusaient les hommes.

A peine le chevalier de Brabant avait-il fait cette réflexion, qu'il tressaillit brusquement, et passant la lampe dans sa main gauche, posa la droite sur son épée.

A l'extrémité de la chambre, une forme humaine, de taille colossale, semblait se détacher lentement du milieu des ténèbres; du moins tel était l'effet que produisait la clarté de la lampe, à mesure que le chevalier s'avancait davantage.

Mais notre héros reconnut immédiatement que la figure qui l'avait ainsi effrayé, était immobile, et il en approcha à quelques pas.

Ce qu'il vit alors le frappa d'étonnement. Ce n'était rien moins qu'une colossale statue de femme, sur laquelle la lumière se reflétait, et cette statue était une admirable représentation de la Vierge.

Elle avait au moins sept pieds de haut, elle n'était élevée sur aucun piédestal, mais se soutenait sur la base massive formée par les larges plis de sa robe.

Tout d'abord le chevalier demeura muet de surprise et d'admiration devant cette merveilleuse statue; mais ce sentiment fit bientôt place à un autre non moins réel. Sa figure exprima le plaisir qu'il éprouvait en remarquant la beauté des détails et la perfection des traits de la statue.

La tête avait une expression ravissante de douceur et de dignité; penchée légèrement en avant elle avait un air de touchante mélancolie; les bras, qui étaient croisés sur la poitrine, ajoutaient encore à cet effet charmant. Le corps, quoique complètement enveloppé dans la robe dont on habille ordinairement les Madones, était plein de grâces; aucune de ces douces impressions n'était altérée par les colossales proportions de l'image, tant il y avait en elle d'harmonie.

Elle semblait être en fer finement bronzé, et quoiqu'elle fut pour ainsi dire enterrée, loin du monde, dans une chambre dont les murs étaient verts d'humidité et dont le pavé était couvert d'eau, on n'apercevait pas une tâche de rouille sur la statue: au contraire, elle brillait à la lueur de la lampe d'un éclair doré.

Le chevalier la contempla longtemps et attentivement.



## IV

UNE MACHINE DONT HENRI DE BRABANT  
NE PEUT S'EXPLIQUER L'EMPLOI

Henri de Brabant se disposait à retourner sur ses pas et à gagner la chambre circulaire, quand, à la clarté de sa lampe, il découvrit une petite porte qui avait jusque là échappé à son observation.

Décidé à poursuivre ses recherches tant qu'il lui resterait quelque chose à apprendre, le chevalier tira les battes massives, ouvrit la porte, et au bout d'un passage court, bas et étroit, il se trouva dans une pièce où l'air pénétrait par des jours donnant sur le fossé du château.

Sur une table étaient divers ustensibles, des pots contenant des liquides et autres articles dont notre héros ne peut s'expliquer l'usage; mais, en apercevant qu'il y avait une fournaise à une extrémité de la pièce, il pensa qu'elle servait à la préparation des compositions chimiques nécessaires pour polir la statue et lui conserver son bel éclat bronzé.

Une observation attentive lui prouva, en effet, que la fournaise avait été récemment allumée; et il devint dès lors évident pour lui que ces mystérieux appartements n'étaient pas complètement inhabités, et que dans tous les cas, la personne qui était chargée du soin de la statue y venait périodiquement.

Mais, se demanda-t-il, à quoi servait cette statue? si elle avait une si grande valeur, pourquoi était-elle ainsi enfouie dans une sombre obscurité? pourquoi la dérobaient-on à tous les regards? n'était-il pas naturel que le possesseur d'un objet d'art si remarquable le plaçât dans quelque endroit apparent de sa maison, où il pût être admiré par ses hôtes et ses amis? Le chevalier regarda comme un véritable sacrilège de renfermer dans un souterrain une Madone dont la place, à son avis, était dans la chapelle du château ou dans le grand vestibule.

Et d'ailleurs, en la laissant dans une chambre où régnait une pareille humidité, n'était-ce pas condamner à un travail bien extraordinaire la personne ou les personnes qui devaient en prendre soin; et n'était-ce pas une chose singulière que de se donner tant de mal pour une image qu'on ensevelissait au fond d'un donjon?

Telles étaient les réflexions qui passèrent par l'esprit de Henri de Brabant. Mais son intention se dirigea bientôt vers une porte pratiquée dans un angle de cette pièce: il l'ouvrit sans difficulté, et reconnut qu'elle communiquait à un escalier de pierre.

Le chevalier descendit bravement les degrés, en couvrant bien sa lampe avec sa main. Au bas de cet escalier, il entra dans un étroit passage qu'à sa profondeur il reconnut être au dessous du niveau du fossé. Mais l'air froid arrivait de la pièce d'en haut; et en avançant, Henri de Brabant entendit le murmure d'une eau courante.

A l'extrémité du passage, une arche sans porte se présenta à lui, et il pénétra dans une petite chambre voûtée, qui d'ailleurs était extrêmement basse.

Là le spectacle le plus extraordinaire frappa ses regards.

Six vastes cylindres de bois étaient arrangés deux par deux, parallèlement l'un à l'autre, et occupaient presque toute la pièce. A un bout, les essieux auxquels ces cylindres étaient suspendus s'adaptaient dans la muraille; à l'autre extrémité ils étaient supportés par des poteaux massifs. Les cylindres supérieurs avaient entre eux une plus grande espace que ceux du milieu, et les derniers étaient encore plus rapprochés. Sur ces cylindres étaient d'innombrables lames de fer se faisant face les unes aux autres.

A l'extrémité de chacun des trois cylindres, d'un côté, était une corde moulée comme la chaîne d'une pendule; et les bouts de ces trois cordes, passant par un trou commun dans un poteau adjacent, soutenaient un poids énorme.

Il était clair que cette machine infernale était mise en mouvement par un moyen qui n'était pas apparent, mais qu'une fois le branle donné, elle devait marcher jusqu'à ce que les cordes fussent entièrement déroulées.

Immédiatement au-dessus de la machine, qui atteignait presque jusqu'au haut de la chambre de pierre, il y avait une trappe pratiquée dans le toit; et au-dessous murmurait un petit ruisseau, qui, entrant à une extrémité de la chambre par un trou dans le mur, ressortait à l'autre bout.

Tels étaient les principaux traits du souterrain, l'effroyable et mystérieux spectacle qui se développa graduellement aux regards de Henri de Brabant.

En dépit de son indomptable courage, en dépit de sa nature qui ignorait ce que c'était que le danger, il sentit un frisson glacial lui arriver sur le corps, et il éprouva une sensation pareille à celle que causerait un monstrueux serpent enroulant nos membres nus dans ses replis froids et visqueux.

Henri de Brabant se détourna avec horreur de cette effrayante machine, traversa le passage et gravit les marches de pierre d'un pas rapide, comme s'il se fût imaginé que quelque démon allait le saisir par derrière.

En rentrant dans la chambre où les outils étaient posés sur la table, il sentit l'air rafraîchir son front, et la surexcitation de son cerveau parut se calmer.

L'idée lui vint qu'il serait prudent de ne pas laisser des traces de sa visite dans ces souterrains; il eut donc la précaution de fermer et de barrer les portes par où il venait de passer. En traversant la chambre de la statue, il jeta un long regard sur cet oeuvre d'art admirable; puis il continua son chemin par les mêmes corridors qu'il avait suivis en venant, et enfin regagna sa chambre saine et sauf.

Le chevalier rattacha le panneau dans la boiserie, et replaça le lit dans sa première position.

Henri de Brabant était accablé de fatigue. Il se débarrassa de ses vêtements et se coucha. Mais le sommeil ne vint point immédiatement fermer ses paupières. La statue, l'horrible machine, le fantôme blanc qu'il avait vu se mouvoir à travers les arbres de la forêt, tout cela hantait son imagination, et

provoqua ses réflexions. Il se demanda encore pourquoi Rodolphe l'avait logé dans ces appartements qui avaient un si grand rapport avec les mystères du château.

Enfin il s'endormit d'un sommeil fiévreux et agité; mais il revit en songe les choses étranges que recélaient le souterrain.

Il s'éveilla tout-à-coup avec un soubresaut. Les rayons du soleil brillaient dans sa chambre; et s'orientant à l'idée du cauchemar qui l'avait ainsi arraché au sommeil, il s'élança de sa couche.

Il était à moitié de sa toilette, quand un coup frappé à la porte du vestibule attira son attention. Il se hâta d'aller ouvrir; et Hubert, le vénérable intendant, apparut sur le seuil.

— Puis-je espérer que Votre Excellence a bien dormi? demanda le vieillard.

Le chevalier crut remarquer qu'il le regardait d'une façon toute particulière.

— Je n'ai jamais mieux dormi de ma vie, répondit Henri de Brabant d'un ton joyeux.

Il ne lui convenait pas de laisser deviner, soit par ses paroles, soit par son air, qu'il lui fût arrivé rien d'extraordinaire.

— Je suis charmé de ce que vous me dites, exclama le vieillard dont la figure s'épanouit. Les deux pages de Votre Excellence sont arrivés, continua-t-il: l'un était au château avant le lever du jour, et l'autre est ici depuis un quart d'heure. Ils n'étaient donc pas ensemble!

— Non, répliqua le chevalier; je les ai envoyés dans des directions différentes. Ayez la bonté de leur dire de venir me trouver.

Hubert s'inclina et se retira, et quelques minutes après, deux jeunes garçons d'environ dix-neuf ans entrèrent dans l'appartement.

— Quelles nouvelles, mes braves et fidèles amis? demanda Henri de Brabant, après les avoir accueillis d'une manière à la fois digne et amicale. Parle d'abord, Lionel, ajouta-t-il en se tournant vers celui qui était le plus grand.

— J'ai appris, répondit le jeune homme d'un ton de profond respect, que le terrible Franck Mérit est campé à une journée de distance de ce château.

— Parfait! nous irons lui faire une visite, en continuant notre route, observa le chevalier.

Puis s'adressant à l'autre page, il ajouta:

— Et toi, mon fidèle Conrad, qu'as-tu à m'annoncer?

— Selon les indications que m'avait données Votre Excellence, répliqua le jeune homme, j'ai réussi à découvrir ce monsieur Vautour; il verra Votre Excellence aujourd'hui, à midi. Le lieu qu'il a indiqué comme rendez-vous est une petite chapelle, située à environ trois lieues d'ici, sur la grande route de Prague.

— Vous vous êtes, l'un et l'autre, parfaitement acquittés de vos commissions, dit le chevalier. Veillez à ce que nos chevaux soient prêts; je vais manger une bouchée, dire adieu à Rodolphe de Rotenberg, et ensuite, nous partirons.

Les pages se retirèrent; et Henri de Brabant, ayant achevé sa toilette, sortit de son appartement. Dans le corridor sur lequel donnait le vestibule, il trouva Hubert qui l'attendait pour le conduire à la salle où était servi le déjeuner, et où se tenait Rodolphe, prêt à accueillir son hôte.

Imposant silence à la colère qu'il éprouvait en songeant dans quel misérable appartement il l'avait relégué, le chevalier s'avança vers Rodolphe d'un air joyeux; et, en réponse à la question qui lui fut adressée, il affirma qu'il n'avait jamais mieux dormi de sa vie. Il était maintenant parfaitement convaincu que c'était dans un dessein quelconque qu'on l'avait logé dans l'aile droite du château; mais, par orgueil, il ne voulait pas laisser soupçonner qu'il se doutait du procédé dont il avait été l'objet.

A la fin du repas, Henri de Brabant se leva; et, remerciant Rodolphe de son hospitalité aussi cordialement que s'il n'avait eu aucun sujet de plainte, il ajouta:

— Avez-vous un message ou une lettre que je puisse remettre à votre père, le baron de Rotenberg?

— Je vous remercie, seigneur-chevalier; je profiterai volontiers de l'offre que vous me faites d'une façon si obligeante, répliqua Rodolphe.

Et il remit au chevalier un petit paquet cacheté.

— Vous pouvez être sûr qu'il arrivera à sa destination, observa Henri de Brabant en serrant la lettre sous son pourpoint.

Puis prenant congé de Rodolphe, il descendit dans la cour où il monta à cheval; et, suivi de ses pages qui l'un et l'autre avaient d'excellents coursiers, il traversa lentement le pont-lévis du château de Rotenberg.

## V

### A COMBIEN ÉTAIT ESTIMÉE UNE COURONNE

Le soleil brillait dans un ciel sans nuages, il pouvait être environ midi, lorsque Henri de Brabant accompagné de ses deux pages arriva à un endroit où la route était coupée par un chemin de traverse. Il y avait là une chapelle, une simple hutte, grossièrement construite, dans l'intérieur de laquelle étaient un autel en miniature, un crucifix et quatre chandeliers, mais les marches portaient les traces des chrétiens qui, en passant, venaient se prosterner devant l'image du Christ. Tout auprès coulait un petit ruisseau dont on entendait le murmure.

En approchant de la chapelle, le chevalier aperçut un individu enveloppé dans une de ses grandes redingotes qui ressemblent à des robes de moines, et qui se leva dès que le bruit du sabot des chevaux sur le pavé frappa son oreille.

— C'est monsieur Cyprien, dit Conrad, en apercevant la figure de cet homme, quoiqu'elle fut à moitié cachée par son capuchon.

Ce dernier reconnut en même temps le jeune page qui venait de parler, et, redressant la tête, il s'avança

vers le chevalier en disant : " Je présume que Votre Excellence n'est autre que Henri de Brabant ! "

Le chevalier répondit affirmativement ; et, mettant pied à terre, il jeta les rênes de son cheval à l'un de ses serviteurs, et s'éloigna, en compagnie de celui que Conrad avait désigné sous le nom de M. Cyprien. Ils gagnèrent le bord du ruisseau et s'assirent à l'ombre d'un arbre. Tout cela ne dura qu'une minute ; mais avant même de parler de l'affaire qui l'amenait, Henri de Brabant put examiner d'un coup d'oeil l'air et l'apparence de l'homme au capuchon. Il était grand, remarquablement droit quoiqu'il affectât de se tenir penché ; on voyait qu'il était fort et bien bâti, en dépit de sa redingote large et longue qui était attachée avec une sorte de corde à la ceinture. Il avait au pied de mauvaises chaussures, et tout dans sa personne et ses manières indiquait des habitudes de discipline et d'austérité. Mais l'oeil exercé d'Henri de Brabant ne se laissa point tromper par les apparences ; dans les traits de cet homme, qui était d'une beauté frappante, il découvrit la trace des passions violentes ; la sensualité était écrite sur ses lèvres, et malgré ses efforts pour se donner un maintien froid et glacial, on lisait clairement dans ses yeux gris les pensées d'ambition qui le dévoraient. Il paraissait avoir quarante ans ; son teint était pâle, mais ses lèvres étaient pleines et colorées.

Tel était M. Cyprien ; et la première impression qu'il fit sur le chevalier fut loin d'être favorable ; aussi Henri de Brabant résolut-il de le traiter avec une grande réserve, tout en se montrant poli et convenable.

— Nous vivons dans des temps bien agités, dit le chevalier en ouvrant la conversation ; il est de toute justice que chacun présente ses lettres de créance à ceux avec qui il a à traiter des affaires sérieuses et importantes. Mon page vous a déjà appris qui je suis, et il vous a dit que je voyage pour son Altesse le duc d'Autriche, qui veut bien m'honorer de sa confiance.

— Si vous n'aviez pas été, comme vous le dites, l'envoyé et le confident de cet illustre prince, répondit M. Cyprien, vous n'auriez pas su où envoyer votre page me chercher. Mais qu'avez-vous à me dire de la part de Son Altesse.

— Son Altesse m'a chargé de vous montrer la lettre même que vous lui avez adressée, et qui servira à vous prouver que je suis bien ici son représentant, répondit Henri de Brabant.

Et, tirant la lettre de la poche de son pourpoint, il ajouta :

— N'est-ce pas votre écriture ?

— Parfaitement.

— Dans cette lettre, reprit le chevalier, vous déclarez qu'il est en votre pouvoir de placer la couronne de Bohême sur la tête du duc d'Autriche ?

— C'est la vérité, répondit M. Cyprien.

— Mais comment se fait-il qu'une personne dont la vie paraît être vouée à la pénitence et à la mortification, désire de se mêler d'affaires politiques d'une si haute importance.

Et en prononçant ces paroles, le chevalier indiqua du regard la ceinture de M. Cyprien et ses chaussures qui ressemblaient presque à des sandales.

— Pour ce qui est de mes motifs, répondit ce dernier après quelques instants de réflexion, vous auriez pu m'épargner l'embarras d'avouer qu'ils sont d'une nature égoïste, vous auriez pu le deviner sans me forcer à vous le dire.

— Il est préférable que nous nous entendions sur tous les points, dès le début de nos négociations, observa le chevalier. Veuillez alors m'expliquer les moyens que vous avez à votre disposition, et, quelle récompense vous demandez pour mettre ces moyens à la disposition du duc d'Autriche.

— Votre Excellence est sans doute étrangère aux affaires de Bohême, et elle ne sait peut-être pas que ce que la renommée lui en a appris de l'état de confusion où est plongé ce malheureux pays.

— Vous avez dit juste, répliqua Henri de Brabant ; et je m'estimerais très-heureux si vous me dessiniez en quelques mots la position exacte des partis et des intérêts qui se disputent le pouvoir.

— Très volontiers, seigneur-chevalier, répondit M. Cyprien. Il y a vingt ans que Jean Huss commença à prêcher la réforme. Un grand concile de souverains et de prélats s'assembla à Constance, et Jean Huss ayant été cité devant ce tribunal auguste fut accusé d'hérésie. Votre Excellence sait quel en fut le résultat. Jean Huss fut condamné et brûlé. Mais les idées qu'il avait semées en Bohême ne furent pas perdues avec les cendres de son bûcher. L'oeuvre qu'il avait commencée fut continuée, secrètement d'abord, puis au grand jour, lorsqu'il y a deux ans, les réformateurs ont trouvé un nouveau chef dans la personne de Jean Zitzka, surnommé le Borgne. Cet homme, qui a su faire tourner à son projet les passions de la foule, était grand chambellan de Wenzel, roi de Bohême.

— Est-ce que Zitzka, en se déclarant contre son souverain, ne cédait pas à des raisons personnelles ! demanda le chevalier. Du moins, ajouta-t-il, c'est le bruit qui est arrivé jusqu'à la cour d'Autriche.

— Je crois, en effet, qu'on a raconté quelque chose comme cela, répondit Cyprien, en jetant un regard furtif sur le chevalier.

Puis après une pause d'un instant, il continua :— Nous ne perdrons pas notre temps à discuter de telles puérides bagatelles. Qu'il nous suffise de savoir que Zitzka, s'est mis à la tête de ceux qui se disent les vengeurs de Jean Huss, et les ennemis de la royauté ! En vain le roi Wenzel a-t-il cherché à apaiser la fureur de Zitzka. Sa Majesté était prisonnière dans son palais et le terrible chef de bandes gouvernait de son bon plaisir la ville de Prague et les districts environnants. A cette époque, j'habitais dans une modeste maison à Prague, et comme le roi n'osait recevoir ses anciens serviteurs, de crainte d'encourir la colère de celui qui de son ami était devenu son maître, il se souvint de moi, et me pria de l'aller voir secrètement, la nuit. Six mois se sont écoulés depuis que le roi a rendu le dernier soupir ; mais sur son lit

de mort, il me confia le soin de veiller sur son enfant unique, la princesse Elisabeth. Il me fit, en outre, le dépositaire de son testament et de ses dernières volontés ; il me révéla où étaient les trésors qu'il avait amassés, et qu'il tremblait de voir tomber dans les mains de ses ennemis. La princesse Elisabeth, qui est maintenant dans sa dix-huitième année et dont la beauté est admirable, est en sûreté dans une retraite où personne ne se doute de son rang ;— car ce serait folie de la proclamer Reine de Bohême, au moment où Zitzka règne et commande à son gré. Ainsi donc, depuis six mois, le royaume est sans monarque, déchiré par les discussions, et ne connaissant d'autre gouvernement que celui de la terreur, établi par Zitzka.

— Telle est la situation de la Bohême, dit le chevalier d'un ton pensif. A présent M. Cyprien, quelles sont vos intentions à l'égard du duc d'Autriche ? demanda-t-il après un instant de profonde rêverie.

— Je voudrais que Son Altesse épousa la princesse Elisabeth, répliqua Cyprien. Tous les nobles seigneurs du pays se rallieraient autour d'un prince qui est renommé dans toute la chrétienté pour sa valeur, sa grandeur, et, qui en acquérant ainsi le droit d'intervenir dans les affaires de notre patrie, frapperait de terreur les ennemis de nos institutions.

— La princesse, avez-vous dit, est jolie ? observa le chevalier d'un ton interrogateur.

— Admirablement belle, douce, docile et obéissante, répondit l'homme au capuchon. C'est à moi seul que son père, en mourant, a laissé le soin de veiller sur elle.

— Et en supposant que, par suite du rapport que je lui enverrai, mon illustre maître entre dans vos vues, dit le chevalier, et en admettant encore que la princesse consente au mariage que vous avez rêvé pour elle,— dans ce cas quelle récompense demandez-vous pour prix de vos services ?

— Votre Excellence est auprès de moi le représentant du puissant duc d'Autriche, répondit Cyprien, je lui ouvrirai mon cœur avec confiance et franchise.

Parmi tous les souverains d'Europe, j'ai choisi votre maître comme étant le plus digne du trésor dont je suis le dépositaire. Par moi, il peut devenir, le mari de la princesse la plus riche et la plus charmante de la chrétienté, et en la lui donnant, je placerai sur sa tête la couronne de Bohême. Et quand il aura atteint cette haute et enviable position, qu'est-ce qui l'empêchera d'aspirer à une autre plus sublime encore ?

L'empereur qui règne aujourd'hui sur l'Allemagne est vieux et n'a pas d'enfants ; où trouverait-on un candidat plus digne de la pourpre royale que celui qui unirait déjà les couronnes d'Autriche et de Bohême ! Remarquez bien, seigneur chevalier, qu'en élevant votre illustre maître au trône de Prague, je lui ouvre le chemin de celui bien autrement glorieux d'Aix-la-Chapelle.

Nous devons rappeler à nos lecteurs qu'à l'époque dont nous parlons, l'Allemagne était partagée en un certain nombre d'États, comme aujourd'hui ; mais la

Confédération entière était gouvernée par un empereur nommé à l'élection, et qui avait le siège de son gouvernement à Aix-la-Chapelle. Dans ces temps l'empire d'Autriche n'existait pas ; Vienne n'était que la capitale d'un duché, tandis que la Hongrie et la Bohême formaient ces royaumes indépendants. Ces remarques feront saisir la force des raisonnements de Cyprien, et dont la portée n'échappa pas au chevalier de Brabant.

— Je vous comprends, dit Henri, vous demandez que votre récompense soit proportionnée aux services que vous rendez.

— Est-ce trop exiger ? répliqua Cyprien. Puis soudainement, le cœur gonflé par l'ambition, il s'écria : Sans moi, votre illustre maître ne peut rien en Bohême. Il ne saurait même découvrir la retraite de la princesse Elisabeth, ni avoir idée de l'endroit où est déposée son immense fortune. C'est donc à moi qu'il devra tout, femme, trésor, trône, et en retour je lui demande la place d'administrateur général de ses finances.

Henri de Brabant tressaillit involontairement, en considérant cet homme dont l'imagination avait conçu de si audacieuses espérances ; et il ne put s'empêcher de faire intérieurement la réflexion que son esprit ambitieux et aventureux ne s'accordait guère avec son air et sa mise plus que modestes.

— Si vous me trouvez trop présomptueux, seigneur Chevalier, dit Cyprien d'un ton hautain, mettons que notre conférence est terminée.

— Je vous demande bien pardon si quelque chose dans mon air ou dans mes manières vous a offensé, répliqua le chevalier, mais j'avouerai franchement que vos prétentions m'ont un peu surpris. Cependant elles ne sont pas hors de proportion avec les services que vous pouvez rendre à mon maître. J'accepte donc vos conditions au nom de Son Altesse le duc d'Autriche dont je suis le plénipotentiaire. Mais il est absolument nécessaire que je sois présenté à la princesse Elisabeth, car je dois vous déclarer positivement que mon maître est trop galant homme pour vouloir épouser cette jeune orpheline sans son entier consentement.

— Il sera fait comme vous le désirez, seigneur Chevalier, répondit Cyprien. Nous nous reverrons à Prague, dans quatre jours, et là, je vous procurerai une entrevue avec la princesse. Soyez sûr que si vous avez des dispositions à l'enthousiasme et à la poésie, vous pourrez donner libre champ à votre verve, dans le rapport que vous aurez à adresser au duc d'Autriche.

— Je rendrai ample justice aux charmes et aux qualités de Son Altesse Royale, répondit Henri de Brabant. Maintenant, monsieur, quel chemin prenez-vous ?

— Par la grande route, répondit Cyprien ; car il serait dangereux pour moi de tomber entre les mains de Zitzka ou de ses hommes, ajouta-t-il amèrement. Nous nous reverrons à Prague, seigneur Chevalier. En attendant, adieu.

En parlant ainsi, Cyprien se leva, rabattit son capuchon sur sa figure, et, s'enfonçant dans le chemin de traverse où était bâtie la chapelle, et il disparut bientôt derrière les arbres.

## VI

COMMENT NOTRE HÉROS FUT ACCUEILLI  
AU CAMP ENNEMI

Il était sept heures du soir lorsque le Chevalier et ses deux pages furent soudainement arrêtés par un homme d'armes, placé en sentinelle sur la lisière d'un bois qu'ils venaient d'atteindre.

— Qui êtes-vous et où allez-vous ? demanda le soldat.

— Je me nomme Henri de Brabant, j'ai le rang de Chevalier, et je me dirige vers Prague, répondit notre héros. Ces enfants sont mes serviteurs. Mais si, comme je le suppose, le célèbre Zitzka est campé dans ce voisinage, je serais enchanté d'avoir avec lui un moment d'entretien, avant de continuer ma route.

— Ce me serait d'autant plus facile à vous accorder, seigneur Chevalier, répliqua la sentinelle, que je n'aurais pu vous laisser passer sans vous avoir présenté auparavant au capitaine général.

Tandis que le soldat prononçait ces paroles, une douzaine de ses camarades, tous armés jusqu'aux dents, sortirent du bois. Trois ou quatre d'entre eux s'approchèrent respectueusement du Chevalier et de ses pages ; et après les avoir aidés à mettre pied à terre, ils emmenèrent les chevaux en donnant l'assurance qu'ils en auraient grand soin. L'un des Taborites, — car c'était sous ce nom qu'était connu la bande de Zitzka, — s'offrit à conduire les voyageurs au quartier général de leur chef, et Henri de Brabant, accompagné de Lionel et de Conrad, le suivit à travers des fourrés épais jusqu'à un endroit découvert, où s'élevaient des tentes et des pavillons de toutes les formes et de toutes les grandeurs.

Henri de Brabant se trouva en face d'une scène frappante et pittoresque. Le camp, en effet, que le vert feuillage entourait d'une draperie d'émeraude, offrait un spectacle de simplicité tout à la fois patriarcale et guerrière, car les habitations étaient de la plus grossière construction et le repas que prenaient en ce moment les Taborites, était des plus frugal. Les femmes étaient assises à côté de leur mari ou de leurs frères, et contrastaient singulièrement par leur beauté et leurs vêtements pittoresques avec les guerriers recouverts de leurs armures, de leur corselet, et dont on ne pouvait s'empêcher d'admirer l'air martial.

Henri de Brabant et ses pages passèrent au milieu des divers groupes, à la suite de leur guide, et arrivèrent enfin au centre du campement, où plusieurs personnes étaient assises sur le gazon, devant un pavillon plus grand et plus important que toutes les tentes qui l'entouraient.

Mais au milieu de ce groupe, il y avait une personne sur laquelle les regards du Chevalier et des pages s'arrêtèrent avec un sentiment d'admiration qu'ils ne purent ni réprimer ni dissimuler.

C'était en effet, une femme d'une beauté ravissante. Son teint était presque olive brun comme celui d'une Espagnole, mais si pur, si clair, et si transparent, qu'on voyait son sang riche couler dans ses veines. Son front était beau, haut, large et tellement uni qu'on eût dit le front d'une admirable statue, sur laquelle rayonnait l'intelligence.

Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans cette femme, c'étaient ses yeux dont l'éclat était étrange, extraordinaire, et cependant ils avaient une expression de douceur infinie. Son costume était merveilleusement choisi pour son genre de beauté. C'était celui des provinces de Servie et d'Albanie. Il consistait en une sorte de vêtements de velours qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *zouave*, dont les manches courtes étaient entr'ouvertes. Une robe rayée de rouge, qui tombait seulement au-dessous de ses genoux, laissait voir le bas des jambes ; et les pieds étaient emprisonnés dans d'élégantes chaussures attachées par des rubans noirs autour des chevilles.

Elle n'avait d'autres ornements que des perles pour boucles d'oreilles, et qui étaient au moins aussi belles que celles que possédait la reine Cléopâtre. Mais à sa ceinture était suspendue une longue dague avec le manche de laquelle ses doigts jouaient négligemment.

Cette femme, qui paraissait âgée de dix-neuf ou vingt ans, jouissait évidemment d'une grande considération parmi les Taborites, car deux jeunes filles attachées à son service se tenaient à une courte distance, et avaient les yeux fixées sur leur maîtresse avec un sentiment de respect et d'admiration.

Tout auprès de cette femme, dont nous avons un peu longuement fait le portrait, à cause du rôle qu'elle jouera dans notre mystérieuse histoire, était assis un guerrier à la mine rébarbative et quelque peu féroce. Il pouvait avoir quarante-cinq ans environ. Il avait dû n'être pas dépourvu de beauté autrefois ; mais la perte de son oeil gauche, l'expression de dureté que ses habitudes de soldat avaient donnée à ses traits, l'immense quantité de cheveux noirs qui couvraient son front et une partie du visage, tout cela lui prêtait un aspect presque terrible.

Henri de Brabant n'eut pas de peine à reconnaître dans ce guerrier le grand et formidable Zitzka ; mais il lui était impossible de deviner qui était la jeune femme.

Zitzka, en voyant approcher le Chevalier, l'examina avec une grande attention pendant quelques instants, puis sa figure prit une expression de surprise et de plaisir, mais ce ne fut qu'un éclair, car aussitôt son air redevint sévère et ce fut d'un ton presque dur qu'il demanda à notre héros :

— Qui êtes-vous ?

Le chevalier mentionna son nom, son rang, et ajouta qu'il était originaire d'Autriche et attaché au service du prince de ce pays.

— Veuillez prendre la peine de vous asseoir, seigneur Chevalier, dit Zitzka, avec douceur, et même d'un ton respectueux.

Puis, se tournant vers deux soldats qui avaient pour mission spéciale d'être à ses ordres, il ajouta :

— Dépêchez-vous d'apporter les rafraîchissements et voyez à ce que le vin ne manque pas.

Les soldats se hâtèrent d'obéir, Henri de Brabant sur l'invitation que lui réitéra le général, s'assit entre lui et la jeune femme dont le costume et la beauté étrange excitaient à un si haut degré son étonnement.

— Il y a peu de cérémonie parmi nous, dit Zitska ; il n'est donc pas nécessaire que je vous présente à la dame que vous avez à votre gauche pour que vous rentriez en conversation avec elle. Elle est belle, comme vous pouvez le voir, et elle sait être également aimable, ajouta le capitaine général, en cherchant à sourire.

Ensuite, après une pause durant laquelle notre héros s'inclina devant la jeune femme, il ajouta :

— Elle n'est point de notre famille, elle n'est même point née dans notre Bohême, mais je l'aime comme si elle était mon enfant. Je la regarde comme ma fille, et il n'y a pas un homme dans mon armée qui ne soit prêt à braver pour elle la mort la plus terrible.

— Vous êtes née, sans doute, madame, sous un ciel étranger, dit le chevalier, sous un ciel étranger aussi brillant que l'éclat de vos yeux.

— Oui, en effet, l'Orient est ma patrie, répondit la jeune femme d'une voix mélodieuse, et j'ai pour ancêtres une longue suite de monarques. Si je vous disais mon nom, il vous effrayerait par son étrangeté, mais il est lui-même un des mystères qui enveloppent mon existence. Il est sombre et lugubre : je me nomme *Satanaïs*.

Henri de Brabant ne put s'empêcher de tressaillir.

— Elle dit vrai, murmura Zitzka, à l'oreille du chevalier : son nom est Satanaïs ; mais d'où le tient-elle, qui le lui a donné, c'est là un des nombreux secrets dont se compose l'histoire de sa vie.

— Vous m'intéressez étrangement, répliqua le chevalier sur le même ton. Sa beauté, son nom, sa nation, son histoire, tout se réunit pour l'entourer d'une sorte de surnaturel. Elle semble habiter dans un cercle magique que sa présence remplit de lumière, et dont, l'imagination ne peut pénétrer le mystère.

— Et Votre Excellence n'apprendra rien de moi en ce qui concerne Satanaïs, répliqua Zitzka d'un ton de remontrance, comme s'il eût voulu faire sentir au chevalier que sa curiosité dépassait les bornes de la discrétion.

— Je vous demande pardon, général, dit Henri de Brabant, avec une franchise qui ramena immédiatement la bonne humeur chez Zitzka, et le sourire sur ses lèvres ; j'ai eu tort, d'autant plus que c'est la première fois que j'ai le plaisir de me rencontrer avec vous.

Pendant qu'ils causaient ainsi, les deux serviteurs favoris de Zitzka revinrent chargée de provisions qu'ils servirent sur le gazon.

Zitzka, le chevalier, ses deux pages, Satanaïs et ses deux suivantes mangèrent ensemble. Le chef des Taborites se contenta de pain et de fruits secs, et ne but que de l'eau ; mais Satanaïs vida la coupe que Henri de Brabant lui présenta galamment.

Le repas toutefois ne dura pas longtemps. Quand il fut terminé, Zitzka se leva et dit : — Il est l'heure d'aller se reposer des fatigues de la journée. Voyez les Taborites sont retirés dans leurs tentes, et le silence règne dans tout le camp.

Tandis que Zitzka parlait ainsi, le chevalier tendit la main à Satanaïs pour l'aider à se lever ; mais, légère comme un paon, elle sauta sur ses pieds, et après avoir posé sur sa tête sa toque ornée d'une plume blanche, elle jeta sur ses épaules une écharpe de velours que lui présenta une de ses suivantes.

— Que Dieu et ses anges veillent sur votre sommeil, seigneur chevalier ! dit-elle.

Puis s'approchant de Zitzka, elle lui passa les bras autour du cou, baissa les yeux et attendit sa bénédiction.

La lune brillait dans le ciel, et ses rayons faisaient ressortir la grande taille du Taborite, tandis que la main étendue sur la jeune femme, il invoquait sur elle les bontés de la Providence. Il la baisa ensuite sur le front.

Alors elle se retira avec ses deux servantes, et passant près du pavillon sans y entrer, elle s'enfonça dans la profondeur du bois.

Zitzka conduisit Henri de Brabant dans une tente qui était divisée en deux compartiments. Le chevalier prit possession de l'un et laissa l'autre à ses pages ; et quand le chef Taborite se fut retiré dans son pavillon, notre héros, s'asseyant sur la couche qu'on lui avait préparée, tomba dans de longues et profondes réflexions.

(A suivre.)

## Mon traitement vous offre la santé

Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai **absolument gratuit, un traitement d'essai de dix jours.** Je suis venue en aide à des centaines de femmes.

**MME. M. SUMMERS**

a/s Vanderhoof & Co. R26F  
BOITE 50 WINDSOR, ONT.  
En vente chez les meilleurs pharmaciens

